

UNIVERSITY OF TORONTO

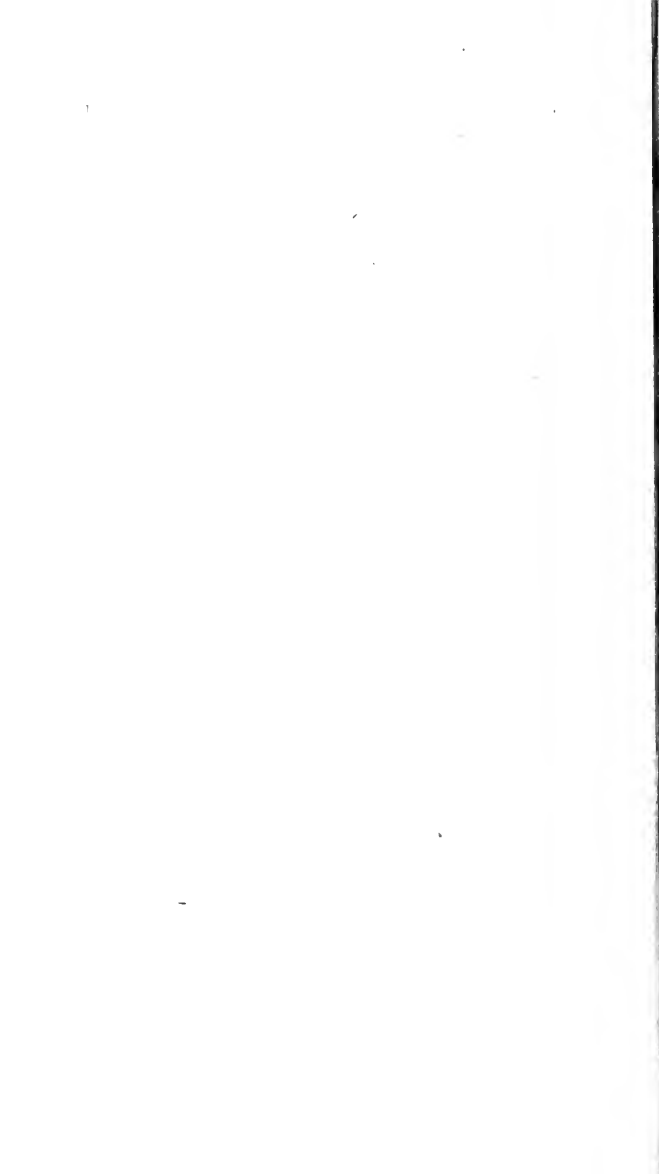


3 1761 01368366 9



PURCHASED FOR THE
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
FROM THE
CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT
FOR
LINGUISTICS





LA
MÉCANIQUE
DES LANGUES,
ET L'ART
DE LES ENSEIGNER.

Par M. PLUCHE.

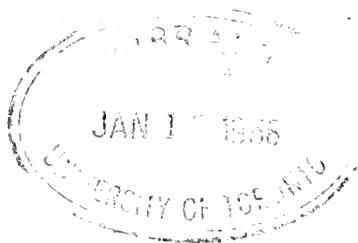


A P A R I S,

Chez la Veuve ESTIENNE & Fils, rue S. Jacques,
à la Vertu.

M. D C C. L I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PA
206F
E7P28



PRÉFACE,

Où l'on compare notre méthode d'apprendre les
Langues savantes,

*Avec la manière dont les
Romains apprenoient la
langue d'Athènes.*

QUOIQUE UNE méthode de traiter les sciences passe pour être ancienne parmi nous, & que la coutume semble nous en faire une loi; il peut arriver que nous y appercevions des défauts & que l'expérience nous convainque de la réalité du désordre. Faut-il aussitôt demander l'introduction d'une pra-

rique toute différente , & l'entière suppression de celle qui est établie ? une telle conduite seroit peu prudente. Ce n'est pas assez qu'on voye un mal à réformer. Est-on sûr , en changeant , de n'avoir point d'autre danger à craindre ?

Si cependant ce qui est un écart & un allongement , se pouvoit redresser par un pli presque insensible , & se changer en mieux sans toucher ni à la forme , ni aux exercices de l'ancien établissement ; il y auroit alors de la bizarrerie à ne vouloir pas faciliter , à si peu de frais , un avantage certain. Ce seroit entretenir le mal avec obstination , ou se croire infailible en tout , & exempt d'écouter aucun avis.

Voilà ce que nous éprouvons dans le premier apprentissage des belles Lettres. Il y régne

un inconvénient qui les fait languir & en retarde les progrès. Nous avons en mains un remède éprouvé & facile. Mais les uns contents d'avouer que l'usage en seroit bon , se dispensent de le mettre en pratique par égard pour la coutume : les autres le rejettent par prévention pour la méthode qu'ils suivent , & le blâment par provision , sans savoir ce qu'il en faut penser.

Commençons par voir si le mal est réel , & en ce cas tâchons d'en découvrir les vraies causes. Il en sera plus aisé de sentir la justesse du remède.

On est surpris & l'on demande souvent , avec beaucoup de raison , pourquoi , malgré les secours de tant de Maîtres , malgré le grand nombre de ceux qui étudient , malgré les avantages & les distinctions qui sont

On ne parle presque plus le latin parmi nous : dans le Nord on le parle d'une façon barbare.

parmi nous la récompense ou la suite de l'étude des anciennes langues ; on voit cependant sortir du Collège si peu de personnes qui les possèdent jusqu'à les parler purement ; ou même qui les entendent d'une façon supportable.

A quoi se terminent en effet les études de la plûpart des jeunes gens ? le Grec est pour eux un pays inconnu : & quand ils s'avanturent de marcher sans guide dans le latin des bons Auteurs, ils n'y trouvent qu'obstacles, que fatigues, & qu'obscurité. Tout les rebute.

Personne n'ignore ce qui se passe parmi nous à cet égard. C'est le même train en Espagne & en Italie. Au sortir des études, c'est-à-dire, au premier moment de notre liberté, nous débutions communément par dire adieu au Grec & au Latin. Nous

nous en tenons la plûpart pour le reste de nos jours à notre langue naturelle : ce qui est un aveu fort clair du peu de goût que nous avons pris à ces études, & du tems que nous y avons perdu.

Dans tout le Nord de l'Europe où l'on fait plus d'usage du latin, on pourroit croire que les discours & les livres se ressentent conséquemment de la délicatesse & des graces des Romains. Il n'en est rien. De tout côté vous entendrez le son de la langue Latine. Mais on ne parle latin nulle part. Au lieu de ce tour noble & aisé qui caractérisoit la langue Romaine, vous ne trouverez par-tout qu'un jargon insipide & grossier. Si l'on y montre quelque facilité, c'est à parler mal. De pareils talens font peu d'envie : il est même fort sage de s'en passer.

Cette culture de l'esprit qu'il est parmi nous très-ordinaire de chercher, mais peu ordinaire de trouver dans l'étude du Latin, telle que nous la faisons, les Romains la cherchoient dans l'étude du Grec & l'y trouvoient réellement. Les études qu'on faisoit faire à la jeunesse Romaine prenoient un meilleur tour que les nôtres. Presque tous ceux qu'on destinoit aux emplois publics apprennoient de bonne heure la langue Greque : & l'on ne se bornoit pas à les mettre en état de l'entendre : on vouloit qu'ils la parlassent proprement & légèrement. C'est ce qui fit passer aux Romains la politesse & les talens des Grecs.

Quelle est donc la raison pour laquelle les jeunes Romains faisoient si finement les différentes beautés de la langue Greque & de la leur ; au lieu que

nos jeunes gens après tant d'écritures & de compositions en ces deux langues ont un égal éloignement pour toutes les deux, & ne savent la leur que d'une façon très-imparfaite ?

Il étoit cependant naturel qu'il en coutât davantage aux Romains pour apprendre le Grec, qu'à nous pour apprendre le Latin : car nos langues Françoisé, Italienne, Espagnole, & toutes celles qu'on parle dans le midi de l'Europe, étant sorties, comme elles le sont pour la plûpart, de l'ancienne langue Romaine; nous y retrouvons bien des traits de celle qui leur a donné naissance : la Latine au contraire ne tenoit à la langue d'Athènes par aucun degré de parenté ou de ressemblance qui en rendît l'accès plus aisé. Si nous avons moins d'obstacle à vaincre, que n'en avoient les Ro-

main, nous devrions aller plus vite & plus loin qu'eux.

Ce n'est point dans l'affoiblissement des esprits qu'on s'avifera de chercher la cause d'une si grande différence. La nature est la même d'un siècle à l'autre, & ne dégénère point. Mais les progrès des Romains sont dûs à une culture mieux entendue, à une forme d'éducation qui étoit plus d'accord que la nôtre avec les procédés de l'esprit humain, & qui tendoit plus directement à la véritable fin des études.

Qu'ils s'y soient pris autrement que nous ne faisons, la preuve s'en trouve dans l'éducation de Cicéron & d'Atticus, dans les institutions de Quintilien, dans les vies parallèles de Plutarque, & dans d'autres témoignages qui se rencontrent par tout.

Aussitôt que les enfans savoient marcher & commençoient à

s'échapper des bras de leurs nourrices , il étoit d'usage de mettre auprès d'eux des esclaves Grecs de nation , qui avoient de la politesse & des lettres. En veillant sur les démarches de leurs élèves ils leur rendoient sans efforts & sans leçons , la langue Greque aussi familière que la Latine. Ils avoient à souhait les termes propres , & n'étoient pas moins justes dans l'assemblage que dans le choix des mots , de sorte que sans être chargés de rien enseigner à ces enfans , ils étoient pour eux de très-bons maîtres. Tels étoient les premiers sons qui frapportoient l'oreille d'un jeune Romain , & dont il devenoit l'écho fidèle.

Il étoit même très-ordinaire aux Romains de débiter dans l'éducation de leurs enfans par le Grec , de ne mettre le Latin qu'en second , ou de faire mar-

cher les deux langues de compagnie. Et de bons garants (a) nous assurent qu'en les faisant aller toutes deux d'un pas égal, on ne craignoit point qu'une des deux fît tort à l'autre, parce que le latin qui étoit la langue vulgaire en Italie, se présentoit à tout propos, & venoit trouver l'enfant lorsqu'il y pensoit le moins. Cette langue ne pouvoit jamais lui manquer.

Quintil. ib. » Il y avoit même des peres
 » qui portoient leur délicatesse
 » pour l'avancement du Grec
 » jusqu'à l'inquiétude : ils vou-
 » loient que pendant une suite
 » d'années, l'enfant ne parlât
 » & n'apprît absolument que le
 » Grec : ce qui étoit sujet à de
 » fâcheuses suites. Quand il fal-
 » loit venir au Latin, la pro-

(a) *Quintilien Instit. lib. 1.*

Plutarc. Parall. Demosten. & Cicer.

*The history of the Life of M. Tull. Cicero by
 Conyers Middleton.*

» nonciation étoit devenu étran-
 » gère , & le tour du langage
 » n'étoit point celui de Rome.

On s'aperçut que ce pli étoit ineffaçable , & pour empêcher qu'il ne se contractât , les peres les plus prudens prennoient le parti de mettre à la vérité de très-bonne heure leurs enfans dans la compagnie des Grecs ; mais fans leur interdire l'usage de leur propre langue , & fans les empêcher de s'entretenir avec leurs compatriotes.

De cette sorte il demeure incontestable que le premier moyen par lequel on dispoit les jeunes Romains à la belle littérature étoit l'usage familier de la langue Greque , usage qu'ils acquéroient cependant sans efforts , ou comme en se jouant , & qu'ils perfectionnoient dans la suite par le tra-

vail de la composition. Parmi nous c'est le contrepîé.

S'il s'apprend aujourd'hui quelques prétendus commencemens de Latin , ce sont des enfans , même de sept & huit ans , qui produisent ce latin du creux de leur cerveau. On exige d'eux qu'ils s'affujettissent au travail de la composition , & qu'ils se conforment à des règles de pure Logique , dès avant la naissance de leur raison. Vous les voyez tristement assis & dans un repos qui fait leur supplice. Grand silence. Méditation profonde. Choix de mots. Réformes de tour. Enfin il sera dit qu'ils composent en Latin , & qu'il y aura des degrés de mieux dans leurs compositions avant qu'ils aient acquis la moindre idée , le moindre sentiment du caractère de cette langue. Dans le vrai , elle

leur est en tout aussi inconnue que celle du Pérou ou de la terre Magellanique.

Non seulement on les accable de règles très-difficiles à comprendre : pour surcroît de malheur la plupart de ces règles sont fausses. De sorte qu'on leur fait des crimes de ce qui est très-bien dit ; & qu'on les couronne avec applaudissement quand ils se sont le plus écartés du vrai tour de la langue. Conduits par de mauvaises règles , c'est déjà une nécessité qu'ils s'égarent. Mais voici un autre inconvénient , pire que le premier.

Ceux qui commencent de la sorte à apprendre une ancienne langue par la composition , suivent dans l'assemblage des mots , l'ordre de ceux de leur langue naturelle : & ce dernier étant tout différent de l'ordre qu'il

faut suivre dans l'ancienne langue ; au lieu d'y conduire , il en détourne.

Après ces compositions qui emportent tout le tems dans les Classes inférieures , on parle Latin dans les hautes , mais par-ci par-là , de loin à loin , d'une façon timide , & pour l'ordinaire à demi barbare. Après quelques années , il n'est plus question de Latin.

Quelle différence d'études à études ! celles des Romains suivoient l'ordre de la nature , & les degrés de l'expérience universelle en fait de langues. Ils commençoient par bégayer le Grec avec ceux qui le parloient bien : ensuite ils le parloient avec assurance : enfin ils l'écrivoient avec grace. Chez nous tout au rebours : dans l'enfance on compose le Latin. Dans la

jeunesse on le balbucie. Dans l'âge viril on y renonce.

Un autre mal , qui est la suite presque inévitable de tant de longueurs & de tant de leçons prématurées, c'est de rendre les Lettres haïssables , & de ne laisser à l'âge suivant qu'un affreux dégoût pour toute application.

N'insistons pour le présent que sur le principal point , qui est qu'en se mettant d'abord à composer en une langue , avant de l'avoir apprise , on parvient à ne la savoir jamais en aucune sorte , ou à la déshonorer en s'en faisant des idées fausses.

Tel est l'état actuel & connu de la langue Latine. Parmi nous on dédaigne de la parler. Chez nos voisins on la défigure en la parlant. Le mal est avoué.

Mais on ne convient pas également de la cause à laquelle

nous attribuons ce double désordre. Plusieurs personnes qui font honneur aux belles Lettres pensent là-dessus autrement que moi. Nous ne pouvons donc rien faire de mieux , ni eux , ni moi , que de travailler conjointement & dans l'intention la plus droite à la recherche des véritables causes d'un mal qui est universel , & de voir ce qui s'oppose à leur propre satisfaction comme au progrès des Lettres. Car aucun d'eux n'ignore qu'une jeune Demoiselle qu'on amène ici de Londres ou de Florence , peut en moins d'un an de séjour parmi nous , sans livres & sans écriture , entendre & parler le François ; au lieu que la plupart de ceux qui étudient le Latin y perdent les huit & dix ans qu'ils y mettent. Communément il ne leur en

reste rien : presque aucun d'eux n'entend le Latin : & ceux qui croient l'entendre n'osent le parler. Ils se rendent justice.

La triste épreuve que nous en avons faite ou par nous mêmes , ou par les exemples qui nous environnent , nous conduit naturellement à appercevoir au juste la cause d'une si étrange perte de tems , & à nous assurer dans l'exacte vérité quelle est la façon d'enseigner les langues la plus conforme à nos besoins & à l'expérience ; afin de nous détacher de celle qui est visiblement défectueuse , & de mettre en œuvre celle qui est indubitablement bonne.

Tout se réduira donc à deux opérations qui embrassent le sujet entier. La première est de distinguer en quoi consiste nécessairement le fond & la Mécanique des Langues.

Division de l'Ouvrage.

1. La Mécanique des Langues.

2. La manière d'enseigner, qui est la suite nécessaire de cette Mécanique.

La seconde fera d'examiner quelle est la manière d'enseigner les langues , & la conduite qui découle de la nature même de la parole.

Les esprits les plus sensés ne blâmeront pas une méthode que la nature & les procédés de l'esprit humain nous indiquent. Ils en seront doublement satisfaits quand ils la trouveront prescrite en termes exprès dans les anciens réglemens des études publiques.

Cette matière qui roule sur une des plus belles questions dont la Philosophie puisse s'occuper , & où il est si fâcheux de s'être mépris ; avoit été traitée avec quelque soin dans le Spectacle de la Nature * à l'occasion des premiers liens qui forment la société. Ce que j'en ai dit a paru à quelques personnes

* Tome VI.

avoir besoin d'être imprimé à part en François & en Latin.

Quoique le Latin soit la langue de commerce pour être entendu par-tout des savans , j'aurois bien voulu m'en tenir à la mienne. Mais on me fit remarquer que ce n'étoit pas seulement en France qu'on pouvoit prendre intérêt à cette question ; que suivant ce que j'avois moi-même établi , le premier devoir & la gloire de ceux qui enseignent les belles Lettres étoit d'expliquer assidûment les meilleurs ouvrages des Anciens ; que c'étoit proprement là leur état , & l'objet des statuts qu'ils devoient suivre ; mais qu'il n'étoit pas croyable jusqu'à quel point on s'en écartoit presque par tout , même à intention de bien faire ; que les Maîtres ne s'occupoient que très peu des

Auteurs, & n'en faisoient traduire que de légères portions ; mais que leur grande affaire étoit de dicter des sujets à composer en Latin & de revoir les compositions des Élèves ; que la longue durée de ces exercices ne pouvoit manquer de former l'habitude d'une latinité sans justesse, & que les réformes qu'on y faisoit étant fausses elles-mêmes, on fortifioit le mal de jour en jour en prétendant le corriger ; que cette pratique si nuisible, étant universelle, il falloit en faire la critique de façon à pouvoir être entendu par tout, mais avec la précaution de s'en prendre uniquement à l'imprudence de ceux qui ont autrefois introduit cet usage ; sans se plaindre du travail de ceux que la coutume a subjugués ; que dans la vérité cette recherche ne

peut que les obliger ; que si elle tend à rendre service aux Enfans de famille qui étudient les langues savantes ; elle n'intéresse pas moins ceux qui se chargent de les leur apprendre & qui s'en acquittent avec tant de zèle ; que l'éclaircissement de cette matière , méritoit par ces deux rapports d'être traité à part en Latin & en François , puisqu'il n'y avoit que ce moyen pour se rendre utile à ceux d'entre les Étrangers qui n'entendent point notre François , & à ceux d'entre nos Compatriotes qui ne sont pas d'humeur à se charger d'un Ouvrage de quelque étendue.

Ce ne fut pas sans inquiétude que j'acceptai la commission de parler une langue qui ne m'est pas ordinaire. Mon Latin m'étoit fort suspect , & quoique je

l'eusse peut-être quelque peu dégrossi par un assez long usage des Anciens , j'appréhendois qu'en écrivant en Latin les gallicismes ne me jouassent plus d'un tour. Il n'y avoit pas jusqu'aux suites d'un mauvais apprentissage fait dans l'enfance qui ne me fissent peur. Y a-t-il moyen de s'en défaire ?

Mais il y a des rencontres où les fautes de style sont excusables. Je ne suis point du nombre de ceux à qui la médiocrité ne se pardonne point , & qui faisant imprimer leurs Ouvrages comme des modèles , s'attendent à être jugés sans pitié. Je suis bien éloigné d'une pareille vûe. Si j'ai risqué d'exposer en Latin ce que je pense sur l'étude des langues , & sur les moyens de se faire un style , c'est pour rendre le

tout intelligible aux Étrangers qui s'éloignent encore plus que nous de la véritable fin de l'étude. Les défauts de langage qu'on pourra me reprocher seront la preuve du mal que je veux faire connoître. Ce sont les effets d'une latinité qu'on m'a donné vicieuse dès les commencemens. Ce sont les rejettons d'une mauvaise racine qui ne meurt point.

Mais quoique le désordre de cette pratique eût été mis dans son jour, je l'ai présenté ici sous une nouvelle face & avec de nouvelles preuves. Le Public sera plus en état de sentir qu'on se donne bien des peines pour gâter le langage & le goût des jeunes gens, tandis qu'on a en mains la facilité la plus grande de leur procurer le tour d'esprit des siècles les plus polis, sans

toucher tant soit peu à la forme des établissemens publics , sans altérer comme ci-devant la santé des Maîtres , & en répondant sur le travail de la jeunesse un agrément infini.





LIVRE PREMIER.

LA MECANIQUE

D E

TOUTES LES LANGUES.

DANS toutes les langues tant anciennes que modernes , il faut bien distinguer ce que la nature enseigne & inspire infailliblement à un nombre de familles rapprochées dans une demeure commune ; d'avec ce qui est l'ouvrage des hommes , d'avec ce qui est d'une institution arbitraire. Ce que la nature leur a appris est le même par tout. Il se soutient avec égalité : & ce qu'il étoit dans les premiers tems du genre humain , il l'est encore aujourd'hui. Mais ce qui provient des hommes dans chaque langue , ce que les évènements y

ont occasionné, varie sans fin d'une langue à l'autre, & se trouve sans stabilité, même dans chacune d'elles.

A voir tant de changemens & de vicissitudes, on s'imagineroit que le premier fond des langues, l'ouvrage de la nature, a dû s'anéantir ou se défigurer jusqu'à n'être plus reconnoissable. Mais quoique le langage des hommes soit aussi changeant que leur conduite, la nature s'y retrouve. Son ouvrage ne peut en aucune langue ni se détruire, ni se cacher.

L'Auteur de la nature en mettant les hommes en société leur avoit déjà facilité les moyens de se faire connoître les uns aux autres les choses qui les intéressent, & de se communiquer leurs pensées par quelques mouvemens de la tête & des yeux, par quelques gestes de la main ou du corps entier, & par d'autres marques sensibles. Il y ajouta la commodité de s'expliquer beaucoup mieux par le son de la voix, & d'en employer la flexibilité pour avoir plus de signes, plus d'énergie, plus de célérité. Ainsi en toute langue la parole n'est autre chose que l'image ou l'expression de la pensée de l'homme : & autant il entre, pour ainsi dire, de

pièces nécessaires dans nos pensées , autant en entre-t-il dans notre langage.

Commençons donc par voir comment les hommes forment leurs pensées. Par toute terre l'intelligence & le rapport des sens sont les deux sources où l'esprit puise les idées qu'il a des choses dont il juge. Quand il en porte un jugement d'affirmation , c'est en unissant des idées. Il exclut au contraire & sépare une idée d'avec une autre , pour nier le rapport d'une chose avec une autre. Un premier jugement lui fournit la matière d'un second : & de ce qu'il vient d'affirmer , il acquiert les moyens & le droit d'affirmer ce qui en est inséparable. A mesure que l'esprit parvient à une nouvelle connoissance ; il saisit celle qui en découle , & va toujours en avant.

L'esprit ne voit pas seulement la vérité : il est sensible au bien & au mal qu'il peut éprouver. La présence de l'un & la crainte de l'autre , l'excite à s'approcher ou à fuir , à haïr ou à aimer. Les impressions sont nécessaires : mais le consentement ne l'est point. L'homme demeure maître de ses déterminations. Le sentiment de sa liberté , la voix de sa conscience , la connoissance

des loix , tout l'avertit de réprimer ses passions naissantes & de les tenir dans la soumission.

Tel est le premier fond de l'homme. Ce fond est le même dans tous les tems & dans tous les lieux. Comme il est naturel aux Européens & aux Américains de faire usage de leurs poumons pour respirer ; il n'est pas moins naturel aux uns qu'aux autres , d'employer leur entendement à juger de ce qui les environne. D'où il suit que comme le travail de la pensée est le même par tout , il y a même ressemblance dans l'emploi de la parole dont tous les peuples se servent pour représenter ce qui fait le fond de leurs jugemens & de leurs affections. Ce n'est point l'art qui nous a donné un poumon & un entendement. Ce n'est pas non plus l'industrie humaine qui nous a pourvû de la parole. Il n'y avoit encore ni logique ni grammaire , que chaque peuple , chaque société avoit reçu de la nature l'usage de la parole , & conséquemment toutes les pièces qui sont essentielles à la parole pour peindre la pensée. Voyons-les en peu de mots.

Les parties
nécessaires qui
composent
nos discours,

En quelque pays que l'homme parle ,
& en quelque langue qu'il s'exprime ,

son discours est composé d'autant de parties qu'il en entre dans le corps du jugement actuel dont ce discours est l'imitation : & ces parties sont ou tellement distinctes qu'on peut les compter & les montrer chacune à part ; ou si adroitement unies qu'un seul & même mot par quelques changemens légers soit équivalent à plusieurs autres dont la présence devient alors inutile. La valeur de ces trois mots : *ego eram cantans*, se trouve adroitement renfermée & pourtant reconnoissable dans un seul : *cantabam*. Ce que les François, & les Italiens expriment lourdement par quatre mots : *qu'ils aient senti ; ch'égliho habbiano sentito*, & les Anglois par cinq : *that they may have felt* ; le Latin le resserre en un seul, *senserint*.

1. Dans cette interprétation de nos idées à laquelle nous donnons le nom de phrase ou de discours, nous distinguons toujours ou par le rang ou par une marque sûre le nom de la chose dont l'existence ou l'action fait la matière de notre jugement, soit que cette Le nom Subj. chose se trouve nommée seule ; soit Le nom Actif. qu'on y joigne un nom qui en marque jectif. la qualité.

Le Pronom
présentatif,
il, elle, eux,
& leur.

2. On distingue par la même adresse, les pronoms qui tiennent la place, & font les fonctions des noms, dont ils empêchent les répétitions incommodes.

On appelle encore pronoms plusieurs noms très-généraux, dont

Le Pronom
personnel, je,
tu, il, nous,
vous, ils, eux,
elles, &c.

Les uns servent à désigner soit la personne qui parle, soit celle à qui on adresse le discours; soit celle dont on parle;

Le Démon-
stratif, celui-
ci, celui-là,
&c.

D'autres caractérisent la présence, le voisinage, ou l'éloignement des objets;

Le Possessif,
mon, votre,
notre, sien,
leur.

D'autres servent à mettre la possession d'une chose à la suite de la personne à qui cette possession convient;

Le Pronom
relatif, que,
qui, lequel,
lesquels.

D'autres éclaircissent enfin la chose ou la qualité de la chose dont il faut juger, en y joignant un jugement explicatif qui en fixe l'état, & qui facilite la justesse du jugement principal.

La terre, que
vous foulez,
est sainte.

Le Verbe.

3. Viennent ensuite les *verbes* qui expriment l'*existence* ou l'*action* d'une chose, le progrès de son état, & le consentement que l'esprit donne à ce qu'il en assure.

Tous les mots ou les sons significatifs que la voix humaine peut produire, prennent en latin le nom de *verbes*. Ici ce mot est appliqué par la réserve

que les Grammairiens en ont faite, à signifier ce qui marque le plus dans le discours, savoir l'attribution d'existence ou d'action, soit que la chose ou la personne qu'on présente exerce elle-même son action, soit qu'elle reçoive en elle une action qui vient d'ailleurs.

Le Substantif, être.
L'Actif.

Le Passif.

4. Souvent auprès du verbe, quelquefois auprès du nom adjectif, se trouve l'adverbe qui modifie la qualité, l'existence, ou l'action dont il distingue plus spécialement le lieu, la manière, les différens degrés.

L'Adverbe.

5. Dans les anciennes langues & dans les modernes, le verbe soit actif, soit passif, engendre de lui-même un autre terme auquel on donne avec raison le nom de participe, parce qu'en conservant le fond de la signification du verbe, il prend cependant la forme d'un nom, & paroît tenir ainsi de la nature de l'un & de l'autre : ce qui facilite l'insertion d'un jugement accidentel, dans un autre qui tient le premier rang, en sorte que plusieurs choses qui ont été dites ou qu'on suppose déjà connues, se peuvent rappeler par un seul mot qui embrasse dans sa signification la chose ou la personne agissante, le

Le Participe,
courant,
louant,
loué,

La nouvelle
venue, l'om-
mée gagna la
Grèce.

3 LA MÉCANIQUE

nombre, l'action, & le tems. Ce secours abrège bien des longueurs.

La Préposition, sur, sous, auprès, devant, &c.

6. Quoique ces premiers signes rendissent déjà très-bien le fond & les principaux traits de la pensée, on y ajouta quelques termes courts qui pussent achever de montrer les situations respectives des objets; quand les mots précédens ne l'avoient pas fait suffisamment.

La Conjonction, que si, quand, &c.

7. D'autres servirent pareillement à distinguer avec netteté les membres de chaque phrase, ou à mettre un lien sensible entre des choses désunies & qu'on rapproche.

L'Interjection, hé! hélas! ou!

8. Enfin d'autres servirent à exprimer les fortes passions. Ce sont des éclats de voix qui sans aucune signification distincte soulagent l'ame par la liberté de produire au dehors l'agitation qui la transporte.

A l'aide de ces huit ou neuf sortes d'expressions, (je ne vois pas qu'on en puisse imaginer beaucoup d'autres qui ne rentrent dans la nature de celles-là,) on est parvenu en les reprenant sans fin tour-à-tour, à faire de chaque phrase en toute langue, un tableau vivant de la pensée de l'homme. Ceux à qui le discours est adressé y retrouvent

dans l'assortiment de ces pièces communes l'assemblage des idées qui constituent un jugement. Ils y apperçoivent l'Être dont on est occupé ; la manière d'être ; les circonstances qui l'accompagnent ; l'existence ; l'action ; le tems ; le progrès de tout ce qui se passe ; l'ordre qu'ont entr'eux plusieurs êtres qui se correspondent dans la nature ; l'ordre & la suite des idées qui se succèdent dans l'esprit ; enfin toute l'activité des sentimens de l'ame.

Les choses & les actions qui diffèrent le plus les unes des autres , ont cependant certaines conformités en quelques points , & les cas de ces ressemblances reviennent fréquemment. Tel est le cas de se trouver seul , ou d'être en compagnie ; tel le cas de juger , ou d'être l'objet du jugement d'autrui ; d'éprouver une impression étrangère , ou d'agir soi-même au-dehors ; tel est encore le cas d'agir présentement , ou d'avoir agi , ou de placer son action dans des tems différemment déterminés. Toutes ces déterminations revenant fréquemment les mêmes , il est d'usage d'en exprimer la ressemblance par des signes qui se ressemblent.

Telle est l'origine des articles qui

précèdent bien des mots en différentes langues : telle est l'origine des sons accidentels qui en terminent d'autres. Ce qu'on appelle *Nominatif*, est l'énoncé simple & direct du sujet dont on affirme qu'il est, ou qu'il agit. Le *Génitif* marque le possesseur d'une chose. Le *Datif* désigne l'objet auquel se rapporte l'utilité, le dommage, ou telle autre attribution. L'*Accusatif* marque pour l'ordinaire l'objet sur lequel l'action passe. Le *Vocatif* spécifie le sujet auquel la parole s'adresse. L'*Ablatif* exprime communément les autres situations qui ne sont pas contenues dans les cas précédens. Ces terminaisons qui diversifient les mêmes mots, sont comme des livrées & des couleurs à l'aspect desquelles on reconnoît sous quel étendard & sous quel chef une suite de termes se rangent. Les noms ont ainsi leurs marques auxiliaires qui les caractérisent. Les Verbes ont pareillement les leurs. Par la différence ou par la convenance des terminaisons on reconnoît les mots qui forment une même brigade, & ceux qui se rapportent à une autre. Les mêmes marques servent à rapprocher le tout, & à y mettre l'union.

Prenne le discours telle forme, telle marche qu'on voudra : le même mot, s'il y revient, conserve son être corporel, & sa signification toujours la même. Il ne s'y fait de changement que dans les plis qu'on lui fait prendre, ou dans les additions & dans les terminaisons qu'on y coûte. Pour montrer nettement & promptement à quoi se rapporte chaque attribut, chaque assertion ; quelle est la personne qui agit ou qui est sous une impression étrangère ; quel est le nombre des agens, l'ordre, le sexe, le tems, le sujet sur lequel l'action se porte ; le mot qui est régi ou commandé par un autre, & celui qui exerce les droits d'un verbe ou d'une préposition.

Je ne multiplierai point les exemples justificatifs de ce qui vient d'être dit. On les trouve par-tout ; dans l'ancienne langue Hébraïque, dans celle des Grecs, dans celle des Romains, & dans nos langues vulgaires. Malgré le grand nombre des mots qui leur sont propres à chacune, personne n'ignore que dans chaque langue les parties fondamentales de toutes nos phrases, & même les syllabes auxiliaires qui diversifient le commencement ou la fin des

mots pour en fixer les fonctions , sont en si petit nombre qu'un enfant les fait en peu de jours , & les débrouille nettement.

Jusqu'ici nous n'avons fait aucune attention à la diversité des sons qui font la diversité des langues. Il ne s'agit d'abord que des services qu'on tire dans toutes les langues de tous ces sons si différens. Les fonctions selon le lieu , selon le tems , en sont par tout les mêmes , & les langues de cette sorte rentrent toutes dans un seul & même mécanisme.

Ce n'est donc aucun homme , mais Dieu seul qui a été notre premier maître de langue. C'est lui qui a porté l'intelligence humaine à attacher ses pensées & ses desirs à des sons qui s'envolent , mais qui les rendent sensibles comme eux. C'est Dieu qui a montré à l'homme l'art de mettre ces sons dans un ordre capable de lui rendre sa pensée présente à lui-même , & intelligible aux autres. C'est Dieu qui lui a montré à faire ensuite aux mêmes sons de très-légers changemens pour ramener les mêmes objets sous des aspects nouveaux & dans des situations différentes. Un grand trait de la divinité

des leçons qui nous sont communes à tous, c'est que tant de Nations dans la nécessité perpétuelle de parler de tout, non-seulement fassent usage de ces huit instrumens du Discours, & n'en employent point d'autres, mais s'en servent avant de les connoître & de savoir comme il les faut ranger. La plûpart des hommes passent leurs jours sans se douter seulement de la différence qui se trouve entre un nom & un verbe; sans savoir si ce qu'ils disent est de la prose plutôt que des vers.

Il est encore bien étonnant qu'il ne se trouve communément aucun lien naturel aucune conformité entre les sons ou les inflexions, & les choses significées; que cependant par le simple arrangement de ces signes, arrangement inconnu pour l'ordinaire à celui qui parle & à ceux qui écoutent, on puisse faire entendre avec précision ce qui est devant nous, & ce qu'on montre au doigt; ce qui est absent & reculé dans le passé ou dans l'avenir; ce qui est même tellement intellectuel qu'on ne peut lui donner la ressemblance d'aucune figure qui l'amène sous les yeux.

L'œuvre de Dieu se reconnoît là : &

de même que c'est sa volonté notoire, & non aucune législation humaine, qui a réglé par tout la différence des animaux, la conformité de chaque espèce, l'uniformité des rapports de nos sens, le mariage, la propagation du genre humain, les devoirs mutuels de la société, les diverses facultés de les acquitter, le produit annuel de l'agriculture, la docilité des animaux domestiques, & les supports naturels qui en se renouvelant tous les jours perpétuent la société; Dieu ne se montre pas moins dans le présent qu'il nous a fait à tous de l'intelligence & de la parole par laquelle, sans en connoître l'ordre & l'artifice, nous nous communiquons sûrement nos pensées. Otez-vous au genre humain ou la pensée ou la parole? Les hommes comme les bêtes seront sans intérêt, & sans lien: ce sera la même solitude.

La première conséquence & le premier profit que nous pouvons tirer ici du présent de la parole, est de sentir que le dessein de celui à qui nous la devons a été de rendre l'homme dépendant du secours de ses semblables, & de le mettre en état de les servir réciproquement.

Une autre conséquence aussi naturelle , c'est qu'il n'est pas nécessaire de nous tourmenter beaucoup pour les élémens & pour la première structure de notre langage : c'est l'ouvrage de la nature , & la société nous en fait des leçons. Qu'un homme sache anatomiser logiquement sa pensée , ou faire le dénombrement des parties qui composent un jugement , une proposition quelconque : on ne dira pas que c'est ce savoir qui l'a mis en état de penser , de former un jugement. Mais c'est l'avantage qu'il a de penser , qui lui donne celui de pouvoir observer & accuser les idées différentes qui font le corps de sa pensée. De même aussi celui qui parle , remarquera , s'il veut , la mécanique & l'art qui forme sa parole : mais ce n'est ni à son savoir , ni à ses règles qu'il est redevable de l'avantage de parler. Il suffit au contraire de jeter l'homme dans la foule de ses semblables , pour le mettre en apprentissage. Il ne fera pas long-tems avec eux sans vouloir parler : & il y réussira sans avoir la moindre idée de la mécanique de la parole. C'est donc la société qui est l'école des langues.

Mais dans la supposition qu'un hom-

me ignorât totalement une langue dont il a besoin, ne pourroit-il pas s'en procurer l'usage par lui-même, en se faisant seulement donner un recueil de tous les mots de cette langue, & en les combinant à loisir dans la solitude, même sans avoir jamais entendu parler ceux avec qui il se propose de se mettre en société?

Rien n'est si peu faisable : la Providence y a mis un obstacle invincible. Sa conduite étant bien entendue peut jetter un nouveau jour sur cette matière.

Changement
arrivé dans
les langues,
sans en altérer
la première
mécanique.

Le don de la parole accordé aux hommes d'avant le déluge, fut transmis par Noé aux siècles suivans. La langue qui se parloit dans toutes les familles venues de lui, étoit d'abord uniforme : mais avant de passer à leur postérité il s'y fit un changement subit dont l'Auteur est le même que celui qui a fait la parole. Il la diversifia sinon par la nouveauté des mots, au moins par la nouveauté des inflexions qui varièrent d'une famille à l'autre.

Dans tout le tems où les descendans de Noé s'obstinèrent à demeurer ensemble, sans vouloir quitter les plaines de Mésopotamie, le reste de la terre

se couvroit de bois & de brossailles. C'étoit un désert affreux. Ils furent contraints d'abandonner leur premier séjour & de se disperser , par la subite confusion qui se mit dans leur langage & par la diversité des articulations , au lieu qu'elles étoient auparavant les mêmes dans toutes les familles.

C'étoit une étrange nouveauté pour eux d'entendre le son des paroles qu'on leur adressoit , & de n'en plus comprendre le sens. De-là les dégoûts mutuels ; puis les dépits & les insultes. Ne pouvant plus ni s'entr'aider , ni se souffrir, il en fallut venir à la séparation.

On se mit à chercher des établissemens nouveaux , & par degré on pénétra dans les pays reculés. Ceux qui ne pouvoient s'entendre , devenoient étrangers les uns pour les autres & habitoient à part. Ceux qui avoient un tour de langage intelligible entr'eux , faisoient corps , & habitoient le même canton. C'est cette diversité qui a donné à chaque pays ses habitans , & qui les y conserve.

De cette sorte on doit dire que le profit de ce changement extraordinaire & miraculeux s'étend à tous les âges suivans. Par la suite plus les peuples se

mêlèrent, plus il y eut aussi de mêlanges & de nouveautés dans les langues : plus elles se multiplièrent, moins devint-il aisé de changer de pays. Cette confusion fortifia les attaches qui forment l'amour de la patrie : elle rendit les hommes plus sédentaires.

L'intention de peupler la terre & de retenir les peuples dans certaines bornes est la fin sensible de la division des langues. C'est assez de l'avoir apperçue. Il en sort une autre vérité, savoir ; que les premières leçons des langues sont l'ouvrage de nos oreilles, & point du tout de celui de nos réflexions.

La même vérité va devenir encore plus claire si de l'œuvre de Dieu dans la division des langues, nous passons à ce qui s'y trouve de l'institution des hommes ; à ce qui est leur ouvrage à cet égard.

L'ouvrage de
l'homme dans
la diversité des
langues.

Il n'y a ni pays ni siècle où l'on n'ait remarqué qu'on voit tomber de tems en tems, des termes d'usage & des façons de parler qui avoient cours ; qu'on en mèt d'autres en leur place dont le sort devient ensuite le même ; que des termes surannés semblent quelquefois reprendre vigueur pour rentrer de nouveau dans le néant ; qu'enfin la

condition des langues est d'éprouver de fréquentes révolutions. C'est un flux & reflux continuel, mais sans uniformité & sans règle.

Rechercher ici les causes & les effets de ces changemens seroit une peine superflue, parce qu'ils sont innombrables. Mais nous nous trouverons bien d'en avoir pris une idée juste quoique générale, puisque l'occasion s'en présente, & que notre sujet demande qu'on observe jusqu'où la bisarrerie a été portée à cet égard.

Pour disposer tout un Peuple à faire usage d'une langue entièrement différente de celle d'un peuple voisin ; pour changer ensuite la forme de cette langue jusqu'à la rendre différente d'elle-même d'un siècle à l'autre ; il n'a fallu ni Législateurs, ni Philosophes, ni Rois, ni raisonnement, ni autorité, ni consentement marqué. Ce sont des événemens imprévus qui introduisent ces nouveautés. Tout y contribue sans qu'on y pense, comme font les différens caractères & les différentes coutumes des peuples qui se réunissent sous les mêmes loix ; la variété de l'air & des climats ; le voisinage des bois ou de la mer ; la diversité des arts & des occupations

que ces différences occasionnent ; comme le goût de la navigation dans un lieu , celui de la pêche dans un autre ; ailleurs l'estime de l'agriculture , l'humeur guerrière , l'amour de la paix & du repos , les conquêtes , les nouveautés dans le gouvernement : joignez-y toutes celles que le commerce amène.

Sermo Romanus.

Le Romans ou le Latin du moyen âge , origine de la langue Française , & de bien d'autres.

Nous n'avons point d'exemple plus sensible d'une extrême inconstance en fait de langue que le Romans , ou le langage qui avoit cours en Occident au moyen âge. Ce jargon a été le tombeau de la langue Latine , & le berceau de notre François moderne. Mais par combien de degrés est-on venu au point où nous en sommes ? que de tems , que d'événemens se sont écoulés , avant que l'Italien , l'Espagnol , & le François , toutes langues venues de ce patois rustique , eussent acquis la délicatesse & l'énergie que nous y sentons à présent !

Nos peres étant devenu citoyens Romains faisoient usage des termes usités dans la langue Romaine , mais sans leur donner les inflexions & les situations ordinaires. Ils y joignirent quantité de mots & de tours empruntés des différens peuples qui se mêloient parmi eux.

D'abord en changeant de langue comme de gouvernement , leur façon de parler se ressentit de leur ancien langage Celtique. C'étoit une nécessité pour eux de se servir de termes latins : mais ils les arrangeoient selon le tour Gaulois. Ils y ajoutèrent des mots tirés de la langue Franque, de la Gotique, & de la Bourguignone. Sous Pepin Héristal, Charles Martel, Pepin le Bref, & Charlemagne , ils en admirent d'autres tirés de la langue Germanique, peu différente de celle des Francs. La langue Latine déjà fort maltraitée se surchargea encore des Verbes Auxiliaires usités parmi les Septentrionnaux. Cet insipide allongement la rendit languissante , au point de n'être plus reconnoissable.

Après le départ des Sarrafins obligés d'abandonner les divers établissemens qu'ils avoient en Europe ; il nous resta de leur langue l'article qui a coutume de paroître devant les noms , & qui devoit tenir lieu des différentes terminaisons. On les négligeoit alors, & l'article naturellement très-propre à y suppléer ne les remplaça qu'en certains cas : il ne fut d'aucune utilité

dans le cas les plus nécessaires (a).

Quand nous ferons la comparaïson de l'énergie des anciennes langues avec la prolixité des nôtres , il sera tems d'insister sur le désordre occasionné dans les dernières par la maladresse avec laquelle on y régla l'usage de l'article. Il influa sur le tout.

Les mêmes Sarrafins en quittant à différentes reprises la côte de Maguelone & le midi de la France , la côte de Salerne & le reste du royaume de Naples , enfin toute l'Espagne ; laissèrent en ces lieux , d'une façon plus marquée qu'ailleurs , l'usage & le goût des vers rimés , qui selon les uns ont embellî notre Poësie , selon les autres l'ont assujettie à un ornement puéril.

C'est encore à eux que nous devons nos Chifres , notre Algèbre , la plûpart des termes & des instrumens , tant d'astronomie que de gnomonique , avec cela un premier fond de botanique & de médecine.

Quelques Croisés nous rapportèrent d'Orient diverses espèces de fleurs , de

(a) Un seul exemple en donnera l'idée.

Le jeune Hébreu tua le Géant.

Le Géant tua le jeune Hébreu.

Mêmes articles : mêmes mots ; & deux sens contradictoires.

fruits , de légumes , & de graines , que nous ne connoissions pas. Ils enrichirent la langue d'autant de nouveaux termes. Nous en reçûmes d'autres des Anglois dans le tems de leur séjour en France ; d'autres en plus grand nombre des Italiens , & de tous les peuples avec lesquels la guerre , les traités , & le commerce nous mirent en relation. Nos langues sont ainsi autant d'amas de nouveautés qui se mélangent & s'accumulent.

Les marques distinctives de la personne , du nombre , du tems , & de toutes les autres circonstances changèrent d'un siècle à l'autre. On imagina de nouveaux arrangemens dans la structure , & l'on en fit des règles. Ce ne fut pas sans bien des exceptions. Après même qu'on eut fait de l'exception une sorte de loi pour tel & tel cas , il y fut encore porté bien des atteintes dans les cas semblables.

Tantôt le goût de la brièveté , tantôt une certaine indolence dans la prononciation donna lieu à des suppressions sans nombre. Ici c'étoient des syllabes retranchées : là c'étoient des mots disparus , quoique nécessaires au sens. Ces phrases auparavant conformes aux

réglés communes ne paroissent plus l'être depuis ces abbréviations. La structure en étoit devenu énigmatique.

Prenez ces bizarreries & tous ces tours capricieux, qui suivent des routes si opposées : essayez de les rapporter à certains chefs, & de les ramener chacun à part à une juste analogie. Peut-être votre tentative sera-t-elle heureuse : car ces omissions & ces changemens ne se sont pas introduits absolument sans quelque raison : & cette raison se peut deviner. Mais ce seroit vous charger d'un travail accablant, & quel profit en reviendrait-il aux premières études de la jeunesse ? comment pourriez-vous pour votre propre satisfaction soumettre à des règles générales & capables de tout embrasser, ces façons de parler qui n'ont ni la même origine, ni les mêmes sons, ni le même procédé, & où l'on croit ne voir que les variétés du hazard ?

Mais ces changemens nombreux sur lesquels le raisonnement & les règles ont si peu de prise, n'ont pas laissé d'être une ressource & un fonds utile pour bien des langues. La nôtre surtout s'en est très-bien trouvée. Nous lui avons déjà remarqué deux défauts essentiels :

essentiels : je veux dire , la marche pesante & le retour si ennuyeux de ses verbes auxiliaires ; ensuite l'ambiguïté de ses articles qu'on employe les mêmes dans des cas tout différens. Ces défauts aussi anciens qu'elle , n'ont jamais été réformés. Mais on les répare ou on les déguise par l'adresse avec laquelle nous pouvons selon les lieux varier la phrase & mettre à profit la multiplicité des tours de la langue.

Elle est dans son origine un amas de matériaux informes & qui n'ont jamais été faits pour s'ajuster ensemble d'une façon régulière. On ne peut cependant disconvenir qu'il ne s'en soit formé une langue très-estimable. Elle prend heureusement le caractère de tous les sujets qu'elle traite : elle frappe agréablement l'oreille dans tous les styles : & l'Europe entière en fait l'éloge en la parlant par préférence.

Cet événement ressembleroit à un prodige si les sources d'où les langues Gréque & Latine sont sorties, n'étoient encore plus fangeuses : d'où il suivra de nouveau que ces langues n'ont pas été formées par règles , & ne peuvent d'abord s'apprendre par règles.

Ces deux langues célèbres doivent leur naissance à des Bandis & à des Pyrates. Elles doivent l'une & l'autre leur accroissement à des Barbares.

Origine de la
langue Gré-
que :

Ce sont des Marchands de Phénicie, des aventuriers de Phrygie, de Macédoine & d'Illyrie, des Galates, des Scythes, des bandes d'exilés ou de fugitifs qui chargèrent le premier fond de la langue Gréque de tant de déclinaisons, de tant d'espèces de Verbes, de Particules innombrables, & de tant de Dialectes.

& de la La-
tine.

La Latine est provenue des habitans d'Ombrie & des Gaulois Cisalpins, des Sabins & des Étrusques. Elle fit quelques nouvelles acquisitions parmi les Campaniens & les Samnites ; tous peuples chez lesquels régnoit à peu près la même rusticité, & dont il ne nous est resté aucuns monumens qui fassent preuve d'esprit & de finesse.

Ce n'est qu'au cinquième ou tout au plus au quatrième siècle de Rome, que la langue Latine jusque-là très-informe, commença un peu à se dégrader & à prendre insensiblement un air de politesse par quelques premières communications avec les Grecs. Dans

la suite lorsque le droit de bourgeoisie eut été accordé aux Italiens & , quoiqu'avec différentes réserves , à d'autres nations sans nombre ; la langue des Romains acquit la même distinction que leur République.

Les évènements qui introduisent des nouveautés dans une langue sont les vraies causes de sa richesse , pourvû qu'en même tems il se trouve des esprits féconds & hardis , qui sachent tirer avantage de ces variétés , & qui se distinguent dans l'art de parler ou d'écrire , en mettant du choix dans leurs termes , & en disant avec dignité ce que les autres expriment d'une façon triviale , ou sans précaution. Les applaudissemens qu'on leur donne , ne manquent point de former des imitateurs. C'est alors qu'on se déshabitue des tours grossiers ; que la rudesse fait place à l'urbanité ; qu'on apprend à sentir le goût & la force des expressions qui changent selon les rencontres. Le discernement des bienséances ne peut s'insinuer chez un peuple , que le discours ne s'embellisse & ne gagne à les observer. Les tropes se multiplient comme les mots : & plus une langue a de termes & de tours à discrétion , plus

aussi y a-t-il lieu de choisir & de se faire honneur de son choix. Les façons de parler familières aux villes capitales & aux personnes de la première distinction, se copient sans fin & descendent jusqu'au peuple. Les différens accueils qu'on fait aux Poëtes & aux Orateurs, décident pareillement du sort des différens styles.

Toutes ces causes influent tour à tour sur le langage. Il y en a une dernière qui n'a pas moins produit d'effets que les causes précédentes.

Combien les
bons livres in-
fluent sur les
langues.

Ce qu'on avoit inventé de mieux dans les arts fut peu à peu écrit. Les livres avec la connoissance des choses donnoient à tous les Lecteurs de nouvelles facilités pour la langue, & pour la perfection du style. Chacun fut à portée de comparer les façons de parler qui vieillissoient, ou qui paroïssent d'un usage peu sûr, avec les expressions les mieux reçues, & les plus accréditées par le constant emploi qu'en faisoient les bonnes plumes.

Autrefois toujours en guerre, toujours en courses, les Esprits étoient peu tentés de faire de semblables paralleles. On s'en occupa dans la paix. Ce travail se perfectionna dans la composition

& par la liberté même que donne le cabinet d'arranger tout à tête reposée.

C'est ainsi que des langues réellement composées de pièces & de morceaux qu'on avoit rapprochés à l'avanture & cousus ensemble malgré leur bigarrure; prirent peu à peu une teinte uniforme. Elles acquirent un caractère qui se répandit sur le tout. D'informes & de brutes que sont les matières métalliques, elles se tournent & se polissent dans des mains industrieuses : les langues ont changé de même, & se sont adoucies sous la plume des savans. Ce qu'on y trouvoit encore rude, ce que le trop de consonnes durcissoit comme un sifflement, ce qui sembloit disloqué par le choc d'une voyelle qui heurtoit contre une autre; tous ces sons pour ainsi dire raboteux, firent place à des sons mieux arrondis & plus coulans. Tout ce qui étoit peu significatif & languissant prit une forme plus énergique, ou fut mis au rebut.

On ne voit guère d'améliorations semblables dans la langue Hébraïque, Conservation de la langue Hébraïque. sœur & dialecte de la langue Phénicienne. Elle se soutint dans sa première simplicité presque sans aucune pour notifier les promesses.

La langue
d'Abraham &
sa postérité
subsistent
après 3500
ans.

acquisition nouvelle, toujours renfermée chez un peuple unique ; inconnue aux autres ; & cachée dans un coin du monde , jusqu'au tems où elle devoit servir à manifester les promesses du salut , & à nous en justifier l'exécution.

Conservation
des langues
Grecque & La-
tine.

La Grèce & la Romaine , malgré leur richesse , malgré leur longue supériorité , auroient suivi le sort des Républiques Grecques & de l'Empire Romain , si elles ne s'étoient conservées dans les écrits de ces hommes célèbres qu'on n'a jamais cessé d'admirer & de relire.

L'exnè ne
utilité des an-
ciennes lan-
gues.

Cet évènement nous montre que ce n'est pas un vain plaisir qu'on cherche à se donner en pratiquant les Anciens & en se plaissant à les écouter. La diversité de leurs compositions est étonnante. Plusieurs d'entr'eux se sont élevés jusqu'à la perfection : & les défauts des autres n'ont que trop d'agrément : de sorte qu'au milieu de l'abondance il y a toujours lieu à exercer son discernement , en s'attachant aux uns par goût , avec persévérance ; & en se servant des autres avec réserve.

Faites , si vous voulez , le parallèle du langage de Cicéron avec celui de Sénèque , en matière de philosophie.

Faites la comparaison de Columelle avec Pline en matière d'histoire naturelle. Vous ne pouvez que bien tomber. C'est même finesse par tout : même étendue d'esprit. Mais en convenant de la beauté de leur génie c'est à vous à opter & à dire si vous aimez mieux être éclairé par un discours vraiment lumineux , qui vous laisse à vous même en vous occupant d'une suite d'objets rangés avec justesse ; ou si vous vous plairez davantage à être toujours piqué par des petillemens d'esprit , toujours ébloui par des tirades d'étincelles , toujours dans l'agitation & dans les secousses.

Tacite & Tite-Live sont deux grands noms : mais leur mérite est fort inégal. Peut-on compter sur Tacite qui ne trouve par-tout que de la politique & du mystère , où les gens pensoient à toute autre chose ? Au contraire on ne se défie jamais de Tite-Live , parce que vous trouvez par-tout un homme appliqué à la recherche des faits réels , & qui ne nous occupe en aucune rencontre de ses vûes particulières.

Il y a des Lecteurs qui font cas de la versification de Claudien , parce

qu'elle est chantante , qu'elle est sans dureté, sans élision. D'autres sont bien autrement satisfaits de celle de Virgile , parce qu'elle imite la variété de la nature en évitant une ennuyeuse monotonie , & en faisant encore mieux sentir ses vers les plus sonores par le contraste de quelque son dur qui paroît les précéder à dessein.

C'est de même à votre goût qu'il appartient de décider entre la latinité de Plaute & celle de Térence. L'éloquence du siècle d'Auguste est encore fort différente de celle du siècle de Trajan. Dans la dernière on n'avoit qu'un objet en tête qui étoit de montrer de l'esprit. Dans l'autre tout alloit directement à mettre la vérité dans son jour.

Voici entre les Auteurs une autre différence très-propre à donner de la pénétration & à soutenir le travail. Tel qui a goûté le badinage d'Anacréon , ne se sent pas en état de suivre Pindare dans la sublimité de son vol : & l'on peut se tirer de la lecture de Xénophon sans trouver d'abord la même facilité dans Plutarque. En passant par degré d'un Auteur à l'autre il faut des efforts ,

du sens, du discernement. Tous ont un caractère & un style qui leur appartient en propre. On croiroit devoir compter autant de langues différentes que l'antiquité nous a laissé d'ouvrages & de noms célèbres.

Le nombre & la beauté de ces productions de l'esprit humain nous donnent donc avec la liberté du choix tous les moyens d'acquérir du goût & un style. Car l'habitude de n'entendre qu'un langage exquis ne peut manquer de développer ce qu'on a de disposition à l'éloquence. On commence de même à s'approprier l'expérience d'autrui, & à être un peu plus de service, quand on s'est rempli des lumières de Polybe & de Végèce pour la profession des armes; des connoissances de Columelle & de Palladius pour l'agriculture; des vûes de Tacite, de Tite-Live, & de Plutarque pour la politique; du travail de Cicéron pour les recherches Philosophiques, ou pour le train du Barreau.

A présent que l'invention de l'Imprimerie a répandu par-tout les écrits des Grecs & des Romains, chacun est à portée d'en faire usage; & c'est se re-

fuſer de grands ſecours que de négliger ces Auteurs. Car il ne ſuffit pas d'acquérir le jeu & l'uſage aisé de ſa langue : il faut de plus ſur toutes choſes nous remplir l'eſprit d'une riche four-niture de grands objets, & mettre dans les connoiſſances que nous acquérons, l'agrément, l'abondance, & la variété. Mais ceux qui ſe bornent à leur langue maternelle ſans vouloir faire leur profit ni de la politèſſe, ni de l'expérience des Grecs & des Romains, courent le riſque ou d'acquérir un ſavoir taciturne & incapable de ſe produire, ou d'avoir une facilité de parler qui n'eſt ſoutenue d'aucun fond.

Ce qui réſulte ici de l'origine & du progrès des langues, c'eſt que toutes, & ſpécialement celles des nations ſavantes reſſemblent à un édifice : elles ont leur fondement, le corps de l'ouvrage, & l'ornement.

Trois parties dans les lan-gues. Le fon-dement : le corps de l'édifice : l'orne-ment.

i. D'abord il n'y a point de langue qui ne ſoit compoſée d'autant de pièces qu'il en faut pour rendre par une imitation fidèle les différens membres de notre penſée. On y trouve donc des mots, les terminaiſons & inflexions de ces mots, les différens emplois des in-

flexions; & un certain accord dans les signes lequel représente l'accord, ou les rapports qui se trouvent entre les objets. Voilà la base : voilà l'ouvrage de la nature. On le distingue en toute langue, si l'on veut y faire attention : & l'on suit cet arrangement, même sans y penser.

2. Point de langue en second lieu, qui n'ait des sons ou articulations qui lui sont propres, pour désigner les objets; avec cela un tour particulier dans la structure de ses mots; & une infinité de façons de parler qui ne sont ni assujetties à une règle uniforme, ni ressemblantes entr'elles par aucune analogie; mais qu'un usage constant rend fixes & nécessaires malgré leur étonnante bizarrerie. C'est là ce que j'appelle la propriété d'une langue. C'est un assemblage immense de matériaux de toute espèce : c'est le corps de l'ouvrage auquel des volontés & des mains toutes différentes ont travaillé tour-à-tour.

3. Enfin le langage des nations les plus polies a été relevé & illustré par des Écrivains célèbres, au génie & aux soins desquels il se trouve redevable de

cette culture & de ces graces qui ont fait l'admiration des autres peuples & des siècles suivans.

Conséquemment la Grammaire qui est l'art de parler régulièrement une langue , se trouve de trois espèces fort différentes.

La Grammaire élémentaire.

La première est la connoissance des élémens. Elle observe en toute langue ce qu'il y a de plus simple ; savoir, les parties communes du discours , les déclinaisons & les conjugaisons , les premières liaisons des mots , & les règles les plus universelles de la concorde & du régime.

La Grammaire propre à chaque langue.

La seconde sorte de Grammaire est la connoissance de la propriété. Celle-ci ne se borne pas aux mots qui appartiennent à une langue , mais elle en étudie le tour & le caractère. Elle embrasse la langue en entier. Or pour saisir autant qu'il est possible le tour particulier d'une langue ancienne & moderne , il faut suivre & rechercher ses règles spéciales , les façons de parler où elle s'écarte de ses propres règles , l'étymologie des termes , l'analogie des exceptions avec d'autres règles communes , pourvu que cette analogie se

présente avec vraisemblance ; enfin l'origine , les causes , la naissance même historique , & les progrès de ces variétés , si l'on juge à propos d'aller jusque-là.

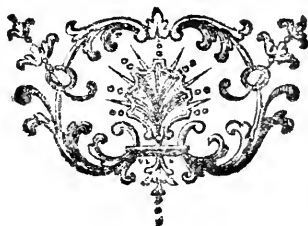
La troisième sorte de Grammaire est la critique des Auteurs. Elle tend à acquérir du goût , en ramenant leurs compositions à la règle du beau : elle tend à les comparer entr'eux , à sentir ce qu'ils valent , & en quoi ils l'emportent les uns sur les autres ; à reprendre modestement ce qu'ils peuvent avoir de défectueux ; à remarquer ce qu'ils ont de plus parfait pour le fond ; enfin à enrichir les lettres des façons de parler moins ordinaires qu'on peut leur avoir reconnues.

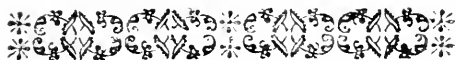
La critique
des Auteurs.

Voilà trois instrumens fort différens : mais quand & avec quel discernement faut-il se les procurer , & les mettre en œuvre ? C'est une question très-importante & dont cependant la solution est aisée , puisqu'elle découle fort naturellement de ce qui vient d'être établi sur la Mécanique & sur la propriété des langues , en conséquence , non de quelque raisonnement qui ne soit particulier ; mais de la nature même

38 LA MÉCANIQUE
de notre esprit, & de l'histoire très-
connue du progrès de toutes les lan-
gues.

Nous pouvons présentement en tirer
avec connoissance de cause la vraie
façon d'étudier les langues & l'art in-
faillible de les enseigner.





LIVRE SECOND.

L' A R T

D'ENSEIGNER LES LANGUES

E T

*DE LES APPRENDRE**par soi-même à tout âge.*

IL ne peut y avoir que deux façons d'apprendre les langues. On les apprend ou par l'usage, & ensuite si l'on veut par une étude réfléchie ; ou d'abord par une étude réfléchie, puis par la pratique. Voilà une différence très-légère au premier aspect ; mais très-grande dans la réalité. Voyez dans quel ordre vous voulez mettre l'usage d'une langue, & l'étude raisonnée de cette langue. Débutez-vous par l'usage de la langue, pour venir avec le tems à la composition régulière ? ou commencez-vous par les règles & par la composition réfléchie pour arriver à la pratique ? Voilà le point sur lequel rou-

lent à présent nos recherches : tout dépend de-là.

La route sûre

Si vous commencez l'apprentissage d'une langue par la pratique , c'est-à-dire , *par la très-constante habitude d'entendre puis de répéter des choses bien dites*, & qu'ensuite vous affermissiez cet usage par l'étude des règles , par la connoissance de la Grammaire ; voilà le vrai chemin. Telle est la route connue de tout tems, la plus agréable , & l'unique sûre. Elle tient lieu de guide à ceux qui la suivent , & non seulement elle n'égarre point ; mais elle empêche qu'on ne s'égarre.

Le chemin
si impour.

Si vous commencez l'apprentissage par le raisonnement , si sans aucun usage préalable de la langue , vous prétendez sous la direction d'une Grammaire passer d'une première règle à celles qui viennent ensuite à la file , & que vous comptiez d'arriver à votre but en fournissant d'un jour à l'autre une tâche de quelques lignes mises par écrit suivant telle & telle règle ; cette route est bien longue : elle vous assujettit à de longs détours. Ou vous arriverez fort tard : ou vous n'arriverez jamais : ou vous aurez changé de route.

Vraiment , direz-vous , il faut bien

prendre le dernier de ces deux chemins , puisque l'autre nous est interdit. Apprendre les langues par l'usage d'entendre ceux qui parlent bien & de parler d'après eux ; cela est fort bon pour les langues vulgaires : mais c'est une méthode qui ne peut avoir lieu dans l'étude des langues mortes. Les anciens ne parlent plus. On ne peut ni leur adresser la parole , ni attendre d'eux aucune réponse. Tout commerce étant rompu entr'eux & nous , il y faut suppléer : il faut user d'adresse. Voici comme nous nous y prenons.

Une langue consiste dans ses mots & dans l'assemblage régulier de ses mots. Les Grammairiens réunissent dans un volume tous les mots , & dans un autre toutes les règles ou les façons de mettre ces mots ensemble. D'abord il paroît gênant de chercher des termes inconnus , de les choisir , puis de les assortir suivant telle , telle , & encore telles règles. Mais ce qu'on acquiert avec peine se retient beaucoup mieux : & comme le corps de la langue ne joue , & ne marche que suivant certaines règles , quoique le nombre n'en soit pas petit , nous nous mettons tantôt à l'une , tantôt à l'autre. Nous nous arrêtons

tant qu'il en est besoin , sur des exemples construits exprès , de façon à être assurés peu à peu de la connoissance de toutes les règles. En patientant ainsi durant un nombre d'années , on trouve la fin de l'ouvrage. Voilà l'unique apprentissage dont on puisse attendre quelque succès. Voilà le *solide fondement* de l'étude des belles lettres.

Je conviens que c'est-là ce qui se pratique très-communément : c'est-là ce qui coûte par-tout tant d'années & d'*Angoisses*. Mais c'est précisément ce qui ne se devoit pas faire.

Exécuter de point en point ce que vous venez de prescrire , c'est vraiment vouloir construire un édifice avant d'avoir mis le fondement en terre : c'est donner le nom d'ouvrage solide à un bâtiment chétif & aussi ridicule que ruineux. Vous êtes plein de cette pensée si ordinaire & si apparente , que les règles sont la base d'une langue : mais j'ose vous dire qu'il n'y a point de maxime dont vous ayez plus à vous défendre.

Toutes les langues généralement , tant celles qu'on parle aujourd'hui , que celles qu'on ne parle plus , peuvent avoir des révolutions fort différentes : mais

ces langues sont toutes de même nature. Elles n'ont qu'une même mécanique : & comme il n'y a qu'une façon de les apprendre, il n'y a conséquemment qu'une façon de les enseigner. Le choix des termes d'une langue, & des combinaisons de ces termes, n'est point l'ouvrage d'un Conseil. La prudence ne s'en est point mêlée. Ce n'est de la part des peuples qui l'ont parlée qu'une routine, qu'une mode, à laquelle ils ont consenti. D'où il suit que chaque langue a des façons qui lui sont propres, un air qui la caractérise. Mais prétendre à force de raisonnement, & de compositions modélées sur des règles, attrapper ce caractère & ce tour, c'est se charger d'un travail fort désagréable & fort long pour ne rien gagner : parce que tout ce qu'on arrange & qu'on réforme de cette sorte, avec le plus de règles & de soins, ne ressemble en rien à aucune langue qui ait jamais été : & plus on va en avant dans ces compositions, plus on se détourne du vrai caractère de la langue. Combien cette méprise n'a-t-elle pas produit de styles, tout différemment ridicules !

C'est à l'usage qu'il appartient de nous donner sur-tout les premières leçons

des langues. Si la raison avoit présidé à la creation d'une langue, la raison nous la pourroit apprendre. Mais puisque l'usage a décidé de tout, la raison veut qu'on prenne cet usage pour premier maître, & que par-là on acquière au moins l'habitude d'entendre le sens & le tour de la langue. Après quoi il fera tems de prendre la lime, de polir son langage, & de mettre de la régularité par tout.

Apprendre par usage une langue morte & qu'on ne parle plus, c'est-là, se recrie-t-on, une pensée très-absurde. Peut-on se mettre en relation avec les morts ? peut-on s'entretenir par la parole avec les muets ?

Mal à propos donne-t-on ici le nom de muets à des hommes dont les discours subsistent, & dont la voix se fait entendre. Car puisqu'on les lit, on les écoute encore : & si on leur prête l'oreille, on peut comprendre ce qu'ils disent. On peut donc parler d'après eux d'abord en petit, puis en grand par degré, & s'approprier habituellement le goût de leur langue. Mais c'est en cela même que l'usage consiste. Le bon usage n'est autre chose que ce qui vient d'être dit. Tout autre usage, de

quelque cerveau , de quelque plume qu'il vienne , ne peut être qu'illégitime ou étranger. C'est une nécessité qu'il corrompe le goût , & l'infecte des défauts dont il est plein.

Pour faire voir combien cette méthode si commune , de commencer l'étude d'une langue par la composition , est une chose déplacée & abusive , nous employerons d'abord des exemples sensibles du désordre qui y règne , puis les causes naturelles des mauvais effets qui en découlent nécessairement , & enfin quelques autorités respectables.

Après avoir vû le faux de cette pratique , & discuté de quoi il se faut abstenir , nous passerons à ce qui est d'une nécessité absolue , & qu'il ne faut jamais omettre.

I.

Ce qu'il ne faut pas faire.

Si un homme , comptant sur la méthode & sur les promesses des écoles , se persuade avec raison qu'il apprendra les langues mortes par l'exacte observation des règles , & par la persévérance dans le travail des thèmes Grecs

Exemples des
mauvais effets
de la pratique
vulgaire.

& Latins ; qui nous empêche d'apprendre l'Anglois ou l'Italien par la même voie , & même sans maître ? Voilà bien des apprêts de moins. Il ne faut traverser ni la mer , ni les Alpes. Nous n'avons besoin ni des Anglois , ni des Italiens , pour apprendre leur langue. Quelque modique que soit notre bien , il sera toujours plus que suffisant , pour mettre ensemble les deux livres uniquement nécessaires à cette entreprise : & la distance des lieux n'est pas ici plus à redouter que la distance des tems.

Cette idée n'est pas nouvelle. Bien des gens l'ont crû inmanquable. Mais si nous pouvons produire des exemples qui fassent voir que l'entreprise d'apprendre une langue vivante par les règles de la Grammaire & par la composition , jette dans l'esprit un travers irréformable , & nuit beaucoup plus qu'elle n'aide ; le même reproche retombe à plomb sur l'apprentissage ordinaire des anciennes langues. Car , puisque toutes tant qu'elles sont , mortes ou vivantes , se trouvent de même nature , ce qui est nécessaire pour apprendre les unes ne peut manquer de l'être également pour les autres , & la

méprise qui fera manquer l'une, les fera manquer toutes.

Il n'y a pas long-tems qu'un jeune Anglois, dans le dessein d'apprendre le François suivant l'usage assez ordinaire de sa nation, résolut de s'y prendre de la manière que nous venons de dire. Ne trouvant dans sa campagne du côté de Bristol aucuns François dont il pût mettre l'entretien à profit; il lui vint en pensée que comme il avoit appris un peu de Latin dans les écoles par la composition des thèmes Anglois mis en Latin; il pourroit de même se mettre à traduire de l'Anglois en François; qu'il ne falloit pour cela qu'être fidèle à ses règles de Grammaire; qu'avec un peu de patience il parviendrait à les appliquer toutes & à parler François avec les François, comme s'il eût été élevé parmi eux. Il fit grand amas de ces compositions, & dans un voyage qu'il fit en France il eut grand soin d'en charger sa valise. Voici une ou deux pages de son Anglois rendu à sa manière en François. Elles suffiront au Lecteur soit qu'il jette les yeux sur le texte Anglois & sur la traduction prétendu-Françoise; soit qu'il s'en tienne simplement à la traduction, pour sentir

combien c'est se tromper de vouloir apprendre une langue par la méthode d'en chercher les termes dans le Dictionnaire, les règles de structure dans la Grammaire, & l'ordre de la phrase dans le tour du langage auquel on est accoutumé.

The life of
Cicero by Co-
niers Middle-
ton, tom. 2.
P. 64.

» Before he left Sicily, he made the
» tour of the Island to see every thing
» in it, that was curious, and espe-
» cially the city of Syracuse, which had
» always made the principal figure in
» its history. Here his first request to
» the Magistrates, who were shewing
» him the curiosities of the place, was
» to let him see the tomb of Archime-
» des, whose name had done so much
» honour to it. But to his surprise he
» perceived that they knew nothing
» at all of the matter, and even de-
» nied that there was any such tomb
» remaining. Yet as he was assured of
» it beyond all doubt, by the concur-
» rent testimony of writers; and re-
» membered the verses inscribed; and
» that there was a sphere with a cy-
» linder engraved on some part of it,
» he would not be dissuaded from the
» pains of searching it out. When they
» had carried him therefore to the
» gate,

„ gate , where the greatest number of
 „ their old Sepulchers stood , he ob-
 „ served in a spot overgrown with
 „ shrubs and briars a small column ,
 „ whose head just appeared above the
 „ bushes , with the figure of a sphere
 „ and cylinder upon it. This , he pre-
 „ sently told to the Company , was
 „ the thing that they were looking
 „ for : and sending in some men to clear
 „ the ground of the brambles and
 „ rubbish , he fownd the inscription
 „ also wich he expected , tho' the lat-
 „ ter part of all the verses was effa-
 „ ced. Thus , says he , one of the no-
 „ blest cities of Greece , and one like-
 „ wise the most learned , had known
 „ nothing of the monument of it's
 „ most deserving and ingenious citi-
 „ zen , if it had not been discovered
 „ to them by a native of Arpinum.

*Avant que Cicéron quittât Sicile , il
 fit le tour de l'Isle , pour voir chaque
 chose en elle , qui étoit curieuse , & spé-
 cialement la cité de Syracuse qui a tou-
 jours fait la principale figure dans sa
 histoire. Là sa première requête aux Ma-
 gistrats , qui étoient montrans à lui les cu-
 riosités de la place , fut de laisser lui voir
 la tombe d'Archimedes , duquel le nom*

a fait tant d'honneur à elle. Mais pour sa surprise il aperçut qu'ils connoissoient rien du tout de la matière : & même nioient qu'il y eut aucune telle tombe demeurante. Cependant comme il étoit assuré de elle , de la tout douie , par les concourrans témoignages d'Ecrivains , & qu'il se souvenoit des vers inscrits , & qu'il y avoit une sphère & un cylindre gravés sur un peu de part d'elle ; il voulut n'être point dissuadé des peines de chercher elle. Quand les Magistrats eurent conduit lui donc (a) à la porte de la ville , où le plus grand nombre de leurs vieux Sepulchres étoit ; il observa dans un morceau de terre qui avoit trop cru en arbrisseaux & en brossailles , une petite colonne , de laquelle la tête apparoissoit (b) équitablement au-dessus des ronces avec la figure de la sphère & du cylindre au-dessus. Ceci , il présentement dit à la Compagnie , étoit la chose , laquelle ils étoient cherchans pour. Puis envoyant là un peu d'hommes , pour éclaircir la terre de ronces & de buissons , il trouva l'inscription aussi qu'il attendoit ; quoique la dernière part de tous les vers fut effacée. Ainsi , dit-il , une des plus nobles

(a) Il veut dire , dans cette vue. Mais le Dictionnaire lui laisse le choix.

(b) Il veut dire , justement. Autre preuve du danger des Dictionnaires.

cités de Grèce , & à la fois pareillement la plus savante , auroit connu rien du monument de son le plus méritant & ingénieux Citoyen , s'il n'avoit pas été découvert à eux par un natif d'Arpinum.

Un Parisien à qui notre habitant de Bristol avoit voulu faire voir par cet échantillon, ce qu'il savoit déjà de François, l'avertit avec politesse que tout ce travail ne l'aidoit en rien , & qu'il n'en falloit rien attendre pour l'avenir. L'autre qui se sentoît autorisé par la méthode des écoles , n'étoit pas disposé à se rendre à cet avis. Le Parisien se vit contraint d'insister & de le détromper en lui montrant que c'étoit pour avoir été fidèle aux règles communes de la Grammaire qu'il s'étoit si fort mépris ; que dans ces expressions , *sa histoire* , *son le plus méritant Citoyen* , & dans bien d'autres , on ne pouvoit lui reprocher d'avoir blessé aucune règle , mais de s'être écarté du tour propre de notre langue ; qu'il lui étoit impossible de deviner en quelles rencontres l'usage nous permettoit ou de blesser la règle pour éviter un son trop dur , ou de faire inversion tantôt dans l'ordre des mots , tantôt dans celui des objets ; que l'ignorance de ces particu-

larités mettoit un Étranger qui vouloit composer , dans la nécessité de parler sa propre langue plutôt que le François dans ses compositions : qu'ainsi l'unique parti à prendre étoit de renoncer à la méthode pernicieuse de vouloir mettre son Anglois en une langue dont le caractère lui étoit inconnu , dont l'air & la marche ne tenoient en rien de la sienne ; qu'il lui conseilloit de laisser & d'oublier pour toujours tous les thèmes bâtis sur des règles , s'il ne vouloit tout perdre ; que quand on avoit envie d'apprendre notre langue & toute autre , on ne gagnoit rien à débiter par une méthode absurde & qui faisoit sur l'esprit des impressions fausses & nuisibles ; qu'il valoit beaucoup mieux se tenir en repos.

Mais comme ce n'étoit pas assez pour cet Étranger de connoître le travers de son travail , le Parisien lui conseilla les deux moyens les plus propres pour l'habituer au vrai goût de notre langue. L'un étoit de fréquenter des personnes bien élevées , & de copier leur langage. L'autre étoit de prendre , étant encore en France , ou quand il feroit de retour à Bristol , nos meilleurs Écrivains François tour à tour , & de

les mettre de François en Anglois à l'aide d'un Dictionnaire François & Anglois , ou à l'aide d'un interprète. La raison de cette conduite étoit sensible : il pouvoit bien prévoir que la fréquentation des personnes polies & la traduction des livres bien écrits seroient pour lui un double exercice , où il n'y auroit que du profit & jamais de risque , parce que le François qu'il pourroit lire en particulier , ou entendre en compagnie , seroit dans l'un & dans l'autre cas du François pur , & de bon alloi ; qu'en comparant ensuite ce beau François avec ses compositions Angloises il appercevrait aussitôt sans se tourmenter l'esprit & sans se faire le moindre tort , en quoi on gâtoit la langue Angloise en la rapprochant trop littéralement de la nôtre , & en quoi le caractère de l'une s'éloignoit de celui de l'autre.

Si la méthode des Écoles étoit bonne , ce jeune Anglois se seroit-il égaré en s'y conformant. A quoi , je vous prie , a-t-il tenu qu'il ne parvînt à son but ? Ce n'est ni la longueur du travail & des années , ni la patience qui lui a manqué. Il avoit à sa disposition les termes de la langue Française : il savoit les inflexions des mots , & les règles

d'assemblage. Il composoit exactement selon la grammaire, & cependant il ne parloit pas François. Il lui manquoit un maître : je veux dire l'usage, le premier maître qu'on doit entendre pour commencer l'étude d'une langue, le seul qui en donne d'abord des impressions justes.

Il y a ici une question bien naturelle à faire. La composition de ce jeune Anglois eût-elle été moins défectueuse & moins baroque si, ce qu'il mit d'Anglois en François d'une façon si ridicule, il l'avoit mis d'Anglois en Latin selon l'usage des Écoles? pourquoi veut-on que ses compositions Françaises lui aient nui, & que nos compositions Scholastiques ne nous nuisent pas? Nous avons droit d'en conclure qu'on ne peut manquer d'être bien blâmable ou bien à plaindre de se porter par choix ou par nécessité à composer plusieurs années de suite en une langue dont on n'a aucun usage, & de vouloir régler par son raisonnement un langage où le raisonnement n'a point eu de part, & que l'usage doit enseigner, parce que c'est l'usage qui l'a fixé.

Pour sentir encore mieux le travers de ce langage appris par règles, il ne

faut que jeter les yeux sur les six premières lignes de la Géographie (a) qu'un écrivain Allemand chargé par état d'enseigner les belles lettres, vient de nous traduire en François à la manière des compositions pratiquées dans les Collèges.

» A Leipsic je fus prié de tenir un
 » Collège Géographique (b) : & com-
 » me j'avois donné par écrit les prin-
 » cipaux chapitres de mon discours (c),
 » je me vis engagé à faire un manuscrit
 » aussi en cette discipline (d).

Un dernier trait vous fera toucher au doigt l'inutilité de ce travail. Figurez-vous un Polonois qui vous consulte sur la façon de s'y prendre pour bien parler François. Débuterez-vous par le retenir au logis, par le pourvoir de toutes les règles & de l'attirail de la composition scholastique ? lui dicterez-vous tous les jours quelques lignes de Polonois pour être sur le champ traduites en François selon les règles ? Suivez le travail de votre homme : le voilà occupé à feuilleter son Dictionnaire ;

(a) La vieille * & la nouvelle Geographie d'Huhnér, à Amsterdam chez Ottens 1735.

(b) Il veut dire une école de Géographie.

(c) Il veut dire de ses leçons.

(d) Je ne sai plus ce qu'il veut dire.

* Il a voulu dire l'ancien-ne.

à chercher les termes qui répondent à ses mots Polonois ; à en faire un triage tel quel quand il s'en trouve plusieurs pour un ; à construire chaque mot en consultant une règle , puis une autre ; à gagner pié à pié le mode , le tems , la personne , le nombre , les verbes auxiliaires , & les terminaisons qui sont la marque de chaque pièce. Parvenu enfin à régler l'état d'un mot , il se mèr en devoir d'en agencer un autre , de lui donner & à chacun de ceux qui le suivent , l'habit & l'équipage qui leur convient. Après avoir médité longuement sur chaque phrase , il la mettra sur le papier. Cet homme fera quelque chemin : mais il en fera peu : ce ne sera qu'en tâtonnant , qu'en hésitant à chaque pas : il ne voit que défenses , que reglemens , qu'occasions de chutes. Avant qu'il risque de se produire en compagnie , & qu'il ose y dire sa pensée , les mois & les années s'écouleront. La lenteur de l'ouvrage , la tristesse du cabinet , le déplaisir de ne savoir que des choses générales , de ne pouvoir entendre ce qu'on lui dit , & de n'y pouvoir répondre sans apprêter à rire , tout cela découragera votre Étranger. Il forcera les barrières , &

se délivrera d'une pareille contrainte.

Si c'est une espèce d'insulte de s'y prendre par la méthode de la composition avec un homme fait, qui veut savoir, & que le travail n'épouvante point ; y a-t-il la moindre apparence de raison à charger d'un pareil travail des enfans sans pénétration , de les y assujettir pendant une longue suite d'années , & de les y forcer durement ?

L'apprentissage étoit si simple. Écouter & répéter fréquemment ce qu'on a compris : voilà tout le mystère. Voilà l'entrée des langues. En y débutant par l'usage , point de tristesse : point de perte de tems : enfin aucune de ces habitudes vicieuses , que le tems même ne pourra réformer.

En nous voyant insister sur le besoin d'un grand usage , vous ne nous soupçonneriez pas de l'entendre à la façon dont il se prend en Pologne , en Bohême , en Irlande , en Flandres , & parmi la plupart des Septentrionnaux qui croient avoir beaucoup d'usage du Latin. On se pique chez eux de savoir. Ils écrivent beaucoup : mais il faut avouer que le style du plus grand nombre d'entr'eux est étrangement négligé. Ce désordre ne vient que de la perni-

cieuse pratique de composer le Latin sur des règles fausses , au lieu de le modéler sur les Auteurs qu'ils négligent.

Dans tous ces pays quand les jeunes gens sortent du Collége , ils continuent la plupart à en parler la langue. C'est ce qu'ils appellent parler Latin : & comme ce Latin de tous les jours est horriblement plat , il ne peut guère manquer par l'effèt d'une longue habitude , d'être aussi plat dans leurs écrits. Il y a donc pour eux deux inconvéniens où il ne s'en trouve qu'un pour nous. C'est uniquement dans l'enfance que nous gâtons du Latin. Une fois échappés de l'école il n'est plus question pour nous ni de composition , ni de Latin. L'agrément de notre langue & de la bonne compagnie fait bientôt disparaître ce peu de Latin qu'on nous faisoit arranger , ou plutôt estropier à l'écart. La perte n'en est suivie d'aucun regret : & il est en si mauvaise réputation , qu'on ne peut dans la conversation avanturer le moindre mot Latin , sans en rougir , ou sans en faire ses excuses. Ce n'est pas de même dans le Nord. Le Latin de l'école s'y est répandu dans routes les familles , & a gagné le petit

peuple même dans certaines provinces. On le parle par tout. Mais quel Latin ! Quoique les lettres aient changé de face, que les opinions des Anciens aient fait place à de nouvelles, & qu'un système y donne la chasse à un autre ; il n'a pas été touché au langage. En ce point c'est toujours la même barbarie.

Je sai que l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, la Suisse & bien d'autres pays ont produit d'excellens esprits & d'excellentes plumes. Le bon goût a eu par tout des partisans, & il y a peu de pays où nous ne trouvions des modèles de style. Mais ils ont peu d'imitateurs. Notre éducation nous traverse tous dans l'acquisition de la belle Latinité, & l'unique supériorité du Midi de l'Europe sur le Nord à cet égard, c'est que nous parlons uniquement notre langue & que nous n'altérons point en nous le sentiment de la belle élocution par l'usage d'un jargon insipide. Mais cette longue habitude d'un Latin faux que les savans du Nord se font tous à eux mêmes, les rend si insensibles à tout ce qui s'appelle éloquence & bienséance du style, qu'ils deshonnorent souvent un profond savoir par le

langage le plus grossier. Il y a parmi eux quantité d'Auteurs renommés & respectables qu'on ne peut presque lire sans perdre patience. Le style des Freres Walembourg est sans goût : celui de Boerhaave est très-dur : celui de s'Gravesande est horrible : la plupart des Théologiens Flamands n'en ont point : & si je choisis de vrais savans , des noms célèbres, ce n'est que pour mieux faire sentir les effets d'une habitude contractée dès l'enfance.

Il faut s'abstenir de composer en une langue qu'on ne sait pas.

C'est un bien pour nous , de nous être défaits de la méthode de parler un mauvais Latin , qui se tourne en habitude. Pourquoi donc ne renonce-t-on pas à la coutume également nuisible de composer plusieurs années de suite un Latin défectueux , & d'en faire qui pis est la première habitude de notre enfance ?

Ce peu d'exemples si simples , si fréquens , si applicables à la question , suffiroient pour la décider. Nous allons cependant l'éclaircir par un moyen fort différent. Prennons dans la nature même du langage de tous les hommes , & dans notre expérience particulière , de nouvelles raisons qui achèvent de démontrer combien le patois des thèmes ,

le Latin de la Fabrique du Collège ,
mèt de pesanteur dans l'apprentissage
des belles lettres , & fait de tort à
l'âge suivant.

1°. Un jeune homme qui n'a jamais
entendu parler ni le Grec ni le Latin ,
place devant lui la Grammaire & le
Dictionnaire , cherche les mots , les
choisit , les assemble le mieux qu'il peut ,
corrige sa composition sous la dictée
de son Maître , & prend ces réformes
pour modèles. Tel est le premier Latin
qui frappe son organe. Long-tems il
n'entendra , ni ne lira autre chose. Voilà
le sujet de ses méditations , & l'objet
de ses efforts. Il parviendra , s'il peut ,
à copier ce modèle , & à le rendre trait
pour trait. On ne s'élève , on ne se dis-
tingue que par là.

On fait voir
par des raisons
tirées de la na-
ture & de l'ex-
périence , que
ce qui se pra-
tique ne se de-
vroit pas faire.

Premières
impressions.

Mais ce qu'on prescrit à faire , & ce
qu'on dicte comme fait conformé-
ment aux règles de l'art , est infiniment
éloigné du bon usage de la langue.

» Car ne parler Latin que selon l'exac-
» titude de la Grammaire , c'est ne point
» parler Latin.

Quintil. l. 12.
c. 6.

Ceux qui enseignent savent ce mot
de Quintilien , & ils ne disconviennent
pas que la composition des enfans ne
soit grossière & défectueuse : ils avouent

même qu'elle est fort au-dessous de cette exactitude grammaticale qui mettoit cependant Quintilien de très-mauvaise humeur. Mais ils soutiennent que cette façon de procéder & d'apprendre une langue en composant d'après des règles, est très-bien entendue ; que c'est se conduire prudemment dans les premières études d'exténuer son langage, de n'employer d'abord qu'un Latin maigre & décharné.

On doit me permettre de le dire. Cette idée n'est point juste. Il n'est point prudent de commencer par gâter une langue quand on entreprend de l'enseigner. Une Dame intelligente se garde bien de souffrir que son fils se dénoue la langue & en fasse les premiers essais en s'habituant aux façons de parler du village, ou à des expressions fausses. Il est vrai qu'on ne doit présenter à des enfans que des choses très-simples, & faciles à entendre pour ne leur pas fatiguer l'esprit. Rien de plus juste. Mais comme on se garde bien de les habituer au langage des halles, on leur épargne de même tous les tours faux. On en fait tout le danger. Or c'est une vérité très-remarquable ; qu'il y a beaucoup plus loin des modèles

de composition qui se dictent dans les basses Classes au vrai caractère de la langue Latine, qu'il n'y a de distance entre la langue du village, ou de la province, & le beau François : puisqu'il est notoire que le fond, le tour & la commune propriété de notre langue, se trouvent très-réellement dans nos provinces & jusques dans nos villages. S'il y a donc beaucoup à craindre pour le langage d'un enfant de le laisser longtemps à la campagne avec des gens qui ne parlent pas juste ; le danger n'est pas moindre dans les écoles.

Pénétrons plus avant dans le fond de notre objet. L'esprit d'un enfant ne peut encore entendre la plupart des choses qui font la matière des discours & des livres. Les longues phrases surtout les embarrassent. Ils s'épouvantent de tout ce qui s'appelle période. Ils ne savent ce que c'est, ni que distinction de membres, ni que multiplicité de nombres, ou égaux ou diversifiés. Rien de tout cela n'est pour eux. Ce qu'on leur dit doit rouler sur des choses faciles : on les charge peu. Mais quelque courtes, quelque simples que soient les petites phrases qu'on leur présente à traduire conformément à la mesure de

leur intelligence , il faut que ces phrases soient pures & tirées des Auteurs qui ont le mieux écrit , & que ce qui leur en demeurera dans l'esprit leur serve à tout âge de modèle pour parler.

Mais regardera-t-on comme des modèles pour l'avenir , & comme les vrais fondemens de l'étude des belles lettres , ces étranges façons de parler : *Petrus celavit me hanc rem. Magister docturus est nos totam Bibliam. Joannes laborat ad lucrandam suam vitam.*

Si l'on peut exercer la jeunesse sur ces modèles d'un usage si ordinaire , & sur cent autres de pareille étoffe , par cette raison que les règles n'y sont pas blessées ; rien n'empêche un Pere de famille ou un Tuteur , de se débarrasser du soin d'avoir ses enfans à Paris ou à Versailles. Il peut leur laisser passer six ou sept ans au village. Ils y entendront sans risque & répéteront utilement ces phrases rustiques : “ A quoi
 „ vous *avez* vous diverti ce matin.
 „ Vous vous *avez* trop échauffé. Vous
 „ êtes *suant*. Prenez un *blanc* mou-
 „ choir. Voilà *un* quelqu'un qui entre.
 „ C'est Monsieur votre Tuteur qui de-
 „ mande *après vous*. Pendant que vous
 „ lui souhaiterez le *bon Vêpres* , je ferai

„mettre la nappe. Nous lui servirons
 „une volaille des mieux nories. Il
 pourra sejourner auprès de nous & s'en
 retourner de jour à la ville.

Ces façons de parler comme les Latines précédentes sont à peu près d'accord avec les règles de structure. Est-ce une raison pour les croire propres à dénouer la langue d'un enfant ? Étant contraires à l'usage elles ne peuvent que faire tort à ceux qui s'en servent : parce que l'habitude du mauvais usage les y ramène lorsqu'ils y pensent le moins. On voudra inutilement les redresser par la suite à force d'avis, de railleries, & de turlupinades. Ce qu'il en arrive c'est qu'ils hésitent, parlent avec défiance, & sans grace : ou s'ils s'enhardissent, c'est en se faisant à eux-même un style qui leur est tout particulier.

Le tour du langage est fixe & réglé comme le coin auquel on frappe nos monoyes. Ni l'un, ni l'autre n'est abandonné aux caprices des particuliers, & il est aussi déraisonnable de vouloir faire l'apprentissage des belles lettres par un Latin faux, que de faire son entrée dans le commerce en y débitant de la fausse monoye, ou même

en commençant par être faux-mo-
noyeur.

Plus un jeune homme deviendra ferme & assuré dans ce langage contre-fait & Sophistiqué ; plus il sera fait d'éloges de son travail. N'est-ce pas de gaîté de cœur introduire le désordre dans les études qui suivront ? « Car na-
» turellement rien ne se retient mieux
» que ce qu'on a appris dans l'enfance.
» Elle ressemble à un vaisseau neuf qui
» conserve long-tems l'odeur de la pre-
» mière liqueur dont on l'avoit rempli.
» Elle ressemble à la laine qui a perdu
» sa première blancheur dans la cuve
» du teinturier , & à laquelle il devient
» impossible d'ôter en entier cette cou-
» leur étrangère pour lui rendre sa
» couleur naturelle. On remarque mê-
» me que plus les premières impressions
» sont vicieuses , plus elles s'opiniâtrent
» à demeurer. Nous avons beaucoup
» de facilité à passer du bien au mal.
» Mais changer le mal en bien , c'est
» chose rare. Je voudrois donc qu'on
» n'accoutumât personne , même dans
» la plus tendre enfance , à un langage
» dont il sera par la suite obligé de se
» défaire.

Nous voilà suffisamment convaincus

des suites fâcheuses qu'attirent infailliblement les défauts du langage de l'enfance. L'autorité & le discernement de Quintilien que nous venons d'entendre nous le persuadent. Nous en trouvons la preuve jusque dans sa diction, dans l'air de sa latinité.

Sans le savoir, sans le vouloir, & par le pur effet de l'éducation qu'il avoit recue, il est ici * plus pointilleux que coulant. Ce n'est plus cette diction nombreuse & sonore du siècle précédent. Son style se trouve déjà tombé bien au-dessous du mérite & des graces qui relevent celui de Cicéron.

Nous allons prendre une preuve encore plus pressante & plus forte de la même vérité dans la nature tant de l'organe de l'ouïe, que de l'organe de la parole, dont le premier exerce un empire absolu sur l'autre.

2°. TEL EST L'ORDRE DE LA NATURE QUE LA LANGUE DE L'HOMME SOIT SOUS LE GOUVERNEMENT DE L'OREILLE.

Suites nécessaires des défauts de l'ouïe.

Aussi voit-on un rapport nécessaire entre ces deux instrumens. Selon que l'oreille est bien ou mal affectée, la langue est conséquemment réglée ou défectueuse. Celui qui vient au monde

* Dans son Latin.

fans l'usage de l'ouïe, se trouve nécessairement privé de celui de la parole : & sa langue ne se dénouera jamais, tant que ses oreilles demeureront maléficiées de façon à n'entendre ni sons ni articulations : à moins qu'un homme patient & adroit n'enseigne à ce muet à former de sa langue des sons à peu près semblables aux nôtres, en lui faisant distinctement voir les mouvemens des lèvres, des dents, & de la langue qui servent à former les sons par lesquels nous désignons les objets.

Par la même raison & par une suite également nécessaire, si un enfant abandonné dans une île ou dans les bois y menoit une vie vagabonde, & qu'il apprît à soulager sa faim en rempant & en courant avec les bêtes ; comme il n'a jamais entendu les sons de la voix humaine il n'en proférera aucuns : & dans la vérité il n'en a actuellement aucun besoin à la compagnie des bêtes. Il imitera plutôt les signes qu'elles se donnent les unes aux autres. Il hurlera parmi les loups, & avec des éléphans il contrefera leur cri.

Par la suite cet enfant vient-il à rencontrer & à entendre des hommes ? L'impression faite sur ses oreilles éveíl-

lera sa langue. Mais pour imprimer à cet instrument de la parole le juste mouvement qui doit former selon ses désirs un tel son plutôt qu'un autre, quel Maître lui donnera des leçons? quel Musicien lui fera prendre le juste ton? quel Anatomiste aura-t-il pour lui montrer les cordes qu'il faut remuer, & pour les lui bander sur leurs chevilles ni plus ni moins qu'il ne faut? aveugle comme il est sur cette multitude d'organes compliqués, comment se peut-il faire qu'il mette en action ceux-ci plutôt que ceux-là, sans hésitation? comment peut-il selon la circonstance du lieu, & du besoin en tirer le son significatif, l'articuler nettement, & le prononcer à la satisfaction des oreilles les plus difficiles à contenter?

Cet ouvrage est incompréhensible. L'enfant qui parle enfin, n'entend rien au mécanisme qui produit sa parole. Le plus grand Philosophe n'en fait pas plus que lui. L'Auteur de cette merveille est le seul qui sache comme le tout s'exécute, & la loi qu'il a établie c'est que le son qui frappe l'oreille puisse être copié par la langue, que celle-ci le puisse rendre à souhait, non par aucune leçon ou en vertu d'aucune adresse de

la part de l'homme ; mais par l'effet de cette communication prompte que Dieu a mise entre un organe & l'autre.

Cette communication se trouve la même dans tous les animaux. Elle est sur tout remarquable dans ceux qui ont la langue plus déliée que d'autres. Quand à force de tourner la manivelle d'une serinette (a) on a mis un air dans la tête d'un serin de Canaries, le chant passe dans une si parfaite exactitude des oreilles de l'oiseau à la langue, qu'il en arrive souvent des disputes entre ceux qui l'entendent de l'antichambre, les uns voulant que ce soit le flageollèt qui siffle la leçon ; les autres que ce soit l'écolier qui la répète.

C'est encore parce que l'oreille influe puissamment sur la langue qu'on réussit à faire causer les perroquets, & tant de différens oiseaux. Le mécanisme d'entendre & de redire est en eux ce qu'il est en nous. Mais les sons qu'ils articulent comme nous, ne sont point significatifs pour eux. Ce n'est que du bruit tout pur, faute d'une intelligence qui y attache un sens.

(a) Flageollèt en forme d'orgues d'Allemagne pour siffler les serins.

Toute la société est pleine des effets admirables de cet ordre vraiment machinal. Mais l'habitude empêche d'y penser. Voyons ce qui arriveroit dans un cas entièrement relatif à notre sujet. Je suppose qu'un bourgeois de Paris se transporte avec un enfant de deux ans au pié des Pyrennées, ou sur les bords de la Garonne, & que le besoin de ses affaires l'y retienne plusieurs années de suite. Le pere fera des liaisons avec des hommes faits. L'enfant jouera avec ceux de son âge. Ils feront tous les deux leur personnage. De retour à Paris la prononciation du pere sera encore celle de Paris : mais celle de l'enfant sera la prononciation Gasconne : parce que les oreilles du pere lors de son départ pour la Province étoient faites à l'accent Parisien, & que celles de l'enfant ne connoissoient encore ni sons, ni accens. Delà vient la difficulté que tant de personnes éprouvent à se défaire totalement de l'accent de leur province. Abordez les petits fils de nos Réfugiés établis à Breslau ou à Londres : vous reconnoîtrez à l'un l'accent Picard, à l'autre le Normand, ou celui de delà la Loire fidèlement conservé de pere en fils dans la famille,

Il n'est pas même extraordinaire de voir des personnes qui en entendant de nouveaux accents & d'autres façons de s'énoncer , quoique dans un âge déjà avancé , ne laissent pas de s'y conformer peu à peu & d'y plier leur organe sans réflexion. De-là vient qu'une infinité de jeunes gens qui avoient dans l'enfance la prononciation la plus juste & la plus aisée , perdent beaucoup de l'agrément qu'ils devoient aux leçons d'une mere bien élevée. C'est quelquefois la monotonie du Collège qui y contribue. C'est plus ordinairement la longue fréquentation de gens qui parlent mal. A cet égard nous ne gagnons ni à parler une autre langue , ni à rester long-tems parmi les Étrangers.

Il me seroit aisé de produire bien d'autres désordres occasionnés dans le langage ou par les premières impressions données à l'enfance , ou par la longue habitude d'entendre dans un autre âge un patois ou un mauvais accent. Mais il est très-suffisamment démontré que pour former la langue le soin capital est de former l'oreille ; bien loin de débiter par la gâter. Il demeure donc certain qu'un jeune homme ne peut pendant une longue suite
d'années

d'années s'occuper d'un latin faux, & sur-tout le composer tous les jours de son chef, sans se fermer à lui-même l'accès de la vraie latinité, ou sans accumuler mille obstacles aussi nuisibles au goût qu'à la belle érudition.

Un autre mal inévitable dans le train commun des études publiques, c'est qu'un jeune homme qui se gâte l'oreille par ses compositions journalières, est encore obligé d'entendre tout le travers de la composition des autres : en sorte que les fautes de tous les particuliers deviennent contagieuses : il faut que toute la troupe se ressente du même mal.

On se figure que le remède se trouve aussitôt dans ce qu'on nomme le *thème corrigé*. Le latin n'en étant pas de la force & de la pureté qu'un maître savant seroit apparemment en état d'y mettre, mais ayant été défiguré par économie & appauvri par complaisance, ce n'est plus du latin. Ces modèles sont autant de gallicismes, & autant d'atteintes portées à la justesse de l'oreille.

3°. Toutes ces compositions puériles n'ont pas seulement le défaut d'établir dans les esprits des habitudes vicieuses

Grande perte de tems dans les compositions ordinaires.

plutôt que d'y en mettre de bonnes : le grand malheur est qu'après bien du travail & des années , ou bien l'on ne fait pas le latin , ou bien l'on parle toute autre chose que le latin. Au lieu qu'on pourroit se procurer un bon style en beaucoup moins de tems. Tous ces thèmes par lesquels on commence comme si c'étoit le vrai fondement de l'édifice , sont entièrement contraires à la propriété & au vrai usage de la langue.

J'ajoute que cette composition si peu sûre & si trompeuse est beaucoup plus difficile à acquérir , & demande plus d'efforts que l'usage même de la langue , dont on la croit le préambule nécessaire. Mais est-il une plus grande absurdité que de vouloir parvenir à la vraie pratique d'une langue par ce qui en est le renversement ? Est-ce par le faux qu'on trouve le chemin du vrai ? & se peut-il une perte de tems plus volontaire que de s'entêter du service d'un instrument très-difficile à acquérir & à manier , pour parvenir à une chose dont chacun est capable , & qu'on se donne sans apprêts ni machine.

Ceux qui ont soin par condescendance pour les commençans de ranger

le latin selon la marche de notre langue, conviennent que c'est un méchant latin, un latin fort éloigné du bon usage : mais ils ne conviennent pas de même qu'il en coûte plus pour apprendre ce mauvais latin que pour apprendre le bon, parce qu'ayant l'esprit plein de leurs rubriques, & persuadés que ce qu'ils font avec d'autres, est ce qui se doit faire; ils ne font plus de réflexion sur l'action & sur la méthode de la nature. En effet, ce n'est point la Grammaire qui engendre l'usage d'aucune langue : mais c'est l'usage d'une langue qui peu à peu engendre la grammaire, les remarques, & les règles. La raison en est sensible.

Celui qui veut apprendre une langue en entendant fréquemment ceux qui la parlent bien, ou en traduisant fréquemment ceux qui l'écrivent avec pureté, trouve bien des secours dont il seroit privé en se mettant d'abord à composer de sa tête.

Quand un Étranger se trouve parmi nous, ses yeux & son imagination s'instruisent par la vûe des objets, par la prononciation des sons qu'il y entend joindre, par le geste des personnes qui l'entretiennent. On ne sauroit croire

combien l'air du visage, le mouvement des yeux, & le ton de la voix se proportionnent aux circonstances & donnent d'énergie à la parole. Avec ces secours notre voyageur trouve autant de maîtres que de personnes qui parlent en sa présence. On l'instruit sans songer à l'instruire, & il apprend, même lorsqu'il se propose toute autre chose que d'apprendre.

Quand il saura la langue par le bon usage & par la fréquentation des honnêtes gens, il peut arriver qu'il veuille rendre le tout plus sûr par la connoissance des règles, qu'il veuille connoître le génie de cette langue, ses défauts, les manières qui la distinguent, ses expressions surannées, ou même entièrement mises hors d'usage. Il peut se piquer de parler non seulement d'une façon aisée, coulante, & gracieuse; mais même avec pureté & sans se permettre aucune faute.

Rien n'est si bien entendu que cet ordre. Ce qu'il se propose alors est d'une exécution facile & d'un profit sûr. Cet homme qui va se mettre à la grammaire François ne court pas après une langue qui lui soit inconnue. L'acquisition en est faite. Il est en repos à

cet égard. Le grand usage lui a donné la facilité d'entendre ceux qui la parlent, & de la parler lui-même. C'est alors qu'il est bon, s'il veut se perfectionner de prendre en main les remarques de Vaugelas, celles de Bouhours, de Ménage, de Desmarêts, de Buffier, de Restaud, & tout ce que nous avons de nouveau sur notre langue. Il pourra voir avec plaisir & avec profit ces ouvrages qu'il n'auroit pas même pu entendre auparavant, s'il avoit voulu apprendre le françois par de pareilles lectures.

Il en sera de même de la méthode d'apprendre une langue par la traduction. Même progrès & même succès. Qu'on commence, & il n'importe à quel âge, par bien savoir les déclinaisons, les conjugaisons, & les dix ou douze plus communes règles de la structure. Avec ce léger appareil qu'on se mette tout de suite à traduire d'après un bon maître la petite histoire de Sulpice Sévère, Cornélius Népos, Quinte-Curce, & les autres tour à tour, selon le degré de force de leurs différens styles : on ne peut manquer de s'accoutumer peu à peu au bon usage. Il est impossible que ce qu'on retient

ne soit bon. Ce sont tous termes justes , inflexions justes , situations justes , & relles que l'usage les demande. L'habitude du bon se fortifie d'un jour à l'autre , & est aidée par le fil même de la narration historique , par la liaison des pensées , par les répétitions fréquentes , par le ton même de la lecture qu'on proportionne à la nature des objets , par l'émulation qui règne dans les exercices , & par le soin de remarquer à propos les retours des mêmes façons de parler. De cette sorte une tête ne se remplira que du bon , sans avoir aucune connoissance du mauvais. Les règles ou les généralités s'y assemblent naturellement à la suite des bons exemples , qui reviennent les mêmes. Au lieu qu'à la suite des règles il ne vient qu'un latin machinal , sec , & plein de contrainte. C'est donc le bon usage qui avec les réflexions enseigne peu à peu la meilleure grammaire & qui l'enseigne sans fatigue.

Voici un autre avantage inséparable de la méthode de n'employer que des Auteurs d'une latinité parfaite , soit dans les commencemens , soit dans les progrès. On peut dire que leurs ouvrages sont la fleur de l'esprit humain.

Telle est la première nourriture d'un jeune esprit qui s'en occupe uniquement. Le sentiment du beau lui vient peu à peu, & se fortifie en lui sans s'altérer par des compositions vicieuses ou suspectes & par des exemples faux ou insuffisans.

Tout cet ordre est renversé & ces avantages perdus dans la méthode d'apprendre une ancienne langue, ou la nôtre sans aucun usage précédent, mais par des compositions où l'on ne s'étudie qu'à appliquer les règles.

Votre jeune Disciple les accumulera par sa persévérance à y être fidèle. Mais où cet ennuyeux travail le mène-t-il? Sa gloire sera de composer sans faute. Mais ce qu'il compose le plus régulièrement n'est rien qui vaille. Il vaudroit bien mieux pour lui qu'il lui échapât des fautes, & que ce qu'il a retenu fût bon; que ce fût du latin.

Le premier mérite du langage est de se trouver conforme à l'usage. La seconde qualité qu'on y souhaite, mais qui est de beaucoup inférieure à l'autre, c'est l'exacte fidélité aux règles de la Grammaire. Dans notre société il est tout commun que les Dames se mettent fort peu en peine d'étudier les ré-

gles de notre langue. Elles y portent même par-ci par-là quelque atteinte. Cependant elles savent la langue, & le tour de leur François est excellent. Quand il leur plaira elles sauront les règles, & éviteront jusqu'aux moindres méprises. Il n'en est pas de même de celui qui ne fait que sa composition grammaticale. Où est-il parvenu ? Il est encore dans les avenues de la langue. Il n'en connoît pas la première entrée. Après tant de tems, de peines, & de règles, voyez je vous prie, ce qu'il lui reste à faire. Il faut qu'il se remette sur nouveaux frais à apprendre la langue latine entière. Je dis *entière*, & la chose est vraie. Il ne fait point le latin.

Car à l'exception des mots auxiliaires & des syllabes finales qui diversifient les emplois des Noms & des Verbes, connoissance assurément fort mince ; tout ce qu'il fait de règles & ce qu'il applique avec tant d'efforts dans ses compositions, n'est guère plus de service pour le latin que pour sa langue maternelle, que pour la langue Portugaise ou Esclavonne. Il est venu à bout d'entendre les règles les plus générales qui fixent l'assemblage & le régime des

mots dans toute sorte de langue. Il ne fait absolument que cela : mais ce n'est pas là que se trouve le latin. Il est tout entier dans la connoissance des termes de la langue , puis du tour propre selon lequel les Romains les rangeoient. On a beau y rêver : cela ne se trouve dans aucune tête ; & c'est uniquement dans les bons Auteurs qu'il le faut prendre. Mais avant que notre jeune Grammairien enfin parvenu au bout des règles puisse en recourant aux bonnes sources , y acquérir une raisonnable provision de termes , & de phrases usuelles ; il sera tems de passer dans les écoles supérieures. Autres matières. Nouveau langage. Ce n'est pas la langue du siècle d'Auguste qu'on y parle. Celle du moyen âge y a prévalu , & s'y maintient. De sorte qu'à l'habitude de composer mal succède l'habitude de parler encore plus mal. Si les esprits se sentent alors quelques dispositions pour l'éloquence & pour les ouvrages de goût , tous ces heureux germes se trouveront arrêtés. Ce ne sera pas le style de l'école qui les fera éclore.

Bientôt après il sera question d'un choix de vie : les affaires de toute espèce vont se succéder. Il ne faut plus comp-

ter d'être à soi. La vie étant si courtée un travail en chasse un autre. Nous courons où le besoin actuel nous demande. Si ce qui méritoit d'être appris & ne pouvoit s'apprendre que par une longue pratique commencée dès l'enfance, a été négligé ou mal fait dans son tems; c'est autant de perdu. On n'y revient presque jamais.

Nous aurons dans la seconde partie de ce Livre une occasion naturelle de faire voir pour quelle raison la structure fondamentale des huit ou neuf parties du discours dont la nature enseigne l'usage à toutes les nations, est pour nous une étude pénible, & communément inutile, quand on considère cette structure en elle-même, qu'on la sépare de tout objet, & qu'elle ne tient plus au vrai usage de la langue. Nous verrons que c'est cette abstraction même qui gâre tout. Au lieu que cette connoissance est aisée, agréable, plus sûre & bientôt plus étendue quand on commence tout d'un coup par l'usage des bons Auteurs, quand ensuite on s'y affermit, & qu'enfin on perfectionne le tout par les observations, par la composition, & par une étude soigneuse de la Grammaire.

4°. Il y a ici un autre sujet de plainte que je ne dois pas passer sous silence. Pendant que les jeunes gens sont occupés à méditer sur des règles, & à composer en silence, leur langue demeure muette pour le latin, & ne se dégourdit guère plus pour le françois. Souvent deux heures de travail ne suffisent pas pour traduire de françois en latin une douzaine de lignes. Plus ils ont devant eux de règles & d'exceptions, plus ils deviennent défians ou distraits. Ils en contractent l'habitude de rêver & d'hésiter, par la connoissance qu'ils ont des dangers qui les environnent de toute part. On leur verroit au contraire une contenance assurée, & même pleine de gaieté, si on les mettoit d'abord dans l'usage continuuel de traduire, & de rendre compte aussitôt de ce qu'ils ont compris.

L'habitude de composer sans parler rend les enfans distraits.

Que les compositions qu'on prescrit aux jeunes commençans aient besoin d'un arrangement mieux entendu, je crois la chose démontrée par ces quatre inconveniens : 1. les suites d'une habitude qui ne s'accorde ni avec les procédés de la nature, ni avec le génie de la langue qu'on veut apprendre : 2. le tort qui se fait irréparablement

à l'oreille : 3. la perre de tems : 4. enfin l'accroissement infailible d'une timidité qui ne nous est que trop naturelle.

Le mal augmente en faisant longtems des vers & des amplifications qui ne valent rien.

Les exercices qui viennent ensuite, dans les humanités même, augmentent encore le mal. Parmi les jeunes gens qu'on oblige à faire des vers & des amplifications, il y en a peu qui n'éprouvent du dégoût ou même beaucoup de répugnance pour ces compositions ; très-peu qui ne les remplissent de bévûes & de fadaïses ; d'où il arrive nécessairement que ces exercices très-bons par eux-mêmes, non seulement sont sans fruit pour le très-grand nombre ; mais même très-pernicieux pour la plupart : puisque c'est pour eux une occasion continuelle de se fortifier dans un style détestable, tandis qu'on fait très-bien que pour former le goût, & embellir le style, il n'y a point d'autre moyen qu'un usage très-soutenu du vrai & du beau, sans prendre aucune connoissance de ce qui est vicieux.

Le même danger regardant les Maîtres.

Je ne voudrois pas répondre que le même danger ne regardât les Maîtres mêmes. Ce qu'ils dictent comme corrigé, sur-tout dans les basses Classes, ils le proportionnent, disent-ils, à la portée de l'âge : & non seulement ils

ne se permettent aucune hardiesse de style ; mais ce qu'ils dictent est sans graces & sans goût par pure précaution. La longue habitude d'une latinité si abjecte émoussé la justesse de l'oreille. Les Maîtres de cette sorte apprennent à se passer du beau , & peut-être à ne le plus sentir. Quand ils prennent avec le tems la conduite d'une première Classe, il est bien à craindre alors , s'ils composent , que leur style ne soit flasque & sans vie , quand ils suivent l'habitude à laquelle leur esprit est fait ; ou qu'ils ne donnent dans l'enflure s'ils font effort pour s'élever.

Vous , qui ne croirez pas devoir penser comme moi , vous ne pouvez me refuser la justice de convenir qu'il n'y a ici aucune personnalité , aucun dessein de désobliger qui que ce soit. La pensée n'en peut venir dans un cœur équitable. C'est ici un sujet qui intéresse réellement tout le Public , mais dont on peut parler sans compromettre en rien ceux qui enseignent ; parce qu'on ne peut pas leur faire un crime d'avoir suivi une coutume qui est si généralement établie ; ni leur faire des reproches raisonnables d'y renoncer s'ils en apperçoivent le foible.

Comme nous traitons une matière où la raison a tout droit d'être écoutée, & que l'expérience appuie ici la raison contre l'allégation de la coutume, il est de la probité de ceux qui ne m'approuveront pas, de ne point s'aigrir contre moi, & de ne me pas rendre odieux par des reproches vagues de nouveauté & de trop d'indulgence pour la jeunesse.

Est-ce une chose si rare dans les Académies & dans d'autres Corps, de faire quelques changemens en mieux, sans donner lieu à l'accusation de nouveauté? Renonçons de part & d'autre à ces accusations aussi mal séantes qu'étrangères au sujet. Nous a-t-on jamais entendu taxer ni de paresse, ni d'ignorance, ceux qui enseignent les belles lettres par la méthode vulgaire? Mais nous ne pouvons nous dispenser de dire que ceux qui l'ont introduite autrefois n'ont pas montré toute la prudence nécessaire, & n'ont pas assez prévu les dommages qu'elle causeroit.

Quelque chrétiennes que soient les intentions de celui qui enseigne, il peut se méprendre, ou en perdant de vue le vrai but où tend son travail; ou en se laissant conduire dans ce qu'il

fait avec le plus de zèle, par des vûes trop peu sûres, par la coutume, & par le nombre de ceux qui l'ont précédé.

Or c'est une vérité connue & justifiée par le soin qu'a pris Quintilien de nous l'inculquer à plusieurs reprises; par le témoignage de la nature même, par celui de l'expérience, & par le consentement universel des Musiciens qui fait preuve en cette matière; c'est une vérité décidée qu'il n'y a ni progrès, ni justesse à espérer pour la langue, tant que les années se passeront à gâter l'oreille par des sons discordans ou par un tour étranger dans la phrase & dans la prononciation. « Gardons-nous donc
 „ de former dans l'enfance & dans des
 „ oreilles encore saines, une habitude
 „ vicieuse qui se fortifiera comme les
 „ organes & deviendra un mal incurable. »

Je ne suis pas le premier qui avertisse le Public du tort qu'on fait aux belles lettres, en y débutant par la composition. Ce que je viens d'en dire, Monsieur Rollin l'avoit dit en des termes plus forts, avec la candeur que chacun lui connoît; & assurément on ne le soupçonnera ni d'avoir donné dans les voies singulières, ni d'avoir voulu af-

*Les exemples
 & les coutumes
 naturelles appuyées ici de
 l'autorité.*

foiblir le goût du travail. Voici ses propres paroles.

*Traité des
Étuds, l. 2.
ch. 3.*

» Faut-il commencer par la com-
» position des thèmes, ou par l'expli-
» cation des Auteurs? c'est ce qui fait
» plus de difficulté, & sur quoi les sen-
» timens sont partagés.

» A ne consulter que *le bon sens &*
» *la droite raison*, il semble que la der-
» nière méthode devroit être préférée.
» Car pour bien composer en latin,
» il faut un peu connoître le tour, les
» règles de cette langue, & avoir fait
» amas d'un assez grand nombre de
» mots dont on sente bien la force,
» & dont on soit en état de faire une
» juste application. Or *tout cela ne se*
» *peut faire qu'en expliquant les Auteurs*,
» qui sont comme un Dictionnaire vi-
» vant & une Grammaire parlante, où
» l'on apprend par l'expérience même
» la force & le véritable usage des
» mots, des phrases, & des règles de
» la Syntaxe.

» Il est vrai que la méthode con-
» traire a prévalu, & qu'elle est assez
» ancienne: mais il ne s'ensuit pas pour
» cela qu'on doive s'y livrer *aveuglé-*
» *ment & sans examen*. Souvent la cou-
» tume exerce sur les esprits une ef-

„pèce de tyrannie qui les tient dans la
 „servitude & les empêche de faire usage
 „de la raison ; qui dans ces sortes de
 „matières est un guide plus sûr que
 „l'exemple seul , quelqu'autorisé qu'il soit
 „par le tems.

„Quintilien reconnoît que pendant
 „les vingt années qu'il enseigna la Rhé-
 „torique il avoit été contraint de sui-
 „vre en public la coutume qu'il avoit
 „trouvé établie dans les écoles , de n'y
 „pas expliquer les Auteurs , & il ne
 „rougit pas d'avouer qu'il avoit eu tort
 „de se laisser entraîner par le torrent.
 „On ne se trouve point mal dans l'Uni-
 „versité de Paris d'avoir apporté en
 „d'autres choses quelques changemens
 „à l'ancienne manière d'enseigner. Je
 „voudrois qu'il fût possible d'y faire quel-
 „que essai de celle dont nous parlons ,
 „afin de s'assurer par l'expérience si
 „elle auroit dans le public le même
 „succès , que je sai qu'elle a eu dans le
 „particulier , à l'égard de plusieurs en-
 „fans. Mais en attendant on doit être
 „content du sage milieu que suit l'Uni-
 „versité.

Quoique M. Rollin paroisse n'avoir
 pas voulu décider la question , il la dé-
 cide cependant par l'inclination qu'il

montre pour la méthode de s'en tenir d'abord à la traduction des Auteurs purs ; par le témoignage qu'il rend au succès de cette méthode ; & par les suites naturelles qui decoulent de son aveu. Car les esprits & les exercices des commençans sont de même nature dans les Écoles publiques & dans le particulier : & le procédé qu'il atteste avoir eu des succès si marqués dans les études particulières , il seroit honteux de ne le pas faire tourner à l'avantage de tout le Public.

M. le Févre de Saumur nous avoit déjà donné le même avis : & sur la manière d'étudier les belles lettres personne n'avoit plus de droit que lui de se faire écouter. Il possédoit parfaitement les anciennes langues , & oppo-
soit des exemples sans réplique aux vains efforts qu'on faisoit pour donner un air de raison à la méthode commune.

En moins de trois ans, sans aucuns thèmes & par le seul travail de la traduction , il avoit mis son fils en état d'entendre en entier la plupart des Historiens , presque tous les Poètes épiques & dramatiques , soit Grecs , soit Latins , sans y être arrêté nulle-
part.

Cet enfant à l'âge de treize ans commençoit à se faire un nom lorsque le pere vint à le perdre. Il essaya d'adoucir sa peine en donnant les mêmes soins à sa fille, qui par l'unique secours de la traduction est parvenue à l'érudition la plus brillante. Chacun sent d'abord que je parle de Madame Dacier, l'un des grands ornemens de notre Nation & de notre siècle.

Voici le jugement de M. le Févre sur la méthode vulgaire, qu'il blâme avec beaucoup de justesse quoiqu'avec des termes peut-être un peu trop durs.

» Dans une éducation si chère, je
 » me gardai bien de suivre la méthode Méthode
 » que l'on suit ordinairement; qui est pour com-
 » de commencer par la composition. mencer les
 » Il n'y a rien selon mon sens qui nuise Humanités,
 » si fort à un enfant. Je me suis tou- par M. le
 » jours étonné de voir pratiquer une Févre.
 » telle méthode pour introduire les
 » enfans dans la connoissance de la lan-
 » gue Latine. Car cette langue est après
 » tout comme les autres langues. Ce-
 » pendant qui a jamais oui dire qu'on
 » commence l'Hébreu, l'Arabe, l'Es-
 » pagnol par la composition. Un hom-
 » me qui délibère là-dessus n'a pas
 » grand commerce avec la raison. Qui-

» conque me demandera pourquoi ; je
 » lui dirai que c'est à lui à prendre du
 » tems pour y penser.

Quelque respectables , direz - vous ,
 que puissent paroître les rémoignages
 qu'on vient de produire , il y auroit
 de l'imprudence à quitter notre façon
 d'enseigner les anciennes langues. Tant
 d'hommes célèbres par leur éloquence
 & par leur érudition n'ont-ils pas passé
 par le même apprentissage ? Tous ont
 fait le même trajet. Tous se sont mis
 sur la même barque , & ont été sous la
 conduite des mêmes règles. Voilà ce
 qui les a menés au vrai savoir & à la
 perfection.

Tous ceux qui
 ont un style
 Pont acquis
 par un moyen
 différent de la
 composition
 de l'école.

Vous auriez bien plus sujet de dire
 que ces grands hommes , comme les au-
 tres qui ont perdu leur tems dans les
 études ordinaires , ont tous fait nau-
 frage , & couru risque de se perdre les
 uns comme les autres par une conduite
 fautive. Que si quelques-uns sont revenus
 à la lumière , ils en sont redevables à
 des secours postérieurs , qui comme au-
 tant de planches leur ont été présentés
 à tems , & dont ils ont su se servir
 mieux que d'autres. Boileau doit son
 salut au goût qu'il prit pour l'Art Poë-
 tique d'Horace & pour les Poèmes

d'Homère en les traduisant. C'est l'Odyssée qui a monté l'imagination de l'Auteur du Télémaque. C'est la traduction de l'Iphigénie & de la Phédre d'Euripide qui a formé le grand Racine. Sigonius doit sa Latinité & sa gracieuse brièveté à l'habitude de lire tous les jours Salluste. Dom Mabillon doit son style nerveux à la lecture assidue de Tite-Live. Le Bembe, Murèt & les Manuces doivent le tour nombreux & la pureté de leur langage au soin qu'ils prirent de très-bonne heure de copier Cicéron. Enfin tous ceux qui ont acquis du goût & une vraie érudition, n'ont eu de succès qu'autant qu'ils ont pris persévéramment les Anciens pour modèles, & qu'on leur a épargné l'usage de tout style insipide & agreste.

Voici ce qui fait illusion en ce genre. On se figure confusément, à force de l'avoir entendu dire, que les études de tant de jeunes gens ne demeurent infructueuses que par le refus qu'ils font de travailler. Le premier mal vient d'ailleurs. La plupart ne se sont détournés du bon chemin que parce qu'on ne le leur a pas montré. Ceux qui enseignent savent très-bien le terme où

il faut arriver. Mais voyent-ils bien distinctement la route qui y mène ?

Ceux qui s'égarent , & l'on peut sur mille en compter neuf cens & plus qui s'égarent , souvent avec beaucoup de bonne volonté ; tous tant qu'ils sont ont d'abord pris uniformément le même chemin. Mais ceux qui ont réussi ne l'ont fait qu'en quittant de bonne heure cette route pernicieuse , & en se jetant dans la bonne. Ils feroient allés & plus loin & plus vite s'ils y avoient toujours marché. Enfin ils se sont totalement livrés à la lecture des Anciens , ce qui a décidé du sort de leurs études. Auparavant les règles mêmes appesantissoient la marche & ne menoient pas au but. Ne dites donc point que ceux qui ont acquis de l'éloquence , du goût & un beau nom doivent leur succès à votre methode. Mais pour ceux dont les études n'aboutissent à rien , c'est votre ouvrage & vous avez tout droit de vous l'approprier.

Nous avons rassemblé & produit les principales raisons de l'inutilité des études publiques pour le très-grand nombre , & de la modicité du profit que d'autres en tirent. Toutes ces raisons

se peuvent réduire à ce mot de Cicéron ; *qu'en parlant souvent mal on parvient* * *naturellement à parler mal.*

* Lib. 2. de Orator.

Nous avons fait voir & ceux qui enseignent n'ignorent pas , combien les premières compositions sont mauvaises , combien la pratique en est longue C'est conséquemment avoir suffisamment fait sentir ce qui ne se devoit pas faire. Il est tems de venir à l'autre article & d'établir *ce qui se doit faire* pour mieux réussir sans allonger le tems des études , ou même en le resserrant.

II.

Examen de ce qui est de nécessité dans l'étude des anciennes langues.

LES langues vulgaires & les anciennes étant de même nature , la mécanique en étant la même , le bon sens nous conduit à une règle sûre , à une méthode de les enseigner parfaitement simple & conforme à ce mécanisme.

Comme nous apprenons nos langues vulgaires par l'habitude ou d'entendre des choses bien dites , ou d'en lire de bien écrites , en un mot par le bon usage , c'est la même chose pour

les anciennes. L'usage de traduire les bons Auteurs, le seul qui puisse nous introduire à la connoissance de leur langue, se fortifie d'abord par le secours de la petite Grammaire qui contient les élémens; & après quelques années par le secours d'une Grammaire plus pleine & plus étendue.

Rappelons-nous ce que nous avons dit des jeunes Romains. Ils entendoient & parloient le Grec, avant qu'on les envoyât aux Écoles publiques. Nos jeunes gens avant ce tems ne connoissent de ces deux langues que le nom, & on ne les mèt au Collège que pour y commencer à apprendre le latin. La marche de nos études publiques ne peut donc pas être la même que celle des écoles de l'ancienne Rome: & c'est une nécessité de remettre à un autre tems l'étude de la propriété de la langue & la critique des Auteurs: c'étoient là les exercices les plus ordinaires dans l'éducation publique des jeunes Romains. Nous ne pouvons commencer par là: nous y viendrons dans le tems propre.

En attendant & pour mettre les jeunes gens en état d'y parvenir, il faut leur faire commencer l'étude des langues

gues Latine & Gréque ; non en les obligeant à parler Latin avec d'autres, ce qui leur nuiroit infiniment ; car personne ne fait plus parler cette langue ; non en composant de François en Latin selon des règles données, puisque c'est un moyen trompeur, & qui ne conduit personne au vrai but ; mais par un usage fréquent & bien ordonné des Écrivains anciens dont le mérite a fait l'admiration de tous les siècles.

Tous les exercices de nos Colléges sont parfaitement d'accord avec cet usage des Auteurs : ils semblent avoir été établis pour le mettre en train & pour le porter très-loin. Exceptons-en la seule composition des thèmes : encore n'est-ce pas proprement la composition de François en Latin qu'il faut changer : c'est uniquement la matière de la composition, & tout le reste subsiste.

On dicte du François choisi à l'avanture qu'il faut ensuite mettre en Latin sur telle & telle règle de grammaire. Voilà ce que j'appelle un travail perdu, désagréable, pernicieux. Qu'on fasse écrire au contraire le François d'un excellent Auteur latin qui a été auparavant bien expliqué & bien entendu, pour être remis en Latin, & rétabli, s'il

se peut, dans sa première forme : voilà du Latin & non une ombre ou un squelette de Latin. Voilà le bon usage de la langue. Par tout où ces lectures & ces compositions seront très-fréquentes, là sera infailliblement une source de goût. Par cette méthode à coup sûr on n'acquerra rien que de vrai : on ne retiendra rien qui ne soit solide & de garde.

Le mérite des écrivains d'Athènes & de Rome, & leur délicatesse en tout genre de compositions, ont naturellement engagé ceux qui enseignoient les belles lettres ou en public, ou en particulier, à lire & à expliquer ces Auteurs à leurs élèves. D'où est venu l'ancien usage de donner à tous les Maîtres le nom de *Lecteurs*. Mais l'esprit de l'homme toujours ami de lui-même & de ses productions, ne s'en tint pas à la solidité de cet exercice, il voulut y mettre du sien. Tout ce que les Maîtres rencontroient dans leurs lectures qui se trouvât de même espèce, ou d'un usage fréquent, ils ne manquoient pas de le rédiger en forme de règle, puis de faire composer conformément à cette règle. Les remarques & les règles s'accumulèrent. Tout le mérite de la profession

parut consister à rappeler la structure de la langue à certaines généralités. Les jeunes gens ne s'occupèrent plus d'autre chose. Attention sur une règle : attention sur une autre. Ils en chargeoient leur mémoire & y ramenoient à tout propos leur style. Les explications de Grammaire, les dictées, & la réforme des compositions emportèrent tout le tems. Il n'en resta plus pour la traduction des Auteurs. On se fit ainsi une langue différente de la leur. On quitta le vrai & le beau pour un langage imaginaire.

Il est bien permis quand on s'est égaré de revenir sur ses pas : & si l'on veut entendre les Anciens, c'est d'après leurs livres qu'il faut composer & parler : leur langue se retrouve là, ou elle n'est plus nulle part.

Mais c'est une plainte fort ordinaire parmi les personnes qui ont le plus de discernement, que rien n'est si lourd que le commencement du Latin ; rien de plus desagréable pour ceux qui l'enseignent & pour ceux qui l'apprennent, parce que de tant de livres Latins qui nous restent, il ne s'en trouve aucun d'assez simple pour être à la portée des commençans ; qu'ainsi ce seroit rendre,

un vrai service au Public, ou de prendre dans les Auteurs les plus estimés une suite d'extraits proportionnés au besoin de l'âge ; ou de composer dans cette vûe un recueil de petits ouvrages assez faciles pour être entendus des jeunes gens , & assez agréables pour les encourager , en y mettant toute la simplicité convenable à l'enfance , sans blesser en rien la pureté du langage ; en ajoutant enfin à toutes ces précautions, celle de fortifier ce style insensiblement & par degré.

« *Janua*
Linguarum.

Coménius * a rapproché les termes des langues Gréque & Latine : mais bien des personnes ne les trouvent ni toujours justes , ni suffisans. Le style qu'il en employe pour les coudre est maigre & peu propre à donner le goût de la langue.

Cordier a composé des Dialogues d'une bonne latinité , & dans la vûe d'aider les enfans. Mais il faut leur former l'esprit aussi-bien que la langue , & il est si plein de puérilités qu'on croiroit qu'il n'a jamais porté les yeux plus loin que les quatre murailles de son école.

Erasme a plus de gayeté , il embrasse plus de termes & d'objets ; mais son

Latin est-il assez sûr, n'étant que celui d'un moderne ? Ajoûtons qu'il n'est point du tout ce qu'il faut pour ceux qui commencent.

D'autres s'y sont pris de bien des manières fort différentes. Il n'y en a point qui aient raisonné moins juste en ce point, & qui aient plus mal servi la jeunesse que ceux qui lui gâtent l'oreille, en lui faisant d'abord expliquer des ouvrages qui ne sont pas Latins, ou qui lui mettent en main des Auteurs dont ils ont renversé la latinité.

La traduction vulgate des saintes Écritures est un grand présent que Dieu a fait à son Eglise. Nous y trouvons la doctrine du salut, la foi, & les mœurs. Mais n'y cherchons pas la belle latinité. La religion Chrétienne n'a rien dû à l'apparence de l'érudition, ni aux apprêts de l'éloquence. Elle s'est établie par ses propres forces.

D'autres au lieu d'employer le Latin de la Vulgate ont fait imprimer des Auteurs latins dont ils avoient dérangé le style en le ramenant à la phrase Française. Ce Latin n'avoit plus rien d'effrayant. Mais autant il devenoit semblable à la langue rustique du

moyen âge , autant ressembloit-il peu à celle des bons siècles. Quelle nécessité y avoit-il de gâter les anciens , tandis que nous avons du Latin plat à discrétion ? Mais la première & longue habitude du mal a des suites aussi fâcheuses en fait de langues qu'en fait de mœurs. Ne lire pendant trois & quatre ans qu'un Latin déguisé & habillé à la Françoisé , c'est lire du François quatre ans de suite : c'est n'être pas sorti de chez soi , & n'avoir encore entendu d'autre langage que le sien. Quand on voudra mettre le pié dans les Auteurs mêmes , on se trouvera en pays étranger. On y fera tout neuf.

Difons l'exacte vérité. Un enfant peut gagner quelque avance pour les belles lettres , en commençant par contracter pendant quatre ans l'habitude d'un Latin assurément très-faux , étant de sa fabrique. Mais quelle est cette avance ? La même que celle qu'on peut donner pour la langue Françoisé à un jeune Espagnol , en l'exerçant quatre ans de suite à parler le patois Auvergnac ou Limosin , dans l'intention de le perfectionner ensuite à Versailles. Que ne commencez - vous par l'amener à Versailles. S'il y est séden-

faire , vous le prendrez bientôt pour un jeune François. Il n'entendra que le langage de Versailles & retiendra aussi-bien le bon François qu'il auroit retenu le mauvais ; & il n'en fera jamais réduit à se défaire des tours & des accens Limosins.

Après tant de vaines tentatives pour faciliter l'entrée des études , il restoit un moyen à prendre & c'étoit le plus sûr de tous. Il consistoit à faire des extraits des meilleurs Auteurs en n'y prenant que ce qui convient à des commençans , & en ne touchant en rien à la pureté de la langue. C'est ce que l'Université de Paris avoit conseillé , & même commandé comme nécessaire depuis l'entrée des basses Classes jusqu'au sortir de la Rhétorique , en fortifiant ce choix par degré (*a*).

(*a*) Vingt-troisième article des Statuts de l'Université de Paris, réforme de 1600.

Quoniam linguarum cognitio à bonis & priscis autoribus petenda est , videant Lectores quos Regentes vocant , ut delectum optimorum librorum habeant , nempe ut pueris adhuc rudioribus unâ cum regulis Grammatices aliquid ex Terentianis fabulis , familiaribus Ciceronis Epistolis , Virgilii Bucolicis , & aliis hujusmodi purioribus autoribus prælegant ; provectioribus aliquid de Sallustio cum Commentariis Cæsaris , Officiis Ciceronis & facilioribus ejusdem Ciceronis orationibus , una cum Virgilio & Ovidio interpre-

On ne pouvoit mieux entrer dans les vûes de l'Université , ni dans les intentions des gens de lettres qui demandoient depuis long-tems ce secours ; qu'en donnant au Public le recueil qui vient d'être annoncé sous ce titre : *Latini sermonis Exemplaria è Scriptoribus probatissimis* (a). J'apprends qu'il y aura des Extraits semblables pour le Grec.

La première obligation qu'on paroît s'y être imposée a été de respecter le

rentur. Regulas subinde utriusque Grammatices Latina cum Græcis conjungendo repetant , ut eos in cognitione linguæ utriusque confirmet. Majoribus verò qui in secundâ vel prima Classe se exercebunt , graviora Ciceronis opera nempe Orationes , Tusculanas quæstiones & alia philosophica , libros de Oratore & ipsam Oratorem Brutum , partitiones Oratorias , Topica cum Quintiliano lætitent , non omissis interim Poetis , nempe Virgilio , Horatio , Catullo , Tibullo , Propertio , Persio , Juvenale , interdum & Plauto : & ut linguæ Græcæ non ignari existant post præcepta Grammatica aliquid de Homeri seu Iliade , seu Odyssæa , Hesiodi Opusculum ἐρῶ καὶ ἡμετέρας nuncupatum , Theocriti εἰδυρία ediscant , tum quosdam Platonis Dialogos , aliquot Demostenis & Isocratis Orationes , tum etiam Pindari Hymnos , & alia hujusmodi pro arbitrio lectorum & captu discipulorum seligant. Libros obsoletos , neotericos qui nuper in Gymnasia inveciti sunt , rejiciant & ad puriores fontes revo-

(a) Modèles de Latinité , tirés des meilleurs Ecrivains , ou les Extraits de M. Chompré , chez les Freres Guerin.

texte des Auteurs comme une chose sacrée : & dans le dessein d'aider les commençans on a pris le parti de supprimer ce qui seroit d'abord trop difficile pour eux , plutôt que de défigurer le Latin en le renversant.

Dans cette suite de différens Extraits on ne passe pas brusquement d'un style à un autre de différent caractère : le premier dispose au suivant par quelque ressemblance ; & quoique le jeune Lecteur s'élève par degré à un style plus fort , on lui a par tout épargné les épines : il ne se trouve arrêté nulle-part. Chaque page amène une agréable nouveauté , & au lieu de l'ennuyer par des leçons de morale , on l'attache par des traits d'histoire qui portent leur morale avec eux , & donnent lieu aux réflexions.

La traduction qui est jointe à ces Recueils , peut mettre un jeune homme en état de rendre service à d'autres , & seconder la bonne volonté de ceux qui veulent dans un certain âge se remettre à l'étude des langues , sans se donner un maître.

Cette petite bibliothèque , ou toute autre qu'on voudra faire dans cette vue , est suffisante pour le présent : &

par une suite bien ménagée de tous les différens styles, elle forme & affermit le goût, de façon qu'en passant aux Auteurs mêmes qu'elle invite naturellement à voir, on reconnoitra la nourriture à laquelle on est fait. Ce n'est plus un changement qui rebute.

Ce recueil & les premiers élémens de la Grammaire, voilà tout l'appareil qui suffit. Il ne faut ni syntaxe, ni particules, ni dictionnaire, ni larmes.

La Grammaire élémentaire, & la première étude des langues.

Ces élémens de Grammaire qu'on ne sauroit trop resserrer se réduisent à quatre chefs d'une très-petite étendue.

Le premier contient les courtes définitions des huit parties du Discours avec des exemples.

Le second contient les paradigmes des Noms & des Pronoms selon leurs classes.

Le troisième comprend les conjugaisons des Verbes réguliers, en y joignant ceux qui s'éloignent de la loi commune, & forment leurs tems d'une façon qui leur est particulière.

Le quatrième chef renferme en petit

nombre les règles les plus communes qui s'observent en Latin & en toute langue pour assembler les mots. Scioppius les a très-bien réduites à douze qui embrassent tout le premier nécessaire, & une simple page les peut contenir. Il n'y faut ni définitions ni explications : mais des exemples Latins très-courts & très-purs, dont le maître fera concevoir le sens & l'usage. Tels sont ceux-ci ou d'autres, aussi peu chargés.

1. *Cultus ager. Solum pingue. Tenerum gramen.*

2. *Menedemus & Crito vicini.*

3. *Funus procedit. Sequimur.*

4. *Rem omnem audies. Audita eloquar.*

5. *Itane contemnor abs te ?*

6. *Qui scis eos discordare ?*

On peut y en joindre un petit nombre d'autres, en faisant toujours choix d'objets tout à fait sensibles (a). Les lectures, le tems, & les fréquens retours des mêmes façons de parler donneront lieu d'en amasser peu-à-peu ce qu'il en faut, ou ce qui presse le plus.

Il faut avouer qu'il n'y a rien de si froid que la Grammaire & tous ces

(a) Ce petit Rudiment d'une feuille de vingt-quatre pages se trouve chez les Freres Guerin. Il est de l'Auteur des Extraits.

traités qui ne roulent que sur les signes des objets. Ce sont en effet les objets signifiés par le discours qui nous occupent & qui nous touchent. Il n'en est pas de même de la structure des mots. Nous y prenons peu d'intérêt. Les Logiciens & les Grammairiens en font une étude spéciale. C'est leur métier. Mais c'est une triste commission pour des enfans. Les inflexions ou les formes que les mots peuvent prendre, & les premières loix de l'assemblage ne feroient trop se réduire au plus grand nécessaire. Il faut que les jeunes commençans voyent la fin d'une tâche qui ne les réjouit pas.

Ils n'en feront que plus disposés à apprendre le tout parfaitement. C'est une affaire de quelques mois, & il est nécessaire qu'ils sachent bien ces quatre petites parties de la Grammaire élémentaire, parce que ce sont des Généralités qui reviennent sans fin & que les fonctions de ces instrumens sont naturelles en toute sorte de langue.

Pour rendre la marche plus prompte dans les Auteurs où ils vont entrer, il est à propos que les commençans s'exercent à bien savoir les élémens. Il vaut mieux qu'ils les apprennent une bonne

fois que de chanceller à chaque mot, faute de pouvoir distinguer les rapports & les fonctions des termes, leurs inflexions, & les communes règles de leur union.

Alors sans aucun délai on se mettra à la traduction des bons Auteurs, en débutant par les plus faciles. Je ne demande point d'être crû à cet égard, quel que soient les succès dont j'ai été témoin : je demande qu'on se repose de la réussite sur la parole de M. le Févre, de Madame Dacier, du célèbre Vossius (a), & de M. Rollin. Voilà mes garrants.

Il faut que celui qui commence l'étude d'une ancienne langue s'entretienne tout d'abord avec les Auteurs du bon siècle, & qu'il n'entende qu'eux. C'est proprement le mettre à Versailles pour apprendre à parler François.

A chaque instant il trouvera lieu de rappeler & de fortifier par de nouveaux exemples tout ce qu'on lui a fourni d'éléments & de principes. Il n'entendra que des termes choisis, & placés avec justesse. Par l'habitude de rendre compte de tout & de répéter les mê-

(a) *Gerardi Joann. Vossii Opuscul. de suorum ratione.*

mes locutions , il en remplira son imagination. Il n'en connoîtra point d'autres , & ne fera point réduit par des compositions nécessairement gauches à se faire un Latin rustique , un jargon mêlé de mots latins & de phrases populaires.

Si nous en croyons ceux qui ont le plus réfléchi sur cette matière , on ne commencera point par la traduction des fables de Phédre. Quoique le style en soit assez simple , on y sent un tour travaillé & un son poétique. Tout est mesuré & cadencé : en sorte que la première impression qu'elles font sur l'oreille ne la dispose pas à sentir le vrai caractère du Discours ordinaire.

Le motif qui a engagé plusieurs personnes à employer pour les commencemens la petite histoire d'Eutrope , n'est point tiré de l'agrément de sa narration qui en est fort dépourvûe , mais de la simplicité de sa diction jointe à un tour , qui malgré sa sécheresse est Latin , & ne mèt rien de faux dans l'esprit , comme pourroit faire le Latin d'un moderne.

Celui qui enseigne & ceux qui apprennent se trouveront mieux de l'histoire sacrée de Sulpice Sévère. Cet

homme aussi estimable par sa vertu que par son savoir a composé ce petit ouvrage en faveur de la jeunesse qu'il faisoit élever à grands frais dans la piété & dans l'étude des belles lettres. Son intention étoit de lui procurer dans un assez petit volume le fond de l'histoire du monde, & les progrès de la religion aussi ancienne que le monde.

Lè sujet de l'ouvrage ne pouvoit être meilleur. Il employe un style également court & élégant, relevé d'ailleurs par une clarté parfaite. S'il s'y trouve par-ci par-là quelque phrase, plus longue ou plus embarrassée que de coutume, on peut la laisser pour le présent, ou la couper en autant de petites phrases séparées qu'elle contenoit de différens membres.

Mais soit qu'on traduise encore les abrégés de Sulpice Sévère & d'Eutrope; soit qu'on ait fait un pas en avant, & qu'on ait pris Justin, ou plutôt Cornelius Nepos, dont la latinité est tout à la fois très-délicate & très-accessible, voici le point où vous devez amener les commençans par la méthode de traduire, de questionner, & de faire rendre compte en Latin. C'est d'entendre si bien & de redire en tant de sortes

Comment il faut faire usage des Auteurs.

& à tant de reprises les écrits des morts, que ces exercices deviennent en quelque sorte équivalens aux entretiens qu'on auroit avec les Grecs & les Romains s'ils étoient encore vivans : il faut que les jeunes gens à force de répéter & d'imiter les Anciens, n'acquièrent pas seulement la facilité de s'énoncer, mais que le tout de leur langage ne puisse pas être différent de celui de la belle antiquité.

Ici nous suivons la nature pas-à-pas & c'est l'histoire même des langues qui règle notre conduite. Puisque chaque langue en effet, a d'abord son mécanisme naturel qui lui est commun avec toutes les autres, & qu'elle a de plus une infinité de termes qui lui appartiennent, une infinité de façons de les ranger qui ont été fixées par l'usage & par les écrits des savans ; il faut bien se garder dans la manière d'enseigner de s'occuper de la première partie aux dépens de la seconde ; & c'est, nous l'avons vû, ce qui arrive en les séparant. Or il n'est rien de plus praticable que de les faire tout d'abord marcher de compagnie.

Pour distinguer & assigner juste les parties du Discours, ou ces fonctions

essentiellles qui sont de l'institution de la nature dans chaque langue, il ne faut que le secours d'une Grammaire élémentaire : & quoique les Grecs & les Romains jouissent d'une grande liberté dans l'ordonnance de leurs phrases, la Grammaire élémentaire nous y montre par des marques faciles à distinguer quelle est la dépendance d'un mot à l'égard des autres, quelle est la fonction de chacun d'eux, quel est l'accord & le résultat du tout. On ne peut donc, quand on commence à traduire, faire trop d'usage de la connoissance des élémens.

Avec ce secours un jeune homme sera en état, non de composer par lui-même en latin ou en grec, ce qu'il ne pourroit faire avec toutes les regles & avec l'application la plus grande, que d'une façon pitoyable, & sans se nuire par un langage vicieux ; mais il se mettra en état de reconnoître les parties d'un Discours bien fait, & d'en assigner exactement les divers emplois, ce qui en fixe le sens d'une façon sûre.

Dans cette vûe il fera bien d'observer fréquemment dans l'étendue d'une phrase le mot principal qu'on nomme le Verbe, c'est-à-dire, le mot qui ex-

prime l'attribution qu'on fait de l'existence, ou d'une action à un sujet. Il remarquera ensuite le mot qui désigne ce sujet ou la personne à qui l'on attribue l'existence, ou de qui provient l'action.

S'il se trouve à côté une action incidente, si au Verbe principal, il s'en joint un autre qui lui soit comme subordonné, & qui à l'aide d'un Pronom relatif ou autrement tienne au sujet dont on vient de parler, ou à la qualité de cet objet; c'est bien fait de pouvoir reconnoître ces pièces; de les nommer juste, & de déterminer par les inflexions des mots celui qui en attire un autre sous son régime, & celui qui est régi; enfin d'assigner leurs rapports, & leurs fonctions toujours reconnoissables par les livrées ou les marques qui sont particulières à chacun d'eux.

Il ne faut pas
toucher à l'ordre du Latin
en traduisant. Mais en traduisant puis en accusant l'état & l'emploi de chaque terme, il ne faut jamais toucher à l'ordre général de la phrase Latine. Que l'oreille soit toujours frappée par le tour propre de la langue. Si l'ancienne quitte son habit pour prendre celui de notre langue moderne, elle n'est plus reconnoissable.

Car toutes les langues & sur-tout les anciennes ont une façon, une marche différente de celle de la nôtre. C'est une autre méthode de ranger les mots & de présenter les choses. Dérangez-vous cet ordre ? vous vous privez du plaisir d'entendre un vrai concert. Vous rompez un assortiment de sons très-agréables. Vous affoiblissez d'ailleurs l'énergie de l'expression & la force de l'image. Sans le vouloir vous vous perdez l'oreille, au point de ne plus souffrir qu'avec peine l'arrangement qui est propre à la phrase Latine. Vous ne croirez être content en vous mettant à traduire que quand votre oreille aura entendu ce Latin entièrement changé & mis sur l'air de la phrase Française ; un exemple assez court éclaircira cette vérité.

Goliathum, proceritatis inusitate virum 1, David adolescens 2, impaeto in ejus frontem lapide 3, prostravit 4: & allophylum, cum inermis puer esset 5, ei detracto gladio 6, confecit 7. L'ordre de la nature.

Si on se mèt à ranger cette phrase à la façon de l'école, on la détruit.

David adolescens 2 prostravit 4. Goliathum virum proceritatis inusitate 1, la- Renversement de l'ordre naturel.

pide impaſſo in frontem ejus 3 , & confecit allophylum 7 , gladio detracto ei 6 , cum puer eſſet inermis 5 .

Le moindre goût ſuffit pour faire ſentir que le Latin de cette ſeconde phraſe a perdu toute ſa faveur. Il eſt aneanti. Mais ce qui mérite le plus d'attention , c'eſt qu'en déshonorant ce récit par la marche de la phraſe François, qu'on lui a fait prendre , on a entièrement renverſé l'ordre des choſes qu'on y rapporte , & pour avoir égard au génie , ou plutôt à la pauvreté de nos langues vulgaires , on met en pièces le tableau de la nature.

Car dans cette dernière phraſe, (dans ce Latin françois) le jeune homme renverſe avant qu'on ſache qu'il y ait quelqu'un à renverſer : le grand Goliath eſt déjà par terre , qu'il n'a encore été fait aucune mention ni de la fronde , ni de la pierre qui a fait le coup : & ce n'eſt qu'après que l'Etranger a la tête coupée , que le jeune homme trouve une épée au lieu de fronde pour l'achever.

Ceci nous conduit à une vérité fort remarquable , que c'eſt ſe tromper de croire , comme on fait , qu'il y ait in-

version ou renversement dans la phrase des Anciens (a), tandis que c'est très-réellement dans notre langue moderne qu'est ce désordre.

La première de ces deux périodes; celle qui est pure & Latine, est fort différente de l'autre qui est un vrai gallicisme. La latinité de la première, sans être dans le goût oratoire, présente dans sa simplicité historique un vrai tableau du fait: & si vous y considérez l'adresse avec laquelle la langue Latine dispose ses termes, vous y trouverez plus que l'art des Peintres mêmes ne peut fournir. Ceux-ci n'ont qu'un instant à vous livrer. Au lieu que vous avez ici la continuité de l'action, & le progrès des circonstances qui se succèdent.

Vous voyez d'abord (1 & 2) selon l'ordre de la nature, les deux Champions en présence, & la disproportion de l'un à l'autre; puis on les mène aux prises. La pierre (3) partie de la fronde du jeune homme, brise le front du Géant: il tombe (4): le jeune Hébreu se trouvant sans armes (5), lui enlève son épée (6) & l'achève (7).

(a) Voyez le Cours de Belles Lettres par M. Batteux; Chanoine de l'Eglise de Reims, chez Saillant.

Ici l'ordre grammatical du Latin se rend esclave de la nature, & quoiqu'il conserve ses droits en donnant à chaque terme l'inflexion & la terminaison qui en caractérise l'emploi, cependant la suite des choses significées n'est point dérangée par l'ordre du Latin : au contraire la marche de la phrase est précisément comme celle de l'action.

Sulpice Sévère raconte cette défaite en d'autres termes : mais c'est en suivant de même le progrès de l'évènement qu'il rapporte. Après avoir fait mention du Géant il fait commencer l'action.

David etiam nūm puer in prælium processit. Primoque ictu, misso fundâ lapide, allophylum perculit. Caput victi & spolia abstulit.

Pour faire tout d'un coup apercevoir la servitude & la foiblesse de nos langues modernes à cet égard, il ne faut que prendre les trois mots essentiels de la phrase de Sulpice Sévère, & les ranger tour-à-tour à la manière des Latins puis à la nôtre. *Allophylum perculit puer.* Voilà la phrase Latine. *Puer perculit allophylum.* Ce tour est moins Latin & rentre dans le nôtre : c'est parce que nos oreilles sont faites à celui-ci que nous

nous figurons voir un renversement dans l'autre. Mais qu'on employe la première phrase ou la seconde : il n'importe pour le sens. Il est également éclairci dans l'une comme dans l'autre par la commodité des terminaisons qui ôtent toute équivoque.

Par cet avantage les Grecs & les Latins étant toujours sûrs de produire nettement leur pensée , il leur étoit aisé d'ajouter à la clarté quelques nouveaux ornemens , sans l'affoiblir , & même de ranger tellement les mots de la phrase , qu'il en résultât une image plus juste & une signification plus énergique. De là vient que dans le Discours même le plus familier , ce qu'ils disent peint l'objet qu'ils ont en tête , & fait saisir la disposition des parties , les avantages ou les dangers qui se montrent , & la marche de l'action. Ce qui marquoit le plus dans une pensée , ce qui pressoit le plus en toute rencontre , c'est ce qu'ils mettoient en avant dans leur discours , & ce qui occupoit le devant du tableau.

Lupum fuge.

Taurum , cornu petit ille , caveto.

Vos istac intro auferte.

Malo me Galatæa petit.

Miles , *vultum* feri.

Quand il arrive cependant que la circonstance & un motif raisonnable, permèt ou commande de prendre un arrangement moins ordinaire; c'est alors une nouvelle beauté de disposer les termes autrement. C'est ainsi qu'un pere dans Térence se nomme d'abord lui-même, & met au second rang les objets que l'usage mettoit au premier.

Primus sentio mala nostra.

Primus rescisco omnia.

Primus porrò obnuncio.

Ægrè solus, si quid sit, fero.

Nos langues modernes n'ont pas la même liberté : c'est presque toujours le même air, la même mode, & le même habit. Elles sont communément si pauvres, qu'elles n'en ont pas un second. pour changer. En voici la preuve.

Puer perculit Allophylum.

Allophylum perculit puer.

Voilà les mêmes termes dans les deux phrases, & le même sens. Dans nos langues c'est autre chose.

Le jeune Hébreu tua le Philistin.

Le Philistin tua le jeune Hébreu.

Voilà les mêmes mots & les mêmes articles : mais ce sont deux sens opposés, & on ne les distingue l'un de l'autre que par la situation même des mots. C'est donc

donc une nécessité de négliger, ou même de renverser l'image des choses, & de renoncer aux graces de la variété, pour avoir cet unique arrangement des termes sans lequel on ne s'entendrait pas. Car pour peu que cet ordre soit rompu, la phrase forme un autre sens, ou n'en forme plus aucun.

Ce qui nous a asservi à cette nécessité, c'est l'uniformité de nos terminaisons, & le mauvais emploi de nos articles. Les terminaisons étant invariables, on fit bien de recourir aux articles. Mais ce n'étoit plus remédier à l'inconvénient que de joindre aux mots des articles, qui en bien des rencontres ne varioient point le sens, ne le fixoient en rien, & le rendoient même ambigu.

Ce vice, radicalement le même dans les langues du Nord, s'est communiqué par-tout dans le midi de l'Europe. Toutes nos langues s'en ressentent, & jusqu'ici les remèdes ont été impuissans.

Les Italiens, par exemple, avec les mêmes articles forment des sens contradictoires par le seul déplacement des mots.

„ Il Giovanetto uccise il Philistino.

„ Il Philistino uccise il Giovanetto.

C'est encore de même en Anglois.

„ The boi Killed the Philistine.

„ The Philistine Killed the boi.

Dans toute l'Europe celui qui parle & celui qui écoute, portent toute leur attention sur l'ordre des mots, non sur l'ordre des choses. La loi est faite. L'ordre des mots fixe tout, & on ne peut s'en écarter. La Grammaire mène impitoyablement tout le discours : elle y assigne communément la première place au sujet qui agit (1); la seconde au verbe ou à la marque de l'attribution qu'on juge lui convenir (2); la troisième à l'objet sur lequel passe l'action (3).

„ L'enfant (1) tua (2) l'Étranger (3).

Les dernières places sont pour les signes des différentes circonstances. L'esprit est dirigé par cette allure connue, ou par cette enfilade réglée de quatre ou cinq pièces, qui ont le pas presque par tout, & qui se suivent entr'elles dans une phrase comme dans une autre.

On ne pouvoit imaginer rien de plus froid, ni de moins propre à jeter dans le discours quelque utile nouveauté, ou à éviter une monotonie assoupissante. Car outre le désagrément d'entendre par-tout un ton uniforme, &

de retrouver une entière ressemblance dans les petites & dans les longues phrases, la servitude où l'on se trouve de faire marcher d'abord le *nominatif*, puis le *verbe*, & aussitôt le *régime*, pour former un sens déterminé; nous réduit à ne pouvoir presque mettre aucun rapport, aucune agréable proportion entre des mots toujours rangés de même, & les objets qui prennent des formes si différentes. Il faut beaucoup de génie pour y réussir, & pour réparer adroitement cette pesanteur presque inséparable de nos langues.

C'est ce que font ou tâchent de faire ceux des nôtres, qui traduisent de Grec ou de Latin, en François. S'ils commencent par renverser l'ordre de l'ancienne phrase & la ramènent à la structure de notre François, ils s'aperçoivent d'abord que l'image de l'objet n'est plus la même, & que la phrase pleine de feu & de grace dans le texte, se traîne dans la traduction & dégénère en une longueur ou une pesanteur dont les oreilles sont choquées. Que fait alors le traducteur? Sa ressource ordinaire est de convertir en trois ou quatre phrases détachées les différens membres qui dans le texte ancien n'en

faisoient qu'une seule. L'avantage qu'il y trouve, est de remettre dans le françois au premier rang ce qui s'y voyoit d'abord dans le texte & dans la nature, puis de faire marcher les autres parties du discours comme la nature avoit rangé les autres parties de l'objet.

Mais il en est arrivé à bien des Traducteurs & à d'autres qui manient les langues modernes, un accident très-désagréable, qui est de racheter un défaut par un autre. Car en coupant ainsi une seule phrase en trois ou quatre autres tout-à-fait courtes, on a introduit parmi nous une façon de parler, qui n'a ni poids, ni dignité; un style affranchi de toutes liaisons; qui ne va que par bonds & par sauts; qui affecte en tout une vivacité pétillante, & un air de petit-maître.

Ceux de nos Écrivains qui ont évité ce double inconvénient sont d'autant plus estimables que leur condition étoit plus défavorable. Il en étoit bien autrement des Grecs & des Latins. En les supposant d'une part & nos Écrivains de l'autre dans une parfaite égalité de génie, l'avantage eût été pour les Anciens, & le tour de leur langue en ce cas leur assuroit la supériorité.

Car quelque soin qu'on ait pris de cultiver & de polir nos langues, le premier fond des phrases est toujours le même. Il faut en passer par-là, & y revenir sans cesse. Si quelqu'un risque par-ci par-là les plus petits écarts, on en est blessé, & il s'expose à la désagréable alternative, ou de donner dans l'obscurité, ou de passer pour une tête légère.

Les Anciens par la diversité des situations qu'ils donnoient librement d'une phrase à l'autre aux mêmes parties du discours; mettoient plus de force dans leurs compositions. L'esprit s'y trouve sans cesse attiré & puissamment attaché par des peintures nouvelles : & comme la liberté de l'inversion n'y tombe guère que sur les mots, pour faire mieux sentir l'ordre naturel des choses ; toutes ces phrases différemment construites, enchantent l'oreille & tiennent l'esprit collé sur l'objet par la façon de le peindre : ou si l'esprit demeure quelque peu en suspens, c'est une adresse qui soutient l'attention : quand on a fait effort pour arriver au sens plein & entier, on le saisit avec plus de feu & de satisfaction.

Si quelqu'un se figuroit que la phrase

où nous venons de représenter le combat de David , ne fournit ou n'admèt aisément une image de son objet , que parce qu'elle est historique ; il seroit facile de le détromper. C'est en tout genre que les anciennes langues jouissent de l'avantage de tourner ce qu'elles disent de façon à nous présenter une véritable peinture. Prennons , pour nous en convaincre , une phrase qui roule sur un objet intellectuel & de pure morale : la voici d'abord en françois.

» Nous (1) devons regarder (2) comme un homme (3) d'une espèce peu commune & presque divine (4) , celui (5) qui (6) s'est comporté (6) à l'égard de ses amis (7) dans la mauvaise comme dans la bonne fortune (7) d'une manière noble , égale , & inébranlable (7).

Voilà l'ordre grammatical de toutes nos phrases. Mais ce n'est pas celui de

(1) Le Nominatif ou la personne agissante.

(2) Le Verbe ou l'expression de notre jugement.

(3) Le Régime , ou l'objet sur lequel passe l'action ;

(4) La manière d'être de l'objet.

(5) Le Relatif qui fait l'attache de la phrase incidente.

(6) Le Verbe incident.

(7) Les Prépositions , leurs suites , & toutes les circonstances.

la nature. Cicéron * range le tout d'une * *De Amicitia*
 façon fort différente. Il ne débute
 point, comme nous, par porter un ju-
 gement avantageux d'un personnage
 qu'il n'a encore ni caractérisé ni nom-
 mé : mais après avoir, comme il est
 naturel, amené d'abord sous nos yeux a
 celui dont il s'agit de porter un juge-
 ment, après avoir produit en sa faveur
 le témoignage d'une conduite toujours b
 bienfaisante & inébranlable, alors il le
 couronne avec justice & fait de lui un c
 éloge auquel nous applaudissons.

Qui enim utrâque in re gravem, con- a
stantem, stabilemque se in amicitia presti- b
terit, eum ex maximè raro hominum genere c
judicare debemus ac pœnè divino.

Cet ordre naturel des objets, qui se
 trouve presque toujours renversé par
 l'uniformité tyrannique de notre Gram-
 maire, se remontre dans la phrase de
 Cicéron. C'est l'avantage qui se tire de
 la liberté qu'ont les Anciens de ranger
 les termes à volonté ; & le mérite réel
 de cette dernière image vient moins de
 Cicéron que de sa langue.

S'il y a tant d'énergie, & s'il se trouve
 des sons si gracieux dans le tour même
 du latin, il faut bien se garder d'anéan-

tir ce tour, en le bouleversant comme on fait dans les Écoles. C'est empêcher l'oreille d'en sentir le caractère. C'est dépouiller la belle latinité de ses vraies parures. C'est la réduire à la pauvreté des langues modernes, & accoutumer l'esprit à se familiariser sans répugnance avec la rusticité.

Faites, je vous prie, la comparaison de l'avantage que vous cherchez en dérangeant le latin avec l'avantage que vous négligez. Celui-ci est très-grand, & l'autre n'est rien.

Ce que vous cherchez est le secours de la ressemblance qu'aura ce latin retourné, avec notre phrase françoise. Vous n'y mettez l'ordre ou le progrès auquel vos oreilles sont accoutumées, que pour ne laisser entre le latin & le françois que le moins de différence qu'il sera possible.

Mais c'est cette ressemblance qui gâte tout, & que votre imagination ne pouvoit trop éviter. Quand une langue ancienne ou étrangère a été à tout moment & plusieurs années de suite ramenée au caractère de la vôtre, elle perd le sien à votre égard : elle est dénaturée & n'est plus la langue que vous

vous proposiez d'apprendre. Vous faites exactement ce qu'il faut pour ne la jamais posséder.

Rien n'étoit mieux que de faire avec les Grecs & avec les Romains ce qu'un François bien conseillé a grand soin de faire à Londres , quand il veut se mettre promptement le goût & le tour de la langue Angloise dans la tête. Sa première attention est d'éviter la rencontre de ses compatriotes , parce que pour bien entrer dans le sentiment de la phrase angloise , il faut perdre de vûe celui de la sienne.

Ce que vous cherchez n'est pas un gain : & ce que vous négligez est une perte très-réelle. Par cette habitude de démembrer le latin , vous perdez le discernement de ce qui en constitue la vraie beauté. Vous réduisez a rien l'image de l'objèt , & l'énergie du style. Je ne dirai point que l'oreille perde pour cela sa justesse : mais l'organe devient indifférent au bon , par la longue habitude de se contenter du mauvais.

C'est mal raisonner , dit-on : il faut bien éclairer la marche des jeunes voyageurs. Si on ne leur renverse d'abord la phrase latine , si on ne leur montre dans le latin , ce qu'ils ont coutume de

voir dans leur langue ; les commençans se croiront perdus. Ils ne trouveront qu'embarras & que précipices. Comment voulez-vous qu'ils s'en tirent ?

On suppose ici ce qui n'est point : on met les ténébres où il fait jour : & l'on nous recommande l'usage d'une lampe quand nous voyons le soleil luire. Ce texte est d'abord une nouveauté pour nos oreilles : mais il n'est pas pour cela d'une obscurité impénétrable : on y voit bientôt clair , & jamais la lumière n'y manque. La Grammaire latine , il est vrai , permet de placer les mots tantôt d'une sorte , tantôt d'une autre , pour peindre & faire sentir l'ordre naturel des objets : mais elle ne perd pas ses propres droits , ni ne refuse son secours à personne , & bien loin de donner à la phrase latine une forme qui la rende obscure , elle n'y souffre pas l'ombre d'ambiguité. Par-tout il se présente ou des mots , ou des syllabes auxiliaires , qui , comme autant d'affiches , vous indiquent où il faut trouver l'agent & l'action. On y distingue le mot qui régit & celui qui est en régie. Ainsi en traduisant , il n'y a rien à déplacer : point de renversement à faire , & c'est surtout dans les commencemens *qu'il faut*

accoutumer l'oreille au caractère du latin, bienloin de tordre le latin au gré de l'oreille : ce qui est la ruine de l'un & de l'autre.

Tout demeurant en état , les termes qui font accord se distingueront promptement à l'aide des syllabes qui les terminent. Il ne faut avec cela que donner à chaque mot le sens qui lui convient dans votre langue, sans y mettre encore aucune liaison. Tout est fait de ce moment : le jeune Lecteur n'aura pas plutôt apperçu le terme principal qui exprime l'attribution d'existence ou d'action, & le nominatif qui conjointement avec le verbe, commande ou mène toute la phrase ; qu'il mettra aussitôt dans le reste de sa traduction, l'ordre auquel il se porte sans réflexion & par le pur effet d'une longue habitude.

Ce que nous venons de dire établit suffisamment la nécessité de débiter par la traduction en y apportant les trois précautions suivantes, 1°. que l'auteur qu'on explique soit très-simple, quoique pur & estimé ; 2°. qu'on joigne à la traduction qu'on en fait, une fréquente application des élémens ; 3°. qu'en traduisant, il ne soit jamais touché à l'ordre de la phrase latine.

Il faut enseigner comme la nature nous enseigne.

Ici l'adresse importante, l'adresse infaillible, & qui ne peut manquer d'être du goût d'un bon maître, c'est d'imiter dans son travail la dextérité de la nature dans les moyens qu'elle prend pour nous instruire. On ne peut que réussir en s'y conformant.

La nature ne nous communique la connoissance des objets qui nous environnent, & les pensées de ceux avec qui nous vivons que par des signes intermédiaires, par des marques sensibles qu'elle produit au-dehors : telles que sont les couleurs, la figure, l'odeur, le toucher, les mouvemens de la tête ou des yeux, les gestes, les attitudes de tout le corps, en un mot toutes les marques dont la perception sert à nous faire connoître la présence & la différence des objets. Tous ces signes par lesquels la nature nous en avertit, sont ensuite fixés dans la mémoire à l'aide de quelqu'un des sons de la voix, lequel devient ainsi la marque très-commode & très-abrégée de l'objet & de ce qui le caractérise. Ce son par lui-même ne signifie rien ; mais les hommes conviennent entr'eux qu'il signifiera telle chose : & par une convention toute semblable on attache encore ces sons

à quelques caractères tracés sur le papier ou ailleurs.

Plus le concours des signes naturels qui font d'abord connoître l'objèt, se trouvera grand; plus les traces en demeureront profondément gravées dans l'esprit. Il n'en est que plus aisé de les unir en les faisant tenir ensuite à un signe de pure institution, (qui devient le mot du guèt de chaque idée) desorte que le seul nom lû ou prononcé, vous rappelle & fait revivre la couleur de l'objèt, la figure, l'odeur & toutes les marques dont la nature le caractérise.

Cette adresse de la Providence est accompagnée d'un caractère de bonté vraiment digne d'elle. Comme l'Auteur de la nature & de la société a jugé qu'il étoit nécessaire aux hommes d'acquérir par l'exercice & même par un travail rude les choses dont ils ne se pourroient passer; il a voulu en même tems que la présence de ces choses & leurs qualités nous fussent déclarées par des marques promptes, & que la distinction de ces signes ne demandât ni tems, ni efforts. Discerner une plante par la figure, ou un fruit par son goût, c'est chose aisée. Mais cultiver cette plante & la faire fructifier, c'est un travail sérieux.

Quand la Providence fait des présens à l'homme & lui prépare de quoi l'occuper ; elle a soin d'y laisser beaucoup à faire : elle invite la main de l'homme à l'achever. Elle la demande : elle l'attend. C'est-là qu'il faut du travail. Mais quand elle nous instruit ; elle marche la première : elle guide la raison & la conduit où elle doit arriver , par des signes sensibles *qui la préviennent* : & soit que ces signes soient de l'institution de la nature , soit qu'ils soient du choix de la société pour abrégér & rappeler le tout , ces signes sont d'une agilité inconcevable.

Par quel étrange raisonnement s'est-on donc avisé de vouloir rendre lourd & fastidieux ce que la nature a pris soin de rendre aisé & expéditif ? par quelle singulière exception s'est-on cru en droit d'ordonner qu'il seroit employé des milliers de règles & de machines , pour parvenir à entendre le latin , si tant est qu'on y parvienne par cette voie ; tandis qu'il en est de cette langue comme de toutes les langues , & de tous les signes que le simple usage saisit sans obstacle , & qu'il emporte avec célérité.

S'il faut du soin & des efforts, c'est

pour obtenir les choses mêmes , jamais pour apprendre les mots qui les désignent. Plus il vous aura coûté de travaux & d'application pour savoir les choses à fond , plus la connoissance en sera durable. Mais dans l'apprentissage des langues , aussi bien que dans la façon ordinaire de les parler , tout doit être facile , & plein de gaieté. La lenteur y gâte tout. C'est l'exemption même de tout embarras & de toute contrainte qui en assure naturellement le succès.

Pour ne nous point méprendre dans la manière d'apprendre les anciennes langues ou les modernes ; il est prudent d'observer encore de plus près , ce que la nature a soustrait à nos recherches : nous nous épargnerons par-là un travail qui n'est point nécessaire ; puis de voir ce qu'elle a confié à nos soins : nous éviterons par-là de nous faire tort à nous-mêmes en refusant notre travail où il est indispensable.

Comme il y a donc deux tems & deux progrès différens dans la révélation naturelle ; il y en aura semblablement deux dans la manière d'enseigner une langue , puisque c'est une partie de ce qu'on apprend naturellement. Le

premier degré des leçons que nous recevons de la nature , consiste en ce que les objets & les marques extérieures qui les distinguent , se présentent sans efforts de notre part & viennent nous trouver , sans le secours de notre main ou de nos raisonnemens.

Nous pouvons faire usage des choses qui nous environnent , en étant sans cesse informés ou par le simple aspect , ou par l'indication d'autrui : après quoi ces signes s'entraident tellement par leur concours qu'ils nous rappellent la pensée de l'objet quoiqu'absent ; & que la présence même d'un seul signe peut les remplacer tous.

L'autre degré qui suit dans la science naturelle , consiste en ce qu'après avoir acquis la connoissance des choses & des premiers signes qui y tiennent , on peut observer la nature & les différens usages de ces signes , puis à force de manier ou de suivre les mêmes signes dans des rencontres différentes , acquérir une connoissance plus étendue de l'objet même.

Un Botaniste a commencé par distinguer une renoncule d'avec une anémone , une jacinthe d'avec un narcisse , & la plupart des plantes d'un usage or-

dinaire. Il ne lui a fallu pour cela que ce qu'il faut à tous les hommes pour acquérir ces connoissances. Le coup d'œil, l'odeur, la figure, l'air de la fleur, un nom, en un mot les premiers signes qui se présentent. Par la suite il range dans un ordre méthodique & les renoncules, & les roses, & toutes les plantes usuelles, ou même, s'il veut aller jusque-là, toutes les plantes dont on a connoissance. Il les distribue en différentes classes par une étude suivie des caractères qui les distinguent, comme sont les pétales, le nombre ou la disposition des étamines & du pistile; la fanne, l'odeur, les couleurs, les utilités, les noms propres de ces particularités. La connoissance de ces différens signes le mèt même en état de se faire des idées justes de plusieurs plantes dont on lui fait la description sans les lui montrer en nature.

Dans le premier degré de cette recherche, il se fait sans ennui & sans peine une étroite liaison des signes avec les choses connues, & des signes entr'eux. Dans le second degré il faut du soin & du travail. L'étude de ces signes bien ordonnée, sur-tout pour connoître les choses sans les avoir vûes, est une affaire,

une science d'une très-grande étendue. Mais on y est aidé ou par la liberté de voir les objets précédemment, ou par le concours des signes qui fixent les objets en leur absence, & qui sont même un attrait ou une invitation pressante à justifier le tout par une vûe plus précise.

Voilà ce qui arrive dans l'étude du latin, ou de toute autre langue : on débute par connoître conjointement les objets & les signes qui les expriment. Ensuite sans avoir ni la vûe, ni la connoissance des objets, on se sert du concours des signes précédemment connus, pour suppléer à la présence de l'objet : on croit le voir : & il n'est plus possible d'en rappeler la pensée sans se souvenir du nom qu'on lui donne, & de ce qu'on en a entendu dire.

Mais si ce progrès, si cette double démarche de saisir d'abord les objets avec leurs signes, puis d'étudier les signes à part, se trouve nécessaire ; c'est sur-tout dans les langues. On n'y peut pas d'abord séparer les signes d'avec les objets, & faire entendre ce qu'on veut sur la nature & sur l'emploi de ces signes, comme on le pourroit dans bien des arts. Un homme peut fort bien

parler d'architecture & d'agriculture sans avoir sous sa main les objets dont il parle. Qui est-ce qui ne le suivra pas dans les leçons qu'il peut faire sur le choix d'un bon emplacement ; sur le choix de l'air & de l'eau ; sur celui des matériaux convenables, ou sur le besoin de pulvériser la terre, qu'on veut cultiver, d'en réparer les pertes par l'amendement, de nettoyer, de sarcler. Chacun lui prêterait l'oreille & entendrait sa pensée, parce que ces objets & leurs signes sont déjà quelque peu connus. Est-ce de même dans les langues ?

Débutiez-vous, comme il est d'usage, par l'étude des signes ? entreprenez-vous de faire concevoir à des commençans quelle est la manière d'arranger dans leur composition la personne, l'agent, le patient, le tems, le cas, la substance, la manière d'être ou d'agir, le gérondif, le supin, le . . . n'en accumulons pas davantage : vous verrez d'abord tout votre monde bâiller. Ces signes ne sont liés à aucun objet connu. Ce sont des idées purement intellectuelles sur lesquelles les sens n'ont point de prise. Ces leçons expriment des êtres métaphysiques, dont l'aspect est capable de rebuter un homme fait. Com-

ment voulez-vous qu'un enfant y prenne goût ?

Comme c'est une occupation réellement très-affligeante pour l'enfance d'entendre disserter sur la Grammaire ; ce n'est pas non plus un début fort agréable pour elle d'entendre lire des tirades d'anciens Auteurs, dont elle ne fait pas le premier mot. Faites donc dans l'École ce qui se fait dans la nature & dans la société. Faites marcher ou paroître d'abord les choses qu'on doit traduire. Que les commençans sachent de quoi il s'agit, & ne leur en montrez le latin que quand le tout est déjà conçu, & rangé dans leur esprit. Pour lors faites tenir à cet objet tels sons qu'il vous plaira. Termes Latins, Grecs, Hébraïques si vous voulez. L'objet une fois connu fixe les signes qu'on y joint.

Premier degré de l'apprentissage des langues.

Entretenez la jeunesse de choses qui se puissent montrer au doigt. Si vous ne les avez point sous vos yeux, faites concourir plusieurs signes précédemment connus qui les rendent comme présentes. Si les objets même ou la description qu'on en peut faire, se trouvent agréables, les signes que vous employez pour en parler se collent pour

ainsi dire à l'objet, & tiennent indivisiblement les uns aux autres. C'est l'action de la nature même. Mais autant la nature fait prestement cette union (des choses connues & des signes qui les représentent) autant la composition scholastique y apporte-t-elle de retardement. Souvent elle arrête tout en n'occupant l'esprit que des noms & des fonctions de ces signes avant que le tems en soit venu.

C'est visiblement résister aux loix de la nature, & lutter contre l'expérience de tous les siècles; de vouloir commencer l'étude d'une langue par un étalage scientifique de purs signes, puis par le soin de ranger les signes ou les mots tout autrement qu'il ne se pratique dans la langue même qu'on veut apprendre; & enfin par la triste commission de chercher des termes entièrement inconnus, & d'en faire le choix, puis l'assemblage conformément à des règles métaphysiques.

Y a-t-il une apparence de possibilité & de réussite à vouloir qu'un enfant aille fouiller dans tous les recoins d'un dictionnaire, aussi gros que lui, qu'il se reconnoisse dans des généralités très-abstraites & très-lugubres; qu'enfin

il se mette en quête après des mots auxquels il ne peut raisonnablement donner ni une juste préférence sur d'autres, ni un juste arrangement entr'eux, en suivant des règles qui ne lui apprennent point le procédé réel de la langue ?

Je le suppose occupé d'un mot françois. Il en trouvera trois latins qui y répondent. Le voila arrêté. Auxquels faut-il donner l'exclusion ? quelle raison lui en fera prendre un autre ? Il ne connoît ni la chose dont il s'agit, ni le terme juste qui est d'usage pour la désigner. C'est une nécessité qu'il s'exprime en latin, comme le fit en françois cet Officier Suisse à qui son tailleur demandoit s'il étoit content de l'habit qu'il lui avoit essayé. L'Officier eut recours à son dictionnaire ; il fit son thème & répondit. » L'habit est propre & *bel* ; mais pas *équitable* à mon » *corps*.

Ne voyez-vous pas que votre chercheur de mots prendra justement celui qui convient le moins au sujet & fera une seconde chute en le construisant avec d'autres au rebours du bon usage. Y a-t-il du sens à exiger ce qui n'est pas faisable ? Vous voulez qu'un jeune homme se détermine dans

le choix de chaque mot en faveur de celui qui est le plus conforme aux circonstances & qu'il lui donne d'autres termes pour adjoints en s'assurant qu'ils vivront en bonne intelligence. C'est la même conduite que si vous commandiez durement à un domestique encore neuf d'aller reconnoître à la première rencontre des gens que vous avez en tête, & qu'il n'a jamais vûs ; de les démêler dans la foule ; & de les mettre ensuite en même auberge avec d'autres dans la ferme persuasion qu'ils se plairont ensemble, & y vivront en paix.

De plus comme la recherche des signes dont on ne connoît ni le bon emploi, ni le juste sens, est un travail triste, qui n'avance qu'avec pesanteur, & qui fait tout à l'aveugle, c'est une complication immanquable de longueur, de dégouts, & d'inutilité.

Les bons maîtres en conclûront que c'est pour eux une nécessité, mais une nécessité très-agréable & exempte de tout inconvénient, de commencer & de continuer l'étude d'une langue par l'attention de bien faire connoître d'abord les objets dont on doit parler en cette langue, & par le continuel usage de traduire les Auteurs qui la parlent

bien; jamais par des compositions qui égarrent, jamais par cet attirail de règles qui n'opèrent par provision que la contrainte & la barbarie, au grand préjudice de l'oreille, de la langue, du goût, & du style.

Faisons au contraire ce que fait la nature dans les leçons si fines & si promptes qu'elle nous donne: que sa marche règle la nôtre. C'est ici qu'il faut faire ce que nous avons remarqué qui se pratiquoit pour un Étranger qui arrive parmi nous. On lui montre exactement chaque objet dont il faut lui parler. A la vûe ou à l'indication suffisante des choses, on ajoute aussitôt les termes qui les expriment, & on donne à ces termes leur juste assemblage. Il ne faut d'abord qu'en faire autant dans les Écoles, amorcer, pour ainsi dire, l'enfance, en l'entretenant nettement des sujets dont on va lui parler dans une langue différente de la sienne, puis appliquer aux choses ainsi connues les termes qui les désignent. Le commencement se réduit là. Les choses & les signes entreront de compagnie dans la mémoire.

Mais prenez garde que les signes ne soient point imaginaires ou estropiés,
c'est-

c'est-à-dire arrangés selon le génie d'une autre langue. Auquel cas ce ne sont plus les signes que vous cherchez. Ils n'appartiennent plus à l'ancienne langue, & en les apprennant vous n'apprenez point la langue.

Connoître parfaitement les objets avant que d'étudier les termes qui les expriment dans une autre langue. Voilà l'adresse fort simple dont se servit Plutarque dans sa vieillesse pour apprendre le latin, qu'il avoit dédaigné jusque-là par un peu trop de prédilection pour sa langue. Il nous apprend * qu'il n'avoit eu besoin d'aucun maître, ni n'avoit fait aucune étude pénible des termes de la langue romaine.

Plutarque a
décidé notre
question.

* *Vita Parall.*
Demosten. &
Cicer.

„ Ce n'a été, dit-il, que fort tard
„ & dans un âge fort avancé que je me
„ suis avisé d'apprendre le latin. Il
„ m'arriva alors une chose fort éton-
„ nante, mais qui est très-réelle. Ce
„ n'est point par l'étude des mots latins
„ que je suis parvenu à entendre les
„ choses, (dont les Auteurs ont parlé
„ en cette langue :) mais c'est par la
„ connoissance que j'avois précédem-
„ ment acquise des objets (dont on
„ parle sur-tout & dont on a écrit
„ dans cette langue) que je suis par-

» venu à entendre les termes qu'on
 » employe pour les exprimer.

Plutarque est fort surpris d'un événement qui ne méritoit point du tout sa surprise, parce que c'est précisément là l'ouvrage constant de la nature dans ceux qui apprennent une langue. Il n'y a rien dont il ne soit aisé de saisir & de retenir le signe ou l'expression, quand la connoissance de l'objet a précédé l'usage des signes qu'on y attache.

A moins que, comme notre sujet le demande, & pour justifier l'étonnement de Plutarque, nous ne voulions remarquer, qu'en ce point la condition des vieillards est moins avantageuse que celle des enfans. Les organes de ceux-ci par leur souplesse se prêtent mieux aux termes d'une nouvelle langue, & aux signes de toutes les choses qu'on leur aura montrées, que ne font les organes des personnes avancées en âge, après s'être endurcis & affermis dans l'habitude de ne parler qu'une langue depuis l'enfance.

La mémoire des enfans est une table rase où l'on n'a encore rien écrit. Mais c'est même parce qu'elle est vuide, qu'ils aiment à la garnir. Toutes sortes d'idées peuvent y entrer. Mais toutes ne s'y

conservent pas également. Il n'y demeure guère que ce qui s'est présenté avec ordre & avec quelque sentiment de plaisir.

Ne débutez point par les ténèbres. Que l'enfant connoisse ou apprenne de vous la chose (dont vous allez lui parler en une autre langue, ou qui va être traduite d'un Auteur ancien dans la sienne): voilà le premier pas. Frappez ensuite son oreille des nouveaux sons qui servent dans l'auteur à exprimer chaque sujet. répétez les mêmes sons d'un ton très naturel, & à plusieurs reprises. Coupez la même pensée en différentes questions. Revenez sur vos pas d'une sorte, puis d'une autre. Dans ces allées & venues des objets à leurs signes, & des signes aux objets précédemment éclaircis, il se forme des liens qui unissent fortement les idées des signes, aux idées des objets, & par la suite vous verrez à coup sûr la pensée d'un objet suivie du terme latin qui l'exprime, & les mêmes sons suivis du souvenir des choses qu'on y a jointes.

Il viendra un tems où le jeune-homme fera immédiatement usage des signes & les entendra sans aucune explication préalable de ce qu'ils signifient. Bientôt après il fera plus. Il sera curieux

Choix d'exercices conformes aux principes qui viennent d'être établis,

de se mettre mieux au fait de la valeur des termes. Il en recherchera toute l'étendue, les divers usages, les sens propres, les sens métaphoriques ou de pure comparaison. Il voudra devenir grammairien; & alors par une plus exacte connoissance des signes il se mettra en état de connoître les choses mêmes plus exactement sans les voir.

Mais en attendant qu'il puisse utilement se livrer à cette étude plus profonde, ménagez une suite d'exercices qui l'y mènent, & qui en imitant ce que fait la nature, animent de plus en plus la curiosité, bien loin de l'étouffer par le sentiment d'une affliction réelle, ou par la crainte d'un fardeau qui devient accablant.

La dénomi-
nation latine
des objets con-
nus.

Avant d'en venir aux exercices réguliers, rien n'empêche d'employer d'abord & de faire ensuite durer ou revenir tant qu'on voudra, la dénomination latine de tous les objets connus. Ce petit travail est le vrai lot de l'enfance : ce n'est qu'un jeu pour elle. Tout en l'amusant il lui assemble des provisions que l'âge suivant seroit fort aise de trouver faites. Appeler d'abord les objets par leurs noms, telle est l'entrée des langues; tel a été notre pre-

mier savoir, & l'enfance s'y porte d'inclination. Ce qui plaît à la vûe ne déplaît jamais à la pensée, & le souvenir ne s'en efface pas aisément. Voyez avec quel feu les enfans accourent, quand on leur présente ou des oiseaux étrangers, ou la revûe d'un corps de troupes, ou la vîsite d'un vaisseau équipé de tous ses agrès, ou la vûe d'une belle campagne, ou quelque autre nouveauté dont on est naturellement avide à quelque âge que ce soit.

Ne pensez pas que la diversité des objets soit ici un obstacle à vos desirs. Au contraire quel qu'en soit le nombre & celui des parties qui les composent; toutes les pièces, tous les noms se retiennent en aidant la pensée par l'ordre même qui se voit dans les objets. Il s'en forme dans l'esprit une chaîne que le tems ne peut rompre: c'est pour la vie.

Les enfans ont une mémoire de fer. Rappelez-vous pour un moment les riches exemples dont on les occupe. Il s'agit d'abord *de la muse & de Pénélope*. Viendront ensuite *Egidius & Pantaleon*, le *travail & la paresse*. On les entretient ainsi des années entières & tous les jours de choses qui sont sans

intérêt, sans ordre, sans dignité, sans lien. S'ils les apprennent toutes découvertes qu'elles sont; s'ils les retiennent; combien ne seroit-il pas plus facile à cet âge de leur montrer une suite d'objets bien liés & d'en employer le bel arrangement pour leur meubler la mémoire de plusieurs connoissances utiles & de la plupart des termes dont ils auront besoin par la suite? combien n'y auroit-il pas de prudence à faire valoir en leur faveur l'attrait de la nouveauté & à ne leur jamais rien montrer sans mettre à profit l'avantage de l'ordre pour aider le travail de la mémoire?

Il est vrai que la vûe & l'accès de bien des choses ne sont pas toujours à notre disposition. Il faut donc quand un secours nous manque y suppléer par un autre. Une description qui ne frappe que l'oreille touche beaucoup moins l'esprit que ce qu'il apprend par le rapport de ses yeux. Rien n'est ici plus parfaitement d'accord avec les inclinations de l'homme & avec l'expérience universelle que de présenter aux jeunes gens de bonnes estampes de la plupart des choses à portée desquelles il n'est pas communément possible de les mettre.

Ce que vous montrez de la sorte, quoique ce soit un tout composé d'un grand nombre de parties, s'arrangera très-bien dans la mémoire. Il ne faut que chiffrer chaque partie dans l'estampe & transporter sur une autre feuille les mêmes chiffres accompagnés des noms propres qui y conviennent. Dès que vous mettrez le doigt sur un point de l'estampe, on vous en livrera le nom; & si vous nommez vous-même la partie qu'il vous plaît de choisir dans une grande figure; l'enfant portera aussitôt le doigt sur le point que vous avez nommé. Ce qui rend ce jeu infailible & prompt, c'est l'assortiment ou l'ordre même des pièces & l'enjouement de l'exercice.

Par ces moyens & par d'autres que vous imaginerez vous-même, selon le besoin, ou l'occasion, vous pouvez de bonne heure apprendre une infinité de choses à l'enfance, au lieu de la laisser dans une ignorance universelle de ce qui se passe dans la nature & dans la société. Vous pouvez très-utilement mettre dans la mémoire les noms avec les figures des animaux, les parties d'un vaisseau, celles d'un port de mer, les principales matières du commerce,

les objets de l'agriculture & du jardinage; les matières dont on s'habille, & le travail admirable des étoffes; les pièces d'une batterie de cuisine; les diverses fabriques de nos manufactures; & un commencement passable de l'histoire naturelle.

Tant qu'il ne s'agit que de mots ou de simples dénominations, mettez-en dans une tête tant que vous voudrez. C'est un bien pour ceux qui commencent. C'est un moyen propre à éveiller la curiosité. Rien à craindre en cela pour leur sty'e. Mais s'il vous arrive de porter quelque jugement d'une chose que vous aurez nommée, & que vous mettiez deux mots ensemble; c'est ici comme dans l'article des mœurs, que l'enfance mérite une attention particulière. Ne faites jamais marcher ni deux ni trois mots latins selon le procédé de votre langue. Il ne suffit pas que ces mots soient latins. Le tour que vous leur donnez doit l'être aussi. Cet ordre ayant été réglé par l'usage des Anciens, c'est dans ces Anciens qu'il le faut prendre, & pour ne rien dire en latin qui ne soit pur, ne prenez rien chez vous. En puisant tout dans la belle antiquité, ce que vous aurez dit sera un modèle

fûr & se pourra répéter sans risque. Vous en pouvez même faire l'éloge en sûreté de conscience.

Comme on apprend à bien ranger le françois en fréquentant des François, ceux sur-tout qui sont bien nés & bien élevés; c'est de même chez les seules honnêtes gens qui nous restent de Rome & d'Athènes, qu'il faut prendre le goût de la phrase grecque ou latine : jamais ailleurs.

Pour nous procurer dans la lecture des Anciens les mêmes secours qui dans l'usage de la vie facilitent l'intelligence des choses & le souvenir des expressions; c'est pour nous un devoir de rapprocher un nombre d'exercices & de moyens qui par leur union même nous tiennent lieu de l'adresse merveilleuse de la nature & de la conversation; en sorte que si ces exercices ne vont pas jusqu'à nous donner un usage de la langue aussi léger qu'il l'est dans les langues vulgaires; du moins l'usage qu'ils nous procurent, soit bon, & sans aucun soupçon de mauvais arrangement, ni de mauvais termes.

Comme la nature demande que la Exercices nécessaires, vue ou une suffisante description des objets en prévienne la dénomination,

c'est imiter la conduite de la nature de commencer le travail des Ecoles par lire en françois , ou par rapporter nettement en langue vulgaire ce qui sera le sujet de la traduction qu'on va faire d'un Auteur ancien.

Il faut que les commençans sachent de quoi il s'agit , avant qu'on leur fasse entendre le moindre mot grec ou latin. Ce début les charme. A quoi bon leur dire des mots qui ne sont pour eux que du bruit. C'est ici le premier degré : c'est le premier tems dont nous avons parlé : & je crois avoir démontré qu'ici les recherches & les difficultés sont entièrement déplacées.

Ho ! mais on n'obtient rien sans peine. Il faut que les enfans aient du mal. Ils en retiennent mieux.

Ceux qui tiennent ces discours montrent qu'ils ne sont pas assez au fait de la question , & ne l'ont pas approfondie. C'est pour avancer l'ouvrage qu'on écarte ces peines des commencemens de l'apprentissage. C'est pour imiter ce qui se pratique en toute langue : c'est pour donner lieu à l'admirable agilité de la nature , & pour se conformer à la capacité comme aux procédés de l'esprit humain. Le travail aura lieu dans son tems.

Le second exercice est de lire & de rendre fidèlement en notre langue le latin dont on a annoncé le contenu ; en un mot *de traduire*.

Le troisième est *de relire de suite tout le latin traduit en donnant à chaque mot le ton & l'inflexion de la voix qu'on y donneroit dans la conversation*. La monotonie y seroit insupportable , & le ton en se conformant au sens en facilite le souvenir.

Ces trois premières démarches sont l'affaire du maître : celles qui suivent sont l'affaire des commençans.

Le quatrième exercice consiste à *répéter la traduction sans déranger l'ordre des mots latins*.

Le cinquième à *rendre compte en françois de ce qui a été traduit*.

Le sixième à *rappeller fidèlement aux définitions , aux inflexions , & aux petites règles élémentaires les parties qui composent chaque phrase latine*.

Le même travail pourra se réitérer au logis la plume à la main. Il est bon d'y exercer les commençans durant le cours de la première année. A mesure qu'ils se fortifieront on pourra réduire cette tâche , ou enfin la supprimer.

Le septième exercice , après cinq ou

fix mois d'écoulés & employés à traduire sera , après les traductions faites & répétées , de remettre chaque phrase en un latin qui approche du texte le plus qu'il est possible.

Le huitième sera de composer de tems en tems & de mettre par écrit sur le champ le latin de ce qui a été traduit.

Tous ces exercices mettent plus en œuvre le jugement que la mémoire. ils peuvent animer l'émulation & donner lieu à des éloges fondés. D'ailleurs ils ne sont au-dessus de la portée de personne ; & ils ne peuvent manquer d'amorcer tous les commençans par une apparence de réussite. Ne craignez pas de les voir alors demeurer dans l'engourdissement ou dans la nécessité de se taire par le peu d'habitude où ils sont de parler leur propre langue dans les écoles. S'ils n'acquièrent pas promptement la facilité de s'énoncer en latin , comme ils seront dans l'usage perpétuel de rendre compte de tout en françois , ils s'y énonceront bientôt avec plus de légèreté. Il n'est pas possible que leur esprit ne s'ouvre à force d'entendre continuellement traiter de beaux sujets dans leur langue naturelle , & ensuite dans les meilleurs termes latins. Ils ne

peuvent ni les concevoir , ni en rendre compte à tout propos sans y prendre quelque goût. Ce goût fera éprouver un nouveau plaisir dans de nouvelles lectures. Ainsi se forme la curiosité qui ne fait ce que c'est de rester en chemin.

Un grand point dans cette méthode si praticable , c'est qu'on ne peut y acquérir la moindre hardiesse , qu'aussitôt on ne puisse , quand on voudra , se mettre à l'épreuve soi-même , se passer quelquefois d'un Conducteur , & jouir du plaisir de marcher seul. Il ne faut pour cela qu'une traduction , & le texte original.

Si la pratique de ce que nous proposons est simple & aisée , la réussite n'en est pas pour cela moins infallible. Chacun peut à quelque âge que ce soit l'essayer sur lui-même. Après quelques mois d'exercice tout prendra figure. Sa langue se dénoûra : quoique seul , il ne manquera d'aucun secours. Il a devant lui un modèle d'expressions choisies , & un maître qui ne le perd point de vûe. S'il se méprend en voulant répéter en grec ou en latin ce qu'il a lû ou traduit , il trouve un moniteur qui le redresse avec l'exactitude d'un ami

éclairé. L'écrivain qu'il tâche de copier est encore un spectateur qui lui applaudit à mesure qu'il se fortifie dans l'usage de redire en bons termes ce qu'il a expliqué, & de ne s'écarter en rien du texte qu'il imite.

Tous ces moyens également propres à former le langage de ceux qui suivent les études publiques, aussi bien que de ceux qui s'en tiennent au travail du cabinet; ne sont point du tout des choses nouvelles, ni de mon invention. C'est ainsi que les langues s'apprennent par toute terre. On commence par faire connoître les objets & leurs noms. Vient ensuite la répétition fréquente des mêmes termes. Un enfant parle d'après sa mere. Il peut parler d'après Térence. L'ouvrage avance en copiant avec légèreté ceux qui parlent bien. Il se perfectionne enfin par la précaution d'écrire souvent & régulièrement.

Comme les études publiques sont celles qui intéressent le plus les familles, faisons ici la distribution des exercices qui doivent y remplir la journée. On verra que ceux qui viennent d'être proposés, bien loin de troubler

en rien l'ordre des Colléges , en rendent au contraire l'exécution plus aisée , & le succès plus sûr.

Dans la plupart des études publi-
ques la séance du matin est à peu près
de deux heures & demie : celle de l'a-
près-dînée est de même. Les jeunes gens
qui dans la petite classe ont une fois
appris les déclinaisons des noms , les
conjugaisons des verbes , & une dou-
zaine au plus des premières règles de
la Syntaxe présentées par autant d'ex-
emples courts & d'une bonne latinité ,
se mettront tout de suite à entendre
l'explication , puis à répéter la tra-
duction d'un bon Auteur. Le choix &
les bons extraits applanissent tout à cet
égard. La division des exercices peut
être la même pour la petite classe qu'on
appelle quelquefois septième , pour la
fixième, & pour la cinquième. En régler
une c'est en régler trois.

Distribution
du tems & des
exercices dans
les études pu-
bliques.

Quand nous parlons ici de distribu-
tion d'études & de réglemens , nous
ne nous érigeons ni en critiques , ni en
législateurs. Nous ne voulons que faire
sentir la justesse de notre hypothèse ,
en montrant que ce qui , au rapport de
M. Rollin , a si souvent réussi dans le
particulier , peut très-bien trouver sa

place dans le travail public , & s'ajuster parfaitement à l'ordre établi.

Emploi de la première demie heure.

Manière d'exercer la mémoire.

C'est l'ordinaire d'employer une vingtaine de minutes au plus à l'exercice de mémoire. On souhaite avec raison que le sujet qui doit être récité soit utile , & que la manière de faire ce récit ait quelque grace.

On ne peut aller plus directement à l'utilité qu'en faisant réciter aux enfans une partie du Catéchisme du Diocèse , & une partie du Catéchisme historique & dogmatique dont M. l'Abbé Fleury a enrichi le Public , & qui a mérité les éloges de toute l'Eglise. On peut s'assurer de donner un air aisé & gracieux à la manière de réciter , si soir & matin chaque jour on prend soin d'exercer la mémoire des jeunes gens sur un trait ou historique ou fabuleux , qu'on leur aura choisi , & lû précédemment. J'y joins une *importante précaution*. C'est que ce récit se fasse d'un ton familier & avec les inflexions de la voix que demande la conversation.

Importante précaution.

Pour mettre chacun en état de s'en bien acquitter , c'est une nécessité que sur la fin de la première demie , on leur lise du bon ton , ou une nouvelle fable , ou la suite d'une histoire commencée ,

& qu'on leur donne à écrire au logis le trait qu'ils auront à réciter en commençant la séance suivante.

Il est fort inutile de s'informer si pour écrire ce trait, on n'a pas eu recours à la dictée ou au secours d'un ami. C'est assez que chacun l'apporte bien écrit de sa main, & le récite de bonne grace. Cette liberté les formera & les enhardira. Bientôt ils sauront se passer d'autrui.

Nous avons une assez bonne provision de très-jolies fables dans les traductions françoises d'Esopé, de Phèdre, & de Færne. Il faut commencer par celles d'Esopé, à cause de leur extrême simplicité, & ne jamais parler alors du latin ni de Phèdre, ni de Færne dont il n'est pas encore question. On y ajoutera ensuite le recueil incomparable des Fables de la Fontaine, ouvrage encore aussi nouveau qu'il l'étoit il y a quatre-vingts ans quand il vit le jour pour la première fois. Il s'y trouve quelques vers, & certaines narrations qu'il est prudent de supprimer.

Dans l'exercice du récit il ne s'agit de rapporter ni les termes, ni les vers, ni les rimes. Ce qu'on demande c'est le fond de la narration, une façon na-

turelle , l'agrément des choses , & le ton. Vous sentez qu'en écrivant & en récitant très-fréquemment dans ce goût, les jeunes gens commencent à fournir du leur. Ces petites choses ne sont point méprisables. Ce sont les élémens de l'art de penser. Un jeune homme peut donc très-utilement mettre tous ces récits en réserve , écrits de sa main & à sa façon , mais revus par une personne intelligente. Il aura quelque satisfaction à les relire lui-même , & à y recourir quand on les lui redemandera.

Quand les apologues & toutes les fables morales seront épuisées , on y fera succéder l'histoire. Il est juste de commencer par le livre qui est intitulé *Histoire de l'ancien Testament* (a) , en le distribuant en autant de portions qu'il conviendra. On continuera par la vie de Jésus - Christ (b) ; puis par l'excellent livre des mœurs des Chrétiens (c).

Le récit que le jeune homme aura entendu faire & qu'il aura mis par écrit à la tête de sa tâche ordinaire ; il est égal qu'il le fasse dans les com-

(a) Un volume in-12. chez Desaint & Saillant.

(b) Par le Tourneux in-16. chez Joffe & Delafixie.

(c) Chez Mariette.

commencemens mot pour mot comme il l'a écrit, ou qu'il en rapporte le sens & ne s'astreigne pas aux paroles. Il y a même une si étroite liaison entre la langue & l'esprit, qu'il se remarque toujours un air plus libre dans ce que chacun raconte à sa façon à mesure qu'il le pense ou le rappelle, que dans ce qu'il récite d'une façon servile, comme d'autres l'ont écrit, ou comme il l'a écrit lui-même.

Après avoir resserré le plus qu'il est possible, la durée de l'exercice de mémoire, l'heure qui suit sera employée toute entière à traduire un ancien Auteur de latin en françois, puis à le remettre en latin. Comme c'est là le travail du matin & de l'après-dînée le plus étendu, on ne sauroit trop s'appliquer à le rendre profitable; & rien n'est si sûr pour y parvenir, que de prendre au moins une partie de cette explication pour en faire la matière du travail domestique, ou de la petite composition qu'il faudra mettre par écrit.

C'est assez dans les premiers mois de faire écrire les parties, ou tous les termes du texte latin fidèlement rappelés aux élémens de la Grammaire. On y fera joindre peu à peu quelques phrases

La traduction
d'un Auteur
ancien pen-
dant une heu-
re entière,

de la traduction ; & enfin toute la traduction sera rapportée par écrit, quand il ne paroîtra plus nécessaire d'exiger l'explication des parties. Cette traduction avec la narration à la tête voilà la tâche ordinaire de toutes les classes inférieures , & personne ne s'en doit exempter.

Travail particulier pour ceux qui ont le plus de facilité.

A la fin de chaque explication il est naturel de proposer quelques questions sur ce que la matière a de plus intéressant , & d'en donner les réponses. On peut faire sur le champ répéter les réponses à ces questions & les donner à rapporter par ceux qui ont le plus de facilité. Ce n'est que d'eux qu'on exigera ce travail. Mais étant une distinction honorable , d'autres se présenteront pour y avoir part.

Ceux qu'on verra hésiter encore sur l'élémentaire , on peut les y retenir plus long-tems , & les bien affermir dans l'usage d'expliquer par écrit la qualité & la valeur de chaque partie du texte.

On épargne bien du tems , en se dispensant ainsi de la longueur des dictées dans un âge où la plume n'a encore ni légèreté ni justesse , & où l'encre joue souvent de mauvais tours. Chacun

au contraire sera nettement instruit de sa tâche journalière. On ne fera jamais exposé à entendre mal ce que le maître dicte, ou à le rendre de travers, source ordinaire du bruit & des larmes.

Nous couperons la dernière heure Partage de
la dernière
heure. en deux demies, dont la première servira à parcourir quelques-unes des compositions. Pour en rendre la lecture plus piquante par une sorte de nouveauté, après que deux de la troupe auront lû par manière de concours une partie de leur traduction, l'on peut exiger des mêmes, puis de deux autres qu'ils la remettent en latin à qui mieux mieux, & sur le champ, sans avoir devant eux ni livre ni écriture. Dans ces disputes & dans tous les changemens d'exercices, l'attention la plus propre à ménager la santé des Maîtres, & à aider efficacement le progrès des études, c'est que celui qui enseigne s'abstienne de parler tant qu'il est possible, & fasse beaucoup parler ses élèves.

Dans l'examen des compositions il peut arriver que la recherche des méprises & des expressions vicieuses emporte trop de tems. Il est de la prudence comme de l'affection d'un bon

maître de parcourir dans son particulier une certaine quantité de ces écritures, de marquer d'un trait de plume ce qu'il trouvera de plus défectueux, & de rendre les feuilles les plus fautives à ceux dont elles portent le nom : afin que cette marque d'attention les attache à leur maître, les rende plus précautionnés, & qu'ils sentent sur eux une vigilance à laquelle rien n'échappe.

La dernière demie heure pourra être employée en partie à dire & à redire tant en françois qu'en latin, la dénomination des choses naturelles, en partie à entendre la lecture de quelque histoire françoise bien écrite.

C'est présentement au maître à prendre son parti. Aime-t-il mieux pour former la raison & la langue de ses disciples se conformer à la manière pleine d'adresse & de célérité dont la nature nous instruit ? Nous l'avons montrée : elle est en son pouvoir. On aime-t-il mieux voir ses élèves accablés de règles très-obscurcs, d'exemples encore plus tristes, ne produisant jamais un mot qu'à force d'appréts & de machines, demeurant tous dans une ignorance universelle, & aussi neufs au milieu de nous que le seroient des Lapons ?

C'est du discernement des maîtres que dépend le succès des études. Il ne faut que vouloir occuper & embellir les esprits par l'usage perpétuel de penser & de parler d'après les Écrivains de Rome les plus polis. A ce langage si pur joignez en route rencontre l'histoire de la nature & de la société. N'est-ce pas de cette sorte que le goût s'acquiert & qu'on se sent porté à l'acquérir ?

Dans ce genre de travail c'est à tout propos qu'il se présente quelque nouveau terme. Un maître peut-il en fixer le sens , qu'il ne fasse connoître à ses disciples un nouvel objet ? Sans négliger dans ses interrogations ni les genres des noms , ni les tems primitifs des verbes , il leur remplit l'esprit d'un jour à l'autre d'un bon nombre d'expressions latines , qu'il arrête dans la mémoire par l'attrait & les attaches de l'histoire naturelle ou civile.

Le progrès de la langue latine ne traverse ici en rien celui de la langue françoise. Quoique celle-ci soit fort inférieure à l'autre en plusieurs points ; étant le lien de notre société , nous ne pouvons trop avoir à cœur de la bien parler ; & il faut convenir qu'à

l'exception de cette marche uniforme qui renverse, comme nous l'avons dit l'image des objets ; elle a de grandes beautés, & peut plaire dans tous les genres imaginables.

Il n'est pas
encore tenu
de commen-
cer le Grec.

Pendant ces premières années on peut s'en tenir à l'usage du latin & du françois. Quoique la mémoire des enfans soit capable de tout recevoir & de tout retenir, il est aisé de voir que l'étude du grec produiroit alors un mauvais effet. Ce n'est point qu'on craigne de surcharger leur délicatesse mais il faut leur laisser contracter l'habitude & le tour du latin sans en affoiblir le sentiment par le mélange d'une autre langue. Le voisinage du grec nuiroit encore par une autre raison il partageroit l'activité, au lieu de la réunir toute entière sur l'objet qui presseroit le plus.

N'entamons point le travail des Classes supérieures sans avoir aidé les premières par d'autres secours d'un succès reconnu.

Cette méthode de traduire continuellement de latin en françois, puis de remettre le même françois en latin étant ce que nous avons de mieux pour imiter la façon naturelle dont toute
le

les langues s'apprennent , & pour former sûrement le goût de la belle littérature ; c'est aussi à la réussite de ce double genre de composition qu'il est raisonnable d'attacher l'espérance des distinctions & des couronnes.

L'art d'enseigner les langues savantes rentrera dans la manière dont la nature nous enseigne les langues vulgaires, si les petits commencemens ou les plus simples dénominations des objets n'ont aucune apparence de difficulté ; si ensuite par l'habitude de répéter légèrement , de vive voix , & la plume à la main , de très-petites choses , mais bien dites ; on acquiert tout d'abord le bon usage de la langue ; si enfin certaines nouveautés amenées de tems à autre dans le travail des compositions , donnent lieu à une apparence de difficulté , & au désir de s'en tirer honorablement , sans occasionner des chutes fréquentes & des habitudes vicieuses.

Dans cette vûe on peut employer l'après-dînée de chaque Vendredi à dicter & à faire remettre en un latin pur une partie de ce qui a été expliqué & répété ou depuis quelques jours ou depuis plusieurs mois. A moins qu'on n'aime mieux changer le sujet du dis-

cours en se contentant d'en imiter le procédé. Ne composer jamais qu'après un modèle sûr & qui ait été vû précédemment au moins une fois ; est un moyen fort naturel pour éviter toute structure bizarre , & tout ce qui n'est point de la langue qu'on veut apprendre. La jeunesse accoutumée à ce secours voudra par intérêt mettre l'explication des Auteurs dans sa tête. Elle y cherchera son modèle & se gardera bien de le perdre de vûe.

Nous sommes donc fort éloignés de souhaiter qu'on supprime la composition des thèmes, c'est-à-dire, la traduction de nos langues modernes en grec ou en latin. Nous voudrions au contraire qu'elle devînt plus fréquente, & nous en facilitons les moyens. D'abord dans les Classes mêmes le matin & l'après-dînée on peut proposer tantôt à l'un , tantôt à l'autre , de remettre de vive voix , une ou plusieurs phrases françoises en latin. On peut faire mettre ce françois en latin par écrit , & le faire composer sur le champ par toute la troupe, en fixant la durée de la composition. Quelquefois il vaudra mieux remettre ce travail au logis en ne leur donnant pour modèle & pour secours

qu'une seule lecture du latin qu'on leur redemande. Ils courent de cette sorte peu de risque de mettre de l'alliage avec le bon latin. Il ne leur faut point de dictionnaire. Il n'y a plus de longueurs, ni de pertes de tems. Dans les Classes supérieures la composition latine deviendra beaucoup plus fréquente & plus hardie.

J'entends par avance ce qu'on va dire, que dans cette façon d'apprendre les langues par la très-constante habitude d'entendre des choses bien dites, & de n'en entendre jamais que de justes; on ne mèt plus au jour les solécismes & les barbarismes. Ce sont des fautes perdues, qui ne servent à réformer personne.

Mais cette vieille maxime, disons-le sans crainte, est une erreur pernicieuse. C'est une pratique également nuisible à ceux qui enseignent & à ceux qui étudient sous eux, d'employer à entendre & à reprendre des fautes, le tems qui étoit dû tout entier aux Écrivains les plus purs; parce que de cette sorte la faute qui ne nuisoit qu'à un seul devient un mal commun à tous. Rarement entend-t-on dans les classes un langage pur, & elles retentissent sans fin

Se garder de rendre les fautes des particuliers nuisibles à toute la troupe.

des expressions qu'il ne faudroit jamais répéter , mais qu'on fait sonner haut & clair. Ne voit-on pas que c'est là ce qui époumonne les maîtres , & que plus ils se tourmentent à faire sentir le nombre & la grossièreté des fautes , plus ils font de tort à la jeunesse qu'ils en occupent ? Quand l'oreille est gâtée par une longue habitude d'entendre des expressions vicieuses , la langue & le goût ne peuvent manquer d'en souffrir. Jamais un homme ne sentira la vraie propriété & le caractère d'une langue , ou il n'y viendra que bien tard , quand on ne lui aura fait entendre & souvent & long-tems que des façons de parler contraires au bon usage de cette langue , & qu'il se sera fort occupé non des locutions dont il faut uniquement contracter l'habitude , mais de celles dont il faut s'abstenir.

Ne dites point qu'en corrigeant ces fautes on les fait éviter , & que c'est pour les faire éviter qu'on les tympanise. Jamais l'oreille n'est frappée par de mauvais sons , qu'elle ne reçoive une sorte de blessure : & si elle n'en entend presque point d'autres , dans une longue suite d'années & dans un âge tendre , pensez-vous la rendre plus saine

à force de la déchirer ainsi d'un jour à l'autre ? Le jeune homme qui n'entend que des repréhensions se défiera de plus en plus de sa langue : il sera plus timide par la connoissance des dangers : il ne connoît que cela. Mais il ne se fortifie pas cependant par l'habitude du bon : & c'est de quoi il s'agit. Voyez ce qui arrive à ceux qu'on ne se mèt pas en peine d'exercer à parler le latin des Auteurs, mais qu'on n'instruit qu'à force de règles qu'on leur donne à suivre, & de modèles de fautes qu'on les avertit d'éviter. Loin de les encourager à dégourdir leur langue, on les amène communément au point de paroître muets ou stupides. L'habitude d'entendre des fautes & des grossièretés est-elle, je vous prie, plus propre à apprendre le latin à un jeune homme, que l'habitude d'entendre sans fin des sons discordans n'est propre à former un musicien ; quand on les mettroit bout à bout de dessein formé, & qu'on ne les lui réitéreroit que pour lui en faire sentir le ridicule ?

Avertissez : criez tant qu'il vous plaira, que le tout est faux & exécration. Celui qui écoute comprend la vérité de votre avis. Mais cependant le mauvais

son, le mauvais tour de phrase a affecté son oreille. Le mal est fait. Or ce n'est point la raison, c'est l'oreille qui conduit la langue & qui lui communique à coup sûr ses affections. Si vous voulez qu'un homme ne laisse entendre ni aucune expression villageoise, ni aucun accent provincial, est-ce un fort bon moyen pour y réussir de vouloir qu'il soit toujours avec des gens de village afin qu'il se moque d'eux; ou de vouloir qu'il soit perpétuellement avec ses compatriotes, afin qu'il sente à tout moment en quoi il ne les faut pas imiter? Faites, faites-lui entendre le langage de Paris. Qu'il prenne pour modèle celui de la Cour. Pour tout ce qui s'appelle fautes, patois, ou accens, puisse-t-il être sourd & muet.

C'est donc l'expérience & la nature qui nous font ici la loi. Rien ne seroit ni plus plein de bienveillance, ni plus avantageux pour les études publiques, que d'y établir pour maxime de ne point relever tout haut les fautes qui se trouvent dans les compositions latines, & de ne les laisser venir qu'à la connoissance de celui qui les a faites; afin que celui qui pêche ne fasse tort qu'à lui-même, & jamais à autrui. Le

bon sens & la simple constitution de nos organes achèvent de nous démontrer que dans l'étude publique des langues plus on entendra de repréhensions & de clameurs , moins il y aura réellement à gagner. En fait de bien , l'habitude n'en sauroit être trop grande. En fait de mal , la connoissance même & les plus petits commencemens en sont à craindre.

Comme le travail des Classes em-
 porte à peu près cinq heures par jour ,
 celui du logis pour satisfaire à tout en
 demande à peu près autant.

Ordre du tra-
 vail au logis.

Le premier sujet à écrire en y entrant , est la petite histoire qu'il faudra réciter au commencement de la classe suivante. Il y faut joindre la traduction françoise de l'Auteur qui vient d'être expliqué , ou la version de quelques lignes de françois en un latin qu'on tâche de rendre semblable à celui qu'on aura entendu lire au moins une fois. Peut-être sera-t-il nécessaire d'y ajouter les questions & les réponses relatives à l'explication , si on est chargé d'en rendre compte par écrit.

La matière des petites compositions ayant été entendue de chacun & suffisamment éclaircie par le professeur

même , il en arrivera un avantage que les maîtres les plus sensés ont toujours recherché sans savoir trop comment y parvenir , qui est de tenir les esprits au-dessus de leur ouvrage , & de les mettre à l'aise plutôt que les laisser succomber sous la charge.

Cette méthode va nous donner du zems sur-tout le soir. Pour en tirer profit vous pouvez mettre en œuvre deux nouveaux exercices qui en occupant utilement la jeunesse ne lui paroîtront l'un & l'autre qu'un pur delassement. L'étude de la fable héroïque fournira l'un : l'étude de la géographie fournira l'autre. Pour ôter aux fables leur danger & à la géographie ses dégouts , il n'est besoin de la part du maître que d'un peu d'ordre & de précaution.

L'étude de la
fable.

Il partagera la fable en différentes portions , & fera retenir les noms des Dieux , des Déeses , & des Héros distribués par classes ; leurs attributs , ou les signes qui les caractérisent ; leurs fonctions , leurs merveilleux exploits , en donnant à tous ces contes le ton & l'air de ridicule qui y conviennent , de peur d'en donner une idée trop avantageuse , en traitant le tout sérieuse-

ment. On peut à certains jours réglés en faire un exercice de mémoire, ou bien en faire la matière d'une dispute où l'un propose à l'autre des questions sur la fable auxquelles il faut répondre; ou traiter les sujets fabuleux par manière de descriptions de tableaux, dont il faut donner l'explication & deviner les personnages. Toutes les lectures nécessaires pour faciliter ces exercices, se peuvent faire dans le petit dictionnaire de la fable (*a*). Tout s'y retrouve au besoin par l'ordre alphabétique des personnages & de leurs symboles ou attributs.

Si les jeunes gens éprouvent déjà quelque plaisir dans cette lecture, ils en auront infiniment plus à lire les traductions que nous avons des plus beaux Poèmes de l'antiquité. On ne sauroit croire combien est agréable l'impression que font sur eux les poèmes d'Homère, sur tout l'Odyssée (*b*), ensuite l'Énéide de Virgile (*c*), & le Télémaque de Fénelon (*d*). L'adroite liaison des épisodes avec l'action princi-

(*a*) Chez Desaint & Saillant.

(*b*) De la traduction de Madame Dacier, édition du Louvre.

(*c*) Chez Desaint & Saillant.

(*d*) Chez la Veuve Estienne & fils.

pale, forme de ces parties différentes un tout qui s'arrange agréablement dans leur tête , & qu'ils n'oublient jamais.

Ce n'est pas que nous voulions faire de la fable une occupation qui emporte beaucoup de tems. Moins encore voudrions nous leur voir prendre goût à des récits frivoles & passionnés. Mais outre le besoin qu'ils ont de la fable pour entendre la belle antiquité, c'est-à-dire, les Auteurs & les tableaux qui se présentent en ce genre ; les Poèmes que nous avons cités semblent faits pour former agréablement l'esprit. Non seulement on y prend goût à la lecture par l'attrait des fictions : mais on s'y trouve naturellement excité à étudier les différens caractères , & à acquérir le discernement des bienséances.

Nous l'avons tous éprouvé : ce sont des lectures très-peu réjouissantes & même peu intelligibles pour la jeunesse que tous les traités philosophiques de Cicéron sur l'amitié, sur les offices, sur la nature du bien & du mal. Il viendra un tems où l'on en sentira les vraies beautés. Mais pour l'âge dont il s'agit, rien n'est ni plus instructif, ni plus propre à attacher le Lecteur que la colère

& les hauteurs d'Achille qui préfère ses ressentimens au salut de sa patrie ; que la dextérité d'Ulysse dans les aventures de son retour & dans le rétablissement de son domaine ; que la tendre affection d'Enée pour les restes des Troyens fugitifs auxquels il cherche & veut assurer une nouvelle demeure ; que le caractère de Télémaque également flexible aux impressions du vice & de la vertu. Tous ces récits enchantent les jeunes Lecteurs par la singularité des évènements. Dans la profonde ignorance où ils sont de tout, ils trouvent là un premier fond d'idées assez abondant pour les mettre en état de parler, & d'écrire dans leur langue.

C'est aujourd'hui une pratique très-commune & d'un succès inmanquable d'accoutumer les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, à rendre compte par écrit, ou tout au long ou dans une courte analyse, des lectures qu'ils ont faites dans les traductions des Poèmes de l'antiquité, ou dans quelque histoire françoise. Outre l'agrément des sujets on y trouve des avantages qu'il n'est pas facile d'avoir ailleurs ; un langage pur ; un beau naturel qui ne se dément point ; une

éloquence naïve & sans fard. Ces lectures font très-bien connoître sans leçons ni efforts, ce qui sert à unir les hommes entr'eux, & donnent une très-grande idée de l'obligation des services réciproques. Tout y est plein d'ame. On y éprouve par tout un feu & des sentimens proportionnés aux objets & aux circonstances. Mais sans les mouvemens du cœur il ne faut attendre ni goût, ni plaisir.

Dans la nécessité où l'on est de prendre quelque connoissance de la fable, & de choisir les écrits qui l'ont le mieux traitée ; je ne voudrois jamais conseiller de faire aucun usage d'Ovide. C'est en fait de mœurs le plus pernicieux de tous les maîtres. Aucun Editeur ne l'a rendu supportable après les plus nombreux retranchemens. Ce n'est point d'ailleurs un Ecrivain à proposer pour modèle. Quoiqu'aisé & coulant, ses pointilleries n'ont point de fin. Le fond de ses pensées est un délire perpétuel. Vous lui trouvez une vraie manie de montrer de l'esprit. On sent par tout un homme vain qui est enchanté de sa propre facilité.

Si j'avois quelqu'un à instruire, j'aurois mieux le laisser dans l'ignorance

de certaines choses que de lui avoir fait prendre des leçons d'un si mauvais maître : à moins qu'on ne veuille extraire d'Ovide ce qui s'y trouve de plus estimable par un tour extrêmement léger ; s'en tenir là , & fermer sévèrement la porte à tout le reste.

Après la fable viendra la géographie Les commencemens de la géographie. dont il faut bien se garder de remettre les commencemens jusqu'aux Classes supérieures , de peur qu'on n'y prenne aussi le parti de la différer jusqu'à l'âge viril où l'on n'est presque plus propre à ce genre de travail.

Vous serez d'abord effrayé de voir dans un grand nombre de jeunes Etudiens , qu'il y en ait peu qui puissent faire la dépense de toutes les cartes nécessaires ; & qu'il y en ait encore moins qui puissent se les donner en les dessinant eux-mêmes. Mais il n'est point question de faire la moindre dépense. Il ne faut que copier des cartes : & il y a une façon de s'y prendre qui devient un agréable amusement.

Se rencontre-t-il dans la troupe un enfant qui montre , comme il arrive d'ordinaire , quelque dextérité dans le travail des mains ? Vous avez trouvé

vosre maître géographe. Il dirigera bientôt l'ouvrage & les ouvriers.

Commencez par lui faire imiter tellement quellement les limites ou les côtes maritimes d'un continent, les courbures des principaux fleuves, & les coudes que font les montagnes, sans y joindre encore ni aucunes villes, ni aucuns noms. Si son travail se trouve avoir quelque petite ressemblance avec ce qu'il a voulu copier, contentez-vous-en. Ne blâmez rien. Il se croira capable de quelque chose, & il est bon qu'il le croye.

Le goût de l'imitation venu, vous gagnerez bientôt un autre point. Il faut que vosre apprenti dessinateur réduise une grande carte en petit; & qu'il apprenne à en mettre en grand une très-petite, toutes les parties gardant entre elles leurs proportions. Y réussir à l'aide d'un même nombre de quarrés proportionnels dans les deux champs est une affaire de deux jours.

Posez le cas qu'il ne se trouve point d'enfant qui puisse vous seconder : vous aurez recours à une main plus sûre, ou à la vôtre.

Faites dessiner sur des feuilles de papier de moyenne grandeur les princi-

paux traits des cartes qui représentent les continens , le tour de la Méditerranée , les environs de la Mer Baltique , les pays célèbres comme la Palestine , l'Italie , la Grèce , la Perse , l'Arabie , l'Egypte & telles autres parties du monde , comme on les trouve dans Ortelius ou dans Cellarius , & principalement dans les cartes de Guillaume de Lisle. N'y mettez que les grands traits & point de noms.

Doublez , triplez les copies de chacune de ces cartes selon le nombre des événemens historiques particuliers à telle ou à telle contrée. Le champ d'une certaine étendue de pays pourra être le même pour différens récits. On y retrouvera les mêmes mers , les mêmes anses le long des côtes , routes les mêmes proportions. Mais à l'aide d'une enfilade de points bien marqués , on apercevra dans une carte le voyage d'Abraham ; dans une autre la marche des Israélites ; dans une troisième la route des flottes de Salomon & de Josaphat ; ici l'expédition d'Annibal , puis celle de Scipion ou d'Agatocle ; là les aventures d'Ulysse ou d'Enée ; ailleurs les voyages & les conquêtes de S. Paul , ou les découvertes de Christophe Colomb.

Il suffit d'avoir une seule carte d'une espèce pour en avoir aussitôt une centaine de toutes semblables. Arrêtez sous votre carte autant de feuilles de papier qu'il vous plaira. Piquez d'une pointe d'aiguille tous les traits, & formez en des files de points à jour. Tous les papiers de dessous seront percés de même. Les mêmes traits s'y trouveront ponctués & ouverts. Il sortira tout d'un coup de cette manufacture commune autant de modèles qu'il en faut à vos jeunes gens. Ils emporteront chez eux chacun le leur : après quoi il ne faut qu'étendre chaque dessin sur un papier blanc & jeter sur les traits piqués un peu de charbon mis en poudre. De cette sorte on se donne une nouvelle copie, & tant d'autres qu'on voudra. Ce sont toujours les mêmes traits ; qu'on peut ensuite rendre exactement continus, qu'on peut fortifier inégalement, & enluminer avec des encres de différente couleur. On se gardera bien d'entasser dans le même champ tous les noms des villes qui appartiennent au même pays : il vaut mieux les partager & n'y faire paroître que les noms des lieux qui marquent dans un événement plutôt que dans un autre. C'est

le maître qui réglera ces différences selon le besoin.

Après avoir multiplié à volonté chacune de ces cartes historiques, on peut mettre sur un exemplaire les marques des lieux avec leurs noms ; & sur un autre les marques seules sans les noms, afin qu'au moment où vous mettrez le doigt sur une ville ou sur un fleuve, on vous en livre le nom sur le champ. Mais vous serez fidèlement servi & l'on n'hésitera point dans les réponses à faire à vos questions, si toutes les fois qu'on a prononcé le nom d'un lieu, l'on a eu soin de rappeler le souvenir d'un événement qui s'y est passé, & sur-tout d'une production dont la nature l'enrichit.

C'est encore dans cette vûe qu'on omèr sur les cartes les lieux peu remarquables. La figure acquiert par là un plus grand air de netteté. Cette précaution fait sortir les objets qu'on a intérêt de connoître & les empêche de se perdre dans la foule.

Un autre moyen très-propre à aider actuellement la mémoire & à rendre un jour l'étude de l'histoire plus facile, est de ne point séparer dans les commencemens le nom que porte une ville

d'avec celui qu'elle portoit autrefois. Ainsi après avoir nommé Constantinople on ajoute que c'étoit anciennement Byfance : après avoir nommé Carthage , on ajoute que les ruines s'en retrouvent à côté de Tunis : on dit de même de l'ancienne Crète que c'est la Candie moderne , & de Sparte ou Lacédémone que c'est aujourd'hui Miftra.

On peut encore imiter tous les grands traits d'une carte géographique ou à l'aide d'un papier huilé & transparent ; ou en appliquant un papier blanc sur une carte , & en présentant tous les deux à la fenêtre. Tous ces moyens soit d'imiter promptement le fond d'une carte , soit de rendre certains lieux plus frappans & plus mémorables , nous en laissons le menu détail à la dextérité des maîtres qui en peuvent imaginer beaucoup d'autres. C'est assez qu'ils voyent que fans dépense & fans aucune leçon de deffeing , un enfant avec le simple fecours de quelques patrons piqués imitera le fond d'autant de cartes qu'il lui en faut , & se fera son petit Atlas dans la durée d'un an.

Tout ce qui peut tomber sous les yeux des enfans , ce qu'ils peuvent saisir & manier , ce qui obéit à leur

gouvernement , ce qui leur tombe en partage & leur reste en pleine propriété, ce qui les mèt en état ou de remporter des victoires ou de meubler leur cabinet, voilà les choses où ils se plaisent. Proposez leur après la composition faite & transcrite, de se mettre à une carte de géographie : proposez-leur de faire la visite puis la description des pièces d'une machine, de rendre raison de l'usage des pièces qui composent un métier, en un mot de faire le dénombrement de quelques-unes des choses qui se voyent dans la société, ou dans la nature, & de les appeller toutes par leurs noms : ce sont de purs divertissemens pour eux. Ils s'en accommoderont comme d'autant de récréations & de fetes qu'on leur accorde. Rien ne leur plaît tant que la vûe des objets : le latin qui tient à des choses sensibles est toujours bien venu.

C'est même l'unique façon de faire naître la curiosité & de la mener assez loin. Quand un jeune homme s'est rendu la connoissance des côtes & des lieux distingués, un peu familière à force d'y passer & d'y repasser dans ses courses géographiques ; il ne pourra plus soit

dans la lecture , soit dans la conversation , entendre parler de nouvelles de guerre , ni d'aucune des parties du commerce , ni des productions de tel & de tel pays ; sans prêter l'oreille aussitôt , comme s'il s'agissoit de choses à lui appartenantes. Il ne se trouve plus étranger nulle part , & ce qui intéresse le plus la société est ce qui lui paroît le moins indifférent.

Le second
degré de l'ap-
propiété
des langues.

Nous avons vû la première opération de la méthode d'enseigner les langues , qui consiste à montrer ou à faire entendre nettement & sans latin , les choses qu'on doit ensuite lire en latin ; moyen naturellement propre à mettre l'esprit en mouvement , & à rendre les signes ou l'expression qu'on attachera aux objets , tout à fait inséparable des idées qu'on aura une fois bien imprimées dans l'esprit. Nous avons suffisamment fait voir comment par un grand usage on peut acquérir la connoissance des élémens avec une raisonnable provision de termes & de phrases. Voyons la seconde partie de la grammaire , celle qui recherche les différens usages & assemblages des mêmes mots , leurs significations , & leurs

valeurs différentes selon la façon de les mettre en œuvre. C'est ce que nous appellons la Propriété de la langue.

La propriété de la langue.

COMME c'est dans les écrits qui nous restent des Philosophes, Historiens, Poètes, & Orateurs des bons siècles que se trouve aujourd'hui la propriété entière de la langue latine, & il en est de même pour le grec, c'est une étude qui d'abord ne se peut faire à propos hors des ouvrages des bons Écrivains.

M. Rollin a parfaitement traité cet article, & a montré aux maîtres la Traité des
Études. vraie façon de s'y prendre. Il se garde bien de vouloir qu'on s'attende à trouver les langues grecque & latine dans des livres de grammaire : mais il recommande de puiser la grammaire de ces deux langues & toute la connoissance de leur propriété dans les livres mêmes des Auteurs qui ont le mieux écrit. C'est avec la même justesse qu'il défend d'enseigner la poétique & l'éloquence par la dictée de ces règles qu'on traîne depuis si long-tems dans les Écoles. Il ne connoît qu'une façon sûre

d'enseigner ces beaux arts : c'est de les prendre & d'en trouver les règles dans les ouvrages mêmes des bons Poètes & des grands Orateurs.

Horace ne savoit ni ne conseil-
loit rien de mieux que d'avoir nuit &
jour devant soi les Auteurs grecs les plus
estimés.

C'étoit aussi la maxime de Quintilien
qui se plaignoit des Écoles de son tems,
où les maîtres prétendoient enseigner
l'éloquence indépendamment de la lec-
ture des Orateurs.

Vida & Boileau dans leurs Poéti-
ques, la raison & l'expérience de con-
cert avec eux, nous apprennent que les
plus sûrs modèles des beaux arts & les
vrais principes des langues savantes ne
manqueront jamais à ceux qui contrac-
tent une habitude constante de lire, de
goûter, & d'imiter les bons Auteurs.
Car comme le vrai sens des expressions
se tire de ce qui fait le sujet du discours
entier, & de l'intention de celui qui
parle; de même la beauté & la force
des expressions se tirent tant des bien-
séances qui conviennent aux personnes,
au tems, au lieu, aux circonstances;
que de l'intérêt plus ou moins grand
que nous y pouvons prendre. Mais

penſe-t-on pouvoir faire ſentir le mérite du grand art d'imiter la nature & les diverſes beautés qui réſultent de l'obſervation des bienséances, en débittant de froides généralités, & en alléguant des exemples qui perdent infiniment à être tirés de leur place. En eſſet, ils ſe montrent alors bruſquement, ſans être amenés par le fil du diſcours. L'eſprit n'y eſt préparé ni par la circonſtance du lieu & du tems; ni par la connoiſſance des motifs & des paſſions qui font agir les perſonnes. L'eſprit n'y eſt aidé ni par les uſages ou le caractère des peuples, ni par d'autres rapports actuels qui éclairciſſent le tout.

Au contraire *les bons Ecrivains comme les bons Peintres enſeignent parfaitement ce qu'ils exécutent bien.* On n'en trouvera nulle part de meilleures leçons, pourvû qu'en les liſant on s'attache à ſentir la juſteſſe de leurs expreſſions, la diverſité des ſtyles, & les caractères propres à chaque ouvrage.

Nous ne manquons ni de bonnes Grammaires, ni de bonnes Rhétoriques. Mais elles ſont touſjours mieux dans les mains des maîtres que de leurs élèves. On ne ſauroit ſe figurer quelle eſt l'étendue de la propriété d'une ſeule

langue. L'assemblage en devient une charge de préceptes dont l'aspect fait trembler. Mais la grammaire n'allarme plus personne quand elle tient inséparablement à des Ecrivains polis ; quand on ne la présente que par partie , & de vive voix ; quand son secours devient nécessaire & se trouve amené par l'obscurité d'un passage dont on veut se tirer. Pour lors vous ne trouverez plus personne qui ne consente à savoir tantôt ce que c'est qu'une Ellipse ; tantôt ce que c'est qu'un Hellenisme , ou tout autre tour de langage. L'étude de la propriété se soutient alors par l'attrait , & ce qui plaît ne peut manquer d'être porté plus loin que ce qui rebute.

Nous n'avons pour le présent aucun besoin du détail de la vie , ou des différens ouvrages des Auteurs. Pour montrer tout d'un coup les secours qu'on peut en tirer , il ne faut qu'en faire la distribution dans le travail des quatre Classes supérieures , de façon qu'après y avoir passé , il ne se trouve aucun genre d'ouvrage , aucun style célèbre parmi les Anciens , dans lequel les jeunes gens ne se soient exercés soit par la traduction , soit par l'imitation , à l'aide
d'une

d'une première facilité acquise dans les exercices précédens.

On continuera à écrire au logis le trait historique dont le Professeur aura lui-même fait la lecture ou le récit : & la première demie sera en partie employée à ce récit Il est important de perpétuer cette petite tâche dans toute la durée de l'étude des belles lettres. Cet exercice réitéré deux fois par jour sept ou huit ans de suite , fera insensiblement parcourir les histoires de la plupart des nations & en donnera une idée passable. Ni le dégoût , ni la fatigue ne sont ici à craindre , le maître prenant sur lui de faire le choix & le récit de chaque sujet. A force de parler ainsi sa langue maternelle fréquemment , correctement , & du ton de la belle conversation , un jeune homme y gagnera un air aisé , & apprendra probablement à narrer avec grace. Ce talent n'est point du tout indifférent. Il devient quelquefois un puissant aiguillon ; & conduit souvent à quelque chose de mieux.

C'est dans la quatrième Classe qu'on peut sans grand inconvénient pour la prose latine commencer l'étude du grec & de la versification. Durant la pre-

Distribution
du travail des
quatre Classes
supérieures.

Première de-
mié.

Commence-
mens du grec
& de la ver-
sification en
quatrième.

mière demie après la petite narration françoise on récitera par cœur une partie des élémens de la langue gréque. Le vrai moyen d'avancer promptement dans les noms & dans les verbes est d'employer de beaux Paradigmes, & de faire sur-tout usage des vers Techniques (a) de Meslier, qui expriment nettement un grand nombre de règles en très-peu de paroles.

Sur l'heure qui suit, & qui doit être employée à la traduction des Auteurs, on peut prendre quelques premiers momens pour traduire une partie du texte grec de l'Evangile ou des Actes des Apôtres, & consacrer par cette lecture toutes celles qui viendront après.

Saint Luc élevé, comme on a grand sujet de le croire, à Antioche, est celui des Écrivains sacrés dont le style approche le plus de la pureté de la langue gréque, & se ressent le moins de l'hébraïsme. Mais on cherche quelque chose de plus précieux dans le texte de la nouvelle Alliance que les élémens de la langue. On y apprend la nouvelle du salut & la propagation des bénédictions promises à toutes les na-

(a) Grammaire gréque de Meslier, Principal du Collège de la ville de Laon.

tions : l'on n'en fait la lecture qu'avec les marques du respect religieux qui lui est dû.

La quatrième Classe tenant le juste milieu de la durée des études, on peut très-bien s'y servir des extraits qu'on vient de donner de Cicéron, de Valere Maxime, de Patercule, d'Aulu-Gelle, & de Columelle (a). Ce sont tous traits aussi amusans que propres à fortifier le style : à moins qu'on n'aime mieux prendre les histoires entières de Quinte-Curce & de Salluste, les éclaircir par de courtes notes, & en faire rendre compte à l'ordinaire en françois, puis en latin.

Après midi on donnera une heure entière à la lecture de Térence & l'on peut compter qu'elle paroîtra courte. Nous n'avons de ce Poète incomparable pour le beau naturel, que quatre pièces qu'on puisse voir. Encore s'en faut-il bien que les éditions en soient aussi châtiées qu'elles le devroient être. On verroit ces quatre pièces avec plus de sûreté & de profit, si un éditeur plein de goût & de religion vouloit adroitement substituer une action différente & un intérêt honnête aux amours

(a) Chez les Freres Guerin.

criminelles qui en font le sujet. Il vaudroit bien mieux pour le service des jeunes gens altérer par-ci par-là quelques vers , déranger ou supprimer quelques scènes , & changer le fond de l'action principale , que de les occuper de lectures nuisibles , ou de les priver des dialogues les plus parfaits qui nous restent de l'antiquité. On y trouve , & difficilement pourroit-on trouver ailleurs , le vrai langage des Romains tel qu'ils le parloient dans leur vie domestique , tel que la nature le leur dictoit : & autant ce modèle de naïveté a d'attraits pour les jeunes Lecteurs , autant se trouve-t-il propre à leur donner le tour d'esprit le plus désirable.

Nous n'aurions pas moins d'obligation à celui qui voudroit réduire Plaute & le mettre à l'usage de la jeunesse Chrétienne en le déchargeant d'un tas de mauvaises plaisanteries qui y fourmillent ; mais sans lui rien ôter ni de sa latinité , ni de son enjouement. Des esprits faits s'amuseroient de cette lecture : au lieu qu'elle n'a été propre jusqu'ici qu'à exercer leur patience.

Mal à propos nous rendons-nous esclaves des livres imprimés. On peut s'en passer ici. Il ne faut que corriger

ce qu'on ne doit pas lire dans ces Auteurs, & couper le tout en différentes scènes qui ne tiennent plus l'une à l'autre. Ce seront autant d'agréables dialogues dont on se pourvoira uniformément par la dictée.

Dans cette Classe qui fait le juste milieu des études, il n'est guère possible de recommencer tous les jours & un an de suite, à traduire Plaute ou Térence, puis à les remettre de françois en latin, sans appercevoir un grand changement. Vous ne trouverez plus personne qui ne montre de la bonne volonté. Vous en verrez bon nombre toujours prêts à parler latin, & qui le feront avec grace.

Pour les y amener plus efficacement, la grande prudence du maître est de parler peu & de leur laisser la place libre. Il peut dans cette vûe partager le tems de l'exercice en deux portions très-inégales : la plus petite sera pour expliquer le grammatical nécessaire après la traduction : l'autre part qu'on ne peut trop étendre, servira à faire rendre compte du texte en françois & en latin. Cette méthode les tient tous en haleine, & ferme la porte à l'ennui.

La continuité de l'exercice amène nécessairement une habitude qui ne change plus : & cette facilité une fois acquise peut tenir lieu de bien d'autres secours : au lieu qu'il n'y a point d'autres secours qui la remplacent ou qui lui soient équivalents. Celui qui parle prestement & s'énonce sans peine par le grand usage d'une bonne latinité ; pourra blesser par-ci par-là quelque règle de grammaire : mais il ne saura pas moins traduire & rendre le sens. Il saura se retourner par lui-même , & saisir ce qui lui échappoit. Ce sera pour lui un jeu d'appercevoir ses fautes , & il en rira le premier.

Ajoutons qu'à cet âge quiconque est déjà au point de sentir & de rendre sur le champ les graces de Térence, on peut dire que son goût est décidé pour le vrai & pour le naïf. Difficilement se laissera-t-il surprendre ni par l'ensuie des grands mots , ni par le brillant des pensées , ni par les parures qui détournent du sujet & ne tendent qu'à montrer de l'esprit. Il est fait à la beauté réelle qu'il distingue très-bien du fard & des apprêts. Il cherche par habitude & sans le savoir

ce qui est naturel , ce qui est vrai ,
ce qui quadre aux circonstances. Il lui
faut cela pour le contenter.

L'air naïf de Phédre , les graces de
Térence , & l'enjoûment de Plaute pro-
duisent un autre bien. Un jeune homme
qui y prend goût , & qui devient sen-
sible à la peinture qu'ils font de nos
mœurs ; acquiert le tour d'esprit qu'on
lui souhaite pour le rendre sensible aux
vraies beautés d'Homère , de Cicéron ,
de Virgile. Il est vrai que selon le carac-
tère de chaque sujet , on trouve dans
ces derniers tantôt un patétique ravif-
sant , ailleurs des tableaux de la nature ,
ou des portraits de l'homme , & en
général une riche variété : mais ils se
ressemblent tous par ce fond de naï-
veté & de droiture que nous admirons
dans Térence , dans la Fontaine , &
dans Molière. Vous sentez par-tout l'a-
mour du vrai , & la recherche de cha-
que chose comme elle est ; par tout
une vive imitation de la nature. Vous
n'appercevez nulle part un Écrivain qui
cherche à se montrer lui-même.

La dernière heure sera employée dans
la quatrième Classe à parcourir quel-
ques-unes des compositions & à exer-
cer toute la troupe sur les élémens

L'emploi de
la dernière
heure.

de la langue gréque , en justifiant le tout par des exemples perpétuels , & en les accoutumant à se questionner les uns les autres sur ce qui vient d'être dit. S'il reste quelques momens , & l'on peut se précautionner pour en être sûr ; on ne peut les employer mieux qu'à la lecture d'un Poète ou d'un Historien françois. Dans les Classes supérieures il fera mieux de donner ce tems à un Orateur choisi.

Différens
exercices pro-
pres pour les
Classes supé-
rieures.

Mais avec les exercices courants , il est bon de mettre en œuvre d'autres pratiques très-propres à affermir le style & à aiguïser le goût. En voici quelques-unes : il est bien libre d'en imaginer d'autres.

Ceux de la troupe qui montrent plus de facilité que d'autres , & qui commencent à se faire un nom ; rien n'est mieux que de les charger de la commission honorable de prévoir au logis & d'expliquer, en Classe , au lieu du maître, l'endroit de l'Auteur où l'on est parvenu. Quelle satisfaction pour lui d'être simple juge du bien qui se fait, & de voir faire ce bien par des élèves qui le représentent ! Après un usage si long & si journalier de traduire fidèlement les Auteurs , puis de les reme-

tre en latin , vous verrez ces jeunes gens arriver au point de n'avoir plus besoin de traduire , & se contenter de lire le latin pour en rendre compte en françois sur le champ , & même pour vous le rendre en latin dans la même pureté.

Quant aux compositions latines qui se peuvent faire en Classe ou au logis ,
 1°. il est tems de choisir fréquemment dans les meilleurs Auteurs latins quelque morceau détourné qui ne soit point dans les mains des jeunes gens. Après le leur avoir dicté en françois , on leur en lit le texte une seule fois pour être remis par écrit ou sur le champ , ou au logis en un latin qui approche le plus qu'il est possible de celui qui a été lû. Mais c'est sur toute chose une précaution nécessaire que ce latin ne soit pas du crû du maître. On ne peut faire fonds que sur la belle antiquité.

Faire composer fréquemment d'après une seule lecture du latin.

C'est une prudence , dans les modèles qu'on choisira , de prendre ceux où l'on trouve telle & telle figure , tels & tels tours gracieux & de grand usage , qu'on veut successivement inculquer à la jeunesse.

Changer le
sujet du mo-
dèle, sans
changer la
parabole.

2°. On peut souvent dicter des pièces ou des parties de discours dont on aura changé le sujet, pour donner lieu d'en imiter la structure & le procédé après l'avoir entendu depuis peu, ou depuis long tems.

Partager un
sujet en diffé-
rentes ques-
tions dont il
faul le tirer les
réponses du
texte même.

3°. On peut partager un sujet, éclairci par une suffisante explication, en autant de questions qu'on jugera nécessaire, & exiger qu'on y réponde par écrit au logis; de sorte que la réponse se tire en substance du texte, & qu'il faille cependant abandonner ce texte en plus d'un point.

Il est facile de voir à quoi rend cet exercice, & quel bien il en doit résulter. Il faut encourager & enhardir les jeunes gens à se mettre une bonne fois à la nage sans aide & sans support, à se tirer du danger par eux-mêmes, & à n'avoir plus besoin d'entendre la lecture d'un modèle pour se mettre à composer.

Souhait de
Quintilien.

Il se trouve un autre avantage dans la nécessité de répondre à ces questions. C'est d'achever de remplir les vûes de Quintilien qui met toujours ensemble ces trois exercices:

1° Lire ou traduire,

„ Rendre compte ,
 „ Juger de ce qu'on a vû.

Lectio.

Enarratio.

Judicium.

4°. On peut faire traduire un excellent Poète latin en prose latine ; le faire mettre pour ainsi dire en pièces pour en rapprocher les membres d'une autre façon , & en former un corps de discours d'un caractère tout nouveau. N'imitiez point la Rue qui a défigurè Virgile , & en a fait un épouvantable squelette. Suivez plutôt la manière de Jouvenci qui en renversant la versification d'Horace en a tiré un corps de discours qui a l'embonpoint & les graces du naturel.

Changer en prose une pièce de poésie.

5°. Rien n'est plus profitable que de prescrire sur la fin de chaque semaine une analyse fidèle des Auteurs qu'on y a lûs , & sur-tout un exposé juste des liaisons par lesquelles l'Auteur a passé d'une matière à une autre. L'attention du maître sur ce travail rendra ses élèves plus attentifs à l'explication de chaque jour , & plus clair-voyans pour sentir le progrès des idées & le fil de chaque discours.

Reviser & analyser de ce qui a été vû durant la semaine.

Faire quelque-
fois de cette
analyse la
manière d'une
composition
pour des prix.

6°. Cette analyse peut de tems en tems leur être demandée dans un moment où ils s'y attendent le moins. On peut en faire la matière d'une composition pour des prix ou pour la première place. Jamais victoire ne peut être ni plus honorable, ni moins équivoque. C'est l'ouvrage du bon sens tout pur. Imaginez-vous comment ces Auteurs seront lûs par avance.

Je ne sai, me direz-vous, si l'on a lieu de rien attendre de bon de cette pratique, où il s'agit de se rapprocher le plus qu'on peut d'un Auteur usuel & que tous les Compétiteurs auront lû. Qu'en arrivera-t-il ? Que tous les orateurs, Historiens, Poètes ou autres qu'on leur mèt en mains, seront tournés & retournés, lûs & relûs tant de fois, qu'ils ne laisseront rien échapper de ce qui pourra devenir la matière d'une composition, ou d'une analyse proposée pour les prix. Ils prendront si bien les devants qu'ils ne se trouveront étrangers nulle part. La rare subtilité de former trente voleurs qui se disputeront la palme, au lieu d'un vainqueur qui l'obtienne à bon titre !

Passons le terme de voleurs ; mais ce

sont là des voleurs fort aimables, dont on voit avec plaisir le nombre s'augmenter. Leurs vols sont la fin même où vous vous proposiez de les faire arriver. Leur faire connoître les écrits des Anciens, les leur faire goûter, les leur rendre familiers au point de parler d'après eux & comme eux; n'est-ce pas là ce qui faisoit ou devoit faire l'objet de votre travail & de vos vœux.

Parmi ceux qui enseignent il n'arrive que trop qu'on rende la réussite des compositions fort difficile, ce qui est directement contraire à la légèreté de l'usage. On affecte de chercher quelque sujet extrêmement détourné ou élevé. On en rend l'accès presque impraticable à force de pièges & de dangers. Peu arrivent au but. Les autres s'égarent, tombent, & vont nécessairement donner dans le précipice. Mais pourquoi leur rendre la marche difficile ou périlleuse? Tous ces embarras n'occasionnent que le désespoir & le dépit continuel de ne se voir propre à rien. Ne valoit-il pas mieux par la très-grande habitude de dire soir & matin des choses aisées mais justes, les amener tous à vouloir s'exercer d'une façon nouvelle, & à s'élever par degré? Ne vau-

droit-il pas mieux que le maître ne parût pas toujours voir si clair , & qu'au lieu de blâmer ce qui a coûté peu d'efforts , il en fit l'éloge , quand le tout coule aisément ; afin qu'ils en contractent l'habitude ? Sa méthode ne peut manquer de réussir s'il les engage à lire fréquemment , & à fureter par tout où ils espéreront rencontrer leur capture , en sorte que pour déterrer dix ou douze lignes , ils en mettent deux ou trois cens dans leur tête.

Tems de
composer sans
modèle.

7°. Quand on commencera à fournir de son abondance & à pouvoir se passer de modèle pour composer ; c'est alors le tems de leur dicter en françois des endroits tirés de Plaute , de Vitruve , de Columelle , & d'autres qu'ils ne connoissent point , pour les mettre en latin. C'est alors qu'on peut à profit leur donner à faire en latin ou une lettre , ou un récit , ou un dialogue entre personnes dont on leur a bien fait connoître l'état , la disposition , & les intérêts. Le sujet en étant tiré de la belle antiquité ; vous avez une règle pour décider de la victoire. Elle appartient à celui qui approche le plus du modèle sûr.

Quand on leur remarque une grande

facilité à manier le style de la conversation, qu'ils sont aisés, naturels, & sachant varier le ton selon l'état & la passion des personnes, voilà la plus sûre marque d'un bon génie : c'est une espérance presque infailible pour l'avenir. Il n'en est pas de même quand ils s'élèvent, quand ils donnent dans le grand. Ne vous y fiez pas.

On rencontrera quelquefois, & peut-être trop souvent, des termes manqués, & qui jureront contre les règles : vous entendrez aussitôt des gens qui s'écrieront : tout est perdu : on ne fait rien. Voilà des études fort mal faites.

Quelle idée ! ces fautes d'inadvertence sont réellement des minuties sans conséquence, & qui n'empêchent point les progrès réels. Le grand point consiste à entendre la langue, à la parler aisément & dans son vrai tour à quelque irrégularité près, que l'usage des Auteurs & la grande habitude de composer rectifieront assez.

Ceux qui auront quelque peine à rendre leurs compositions exactement correctes & conformes aux règles, n'ont pas perdu leurs peines, s'ils acquièrent par la longue habitude de toujours traduire & de rendre compte de tout,

l'avantage inestimable de pouvoir lire les Anciens sans répugnance & avec facilité. Faut-il tant s'allarmer des fautes de leur composition ? sont-ils destinés à délibérer un jour dans le sénat de Rome, ou à porter la parole au Peuple de dessus la tribune aux harangues ?

Il ne faut point disconvenir qu'il ne s'en trouve toujours quelques-uns dans la troupe à qui ces compositions tourneront au plus mal : & c'est un accident auquel l'ancienne méthode ne se flatte pas de remédier. Vous en verrez qui ne se pourront jamais mettre dans la tête la structure d'un vers, ou en appliquer les règles d'une façon supportable. Très-communément il s'en trouve qui en prose comme en vers se guindent dans les nues, & disent des extravagances. Ils sont assez à plaindre. Pourquoi surcharger leur misère par la dure nécessité de faire tous les jours des choses parfaitement ridicules ? La perpétuelle occasion de faire des fautes les rend si fréquentes, qu'il s'en forme un vice d'habitude. Une pareille méthode se peut-elle défendre ? Elle revient exactement au point de tourmenter beaucoup ces jeunes gens pour en faire des sots par un effet nécessaire.

Quand on a une certitude marquée de ne pouvoir les mettre à certaines compositions sans leur faire contracter un véritable travers, & sans les empoisonner par leur propre travail ; il est bien plus sage de ne leur pas proposer de pareils exercices

Qu'il soit permis à quelques-uns de n'être pas capables de tout. Vos différentes compositions n'en iront pas moins leur train. Souffrez cependant avec discrétion que tel & tel se contentent de traduire le latin en françois. Permettez leur de s'exercer fréquemment dans leur langue naturelle, & qu'ils puissent jouir du mérite d'y avoir réussi. Qu'ils écrivent souvent des lettres françoises sur des sujets faciles & ordinaires dans la vie. Leur composition est-elle supportable ? il en faut faire l'éloge. Voudriez-vous leur reprocher une lenteur & des bornes qui ne sont pas en leur pouvoir ? Voulez-vous les tenir dans une bassesse éternelle ? C'est le vrai moyen d'éteindre en eux tout sentiment, toute espérance, & de leur persuader qu'ils ne doivent aspirer à aucune espèce de mérite. N'est-ce pas un grand gain, une vraie conquête de les avoir amenés à n'être ni hébétés,

Effets pernicieux de la méthode d'exiger tous les jours des compositions qui à coup sûr se feront mal.

ni muets dans les choses d'usage, & surtout d'en avoir fait par la persévérance de vos bonnes vûes des esprits justes & des sujets de service? Ne vaut-il pas mieux souffrir qu'il y en ait qui s'en tiennent à bien parler leur langue, que de les rendre stupides en latin & en françois?

S'exercer soi-même à parler d'après un bon Ecrivain.

8°. A ces différentes façons d'occuper & de former les jeunes gens, je n'en ajouterai qu'une; que je regarde comme le travail le plus utile & le plus praticable pour tous. Chacun en éprouvera l'extreme avantage à proportion de sa bonne volonté.

Le loisir qu'un jeune homme se trouvera souvent après avoir satisfait à tout; il ne le peut mieux employer qu'à mettre en latin, ou de vive voix, ou par écrit, non ses dernières explications qui peuvent lui être trop présentes; mais celles qu'il n'a pas revues depuis long-tems, & dont le souvenir semble perdu.

Qu'il prenne par exemple ou dans la traduction de Quinte-Curce par Vaugelas ou dans celle de Térence par Madame Dacier tel endroit qu'il voudra: qu'il le lise en françois pour le remettre en latin. Qu'il fasse ensuite

la comparaifon de fon ſtyle avec celui de l'auteur.

Deux amis peuvent ſ'aider : ils peuvent tour à tour lire le françois & écouter le latin qui y répond. Leur manque-t-il quelque ſecours ? Bon maître , bon modèle , bon juge. Ils ne peuvent être mieux ſervis.

Quand un jeune homme ou un homme fait eſt parvenu par une grande habitude de cet exercice à parler le latin avec légèreté, il peut arriver par un effet de cette inclination qui nous porte à imiter, qu'il prenne goût par préférence à un auteur, ſans trop prendre garde ſ'il eſt exactement un modèle digne d'être ſuivi en tout. Telle ſeroit par exemple la phantaſie de copier Tacite ou Florus. Ces prédilections ne ſont pas rares, & ſont fondées ſur l'attrait des matières, quelques fois ſur un préjugé, ſur une impreſſion étrangère.

Il eſt poſſible de prévenir ce mal. Il ne faut que ſ'attacher fortement à imiter le tour de Térence, ou celui de Cicéron. En effet il n'y a point de ſtyle préférable à celui de Térence, quand il ſ'agit de faire parler un perſonage du commun. Il n'y en a point

Unité néceſ.
faire dans le
ſtyle.

de plus parfait que celui de Cicéron, soit qu'il faille parler en orateur, soit qu'il faille exposer une matière de Philosophie. Entre Térence & Cicéron il y a un milieu: c'est Columelle qui s'en est saisi. Son style n'a ni la véhémence de l'orateur, ni ce degré de familiarité qu'on trouve dans l'entretien d'un esclave & des autres personnages comiques. Son langage est celui d'un homme plein de politesse, qui parle des choses les plus ordinaires avec une certaine dignité. Cet excellent écrivain, qui avoit de grands fonds de terre dans son patrimoine, s'y étoit exercé long-tems dans toutes les parties de l'agriculture. A la prière de Silvin, que l'amitié & l'illustration du consulat lui rendoit cher & respectable, il entreprit de traiter généralement toute cette riche matière. Il le fit avec noblesse, mais sans le moindre aprêt.

C'est réellement une attention, dont on s'est toujours bien trouvé à l'égard du style, de s'en donner un de bonne heure qui se ressente de l'impression & des couleurs d'un modèle parfait, auquel on s'est prudemment fixé. Par là on se met à l'abri des mélanges:

& malgré la variété infinie qu'on éprouve dans les lectures qui se succèdent, le style qu'on s'est acquis demeure toujours le même sans se démentir. Quel que soit par la suite l'Ecrivain ou le siècle auquel on se trouve conduit par la nécessité des matières, on peut s'y arrêter impunément.

Le point important est de ne se point méprendre dans le choix d'un modèle. Le style des Écrivains estimés peut avoir des taches. On se plaint que Salluste & Varron affectent trop les termes surannés ; qu'Ammien & Apulée donnent dans l'enflure ; que les Seneques ne sont jamais las de débiter des maximes générales & des traits sententieux ; que Tite-Live ne s'est point défait d'une certaine rudesse qui se faisoit sentir dans le langage de Padoue ; que d'autres ont d'autres défauts.

Assurément on ne peut que mériter des éloges de s'être bien rempli de la lecture de Varron, de Salluste, & surtout de Tite-Live. La latinité de ce dernier est d'un caractère mâle & parfaitement d'accord avec la grandeur de son sujet. Avec cela il est admirable dans ses récits & dans ses peintures. On aime à entendre ses leçons sur les

mœurs & sur le gouvernement des Etats. Il y a cependant un léger article dont il est bon d'être averti. Bien des personnes ont remarqué que son style très-agréable pour l'ordinaire, n'est pas en certaines rencontres assez égal ou assez coulant. Au reste comme Tite-Live peint en grand ; la force & l'excellence de sa peinture autorisent, on couvrent quelques traits peu adoucis. On passe sans peine par dessus quelques sons négligés, & qui se ressentent de l'accent de sa province. Mais dans de petites pièces d'éloquence qui semblent être des tableaux en miniature qu'on regarde de tout près, il y auroit peu de goût à rapprocher les coups libres & hardis du pinceau de Tite-Live, sans se soucier de faire usage des graces & du beau fini de Cicéron.

C'est une grande imprudence de contrefaire jusqu'aux défauts de celui qu'on imite : & ç'en est une autre d'affecter un caractère fort & nerveux où il faudroit une manière toute différente.

Dans la nécessité de varier vos lectures & de passer souvent des écrivains d'un siècle à ceux d'un autre, vous n'avez point de moyen plus propre

pour mettre votre latinité à couvert & pour vous conserver un style pur que de bien copier le tour de Cicéron. Le style & le goût y gagnent. Mais autre chose est d'imiter Cicéron, autre chose d'en être idolâtre. Ne vous figurez point que ce qui ne se trouve pas dans Cicéron vous soit pour cela même interdit. Ceux qui ont le plus d'estime pour le style de Cicéron, peuvent en toute liberté prendre dans des écrivains différens quantité de termes & de phrases qui ne se trouvent pas dans Cicéron, parce qu'il y a bien des sujets que Cicéron n'a fait qu'effleurer, ou auxquels il n'a point touché. Ils en peuvent disposer comme d'un bien qui est à eux, & leur donner l'air Cicéronien par la manière de les mettre en œuvre.

Un homme affermi dans cet excellent style se procure l'avantage dont jouit un enfant de famille qui parle bien parce qu'il a l'oreille formée par une mere pleine de politesse. Les accens grossiers, les tours étrangers, les sons les plus mauvais ont beau siffler à ses oreilles: tout passe à côté: son langage n'en souffre point. Tout concourt à vous convaincre que la longue habitude de sentir & de répéter des choses

bien dites , est un moyen aussi sûr pour le latin qu'il l'est pour les langues vulgaires. Lorsque par cette voie si unie on sera parvenu à imiter avec hardiesse & à composer avec goût, vous verrez alors les différens génies & les caractères se déclarer. Celui-ci montrera un tour d'esprit propre pour un style: celui-là laissera entrevoir son penchant pour un autre. C'est le tems propre pour les sonder tous, pour distinguer leur talent particulier, & pour voir au juste ce qu'on en peut attendre, afin de les attacher plus spécialement à l'écrivain & au style pour lequel on leur aperçoit plus de pente & de facilité.

Souvent on ne tire que des services médiocres d'un beau cheval confondu avec d'autres dans des travaux communs. Au lieu que si on avoit essayé de quoi il est capable, si on l'avoit livré à son feu & à ses agrémens naturels; il seroit à présent monté par un prince & sembleroit sentir à qui il appartient.

Il n'est pas rare de rencontrer des dispositions assez brillantes pour la poésie: disons plutôt pour la versification. Il n'y a point de fonds à faire là-dessus.

Ces

Ces premières étincelles d'un génie prétendu poétique sont fort trompeuses & sans réalité dans les uns, nuisibles & pleines de séduction pour les autres.

Les jours, & les années se passent à lire, à comparer, à faire sonner les vers de trois ou quatre jeunes concurrents. Du ton dont tout se fait il semble qu'il s'agisse de décider du sort des esprits. Il semble qu'on ait rencontré des âmes hors du commun, des génies d'une trempe extraordinaire, & qu'il soit question de les élever par ces merveilleux exercices à tout ce qu'il y a de plus grand. Ceux qui se distinguent dans ces combats qu'on ramène presque tous les jours, sont tout de feu pour la poésie, mais indifférens pour tout le reste, souvent fort gauches dans les exercices les plus nécessaires : souhaitons que celui-ci ne les rende ni excessifs, ni pleins d'eux-mêmes. Si la composition poétique est profitable, c'est tout au plus à ce petit nombre qu'on y voit réussir. Mais dans la vérité ils n'en deviennent pas beaucoup plus riches : & tandis qu'on est fort occupé à servir nos trois ou quatre poètes aux selon leur goût, tout le reste de la troupe jeûne & languit faute de nourriture.

Ce n'est donc qu'avec réserve qu'il faut proposer la composition en vers dans les Classes supérieures. Donnez à l'explication des Auteurs le tems infini que vous emportent ces compositions difficiles & si souvent frivoles : le profit devient sûr & il est pour tous.

Tems d'ap-
prendre la
versification
& les règles
de la poésie.

Il y a cependant une juste connoissance à prendre de la prosodie & de la structure des vers. Quand on aura bien appris en quatrième les élémens de la langue gréque , & qu'on se fera souvent exercé durant la dernière demie par manière de dispute à répéter le plus grand nombre qu'il est possible de mots grecs , non en les rangeant selon l'ordre de leurs racines , mais selon l'ordre que les objets tiennent dans la nature ; on peut alors vers la fin de l'année étudier la quantité des syllabes & la mesure des vers. La chose est sans danger. Bien des personnes sont persuadées qu'il est peu prudent d'en parler plutôt , parce que la nouveauté de cet arrangement fait beaucoup d'impression sur les jeunes gens , & que la mécanique des vers , qui est facile à saisir au premier aspect , peut affoiblir en eux le sentiment du vrai tour de la prose , ou les en dégoûter qui pis est.

On n'a pas grand besoin de quantité ni de règles pour leur lire ce qu'on juge convenable de Plaute & de Terence, dont le style s'éloigne assez peu du langage ordinaire : mais on ne peut s'en passer dans la lecture des plus beaux poèmes grecs & latins dont on s'occupera tous les jours une heure entière après-dîner pendant les trois dernières années, afin d'assurer une heure entière dans la matinée aux Écrivains en prose.

Autant il y a de risque à exercer indistinctement une nombreuse jeunesse à la composition des vers ; autant il y a d'avantage pour elle à mesure qu'elle s'affermir dans le goût & dans l'usage de la prose, à connoître aussi les beautés des Poètes. Ils ont le privilège de réunir souvent les fonctions d'historiens, d'orateurs, & de peintres. Ils y joignent celles de créateurs ou d'inventeurs par la liberté des arrangemens, & par la hardiesse des fictions qui ne font pas de même au pouvoir des autres artistes.

Dans cette vûe on peut en troisième prendre le matin Salluste & les Catilinaires, ou la première Décade de Tite-Live en y joignant Xenophon ou

Hérodote ; après-dîner l'Encéide & l'Odyssée.

En seconde le matin les autres Décades de Tite-Live avec Hérodien ou Xenophon ; après-dîner les Georgiques & l'Illade. On peut conseiller de joindre dans le particulier la lecture de plusieurs livres de Columelle à celle des Georgiques.

En Rhétorique le matin se peut partager entre Démostène & Quintilien , ou entre Cicéron & Plutarque. L'après-dînée sera pour Horace en y joignant tour à tour Sophocle & Euripide. On peut réserver quelques mois pour Aristophane & pour Seneque le Tragique. Il vient un tems où l'on peut sans risque faire voir quelques modeles d'un style defectueux. Le choix & la quantité des lectures dépendent de l'avance des jeunes gens , & de la prudence de celui qui enseigne.

Exercice de
mémoire.

La mémoire demande alors quelque culture de plus. Elle deviendra un excellent magasin si l'on y range en grand nombre & en bon ordre de beaux traits de conduite & des paroles pleines d'un grand sens. Ainsi sans jamais interrompre la pratique de raconter en françois soir & matin un trait historique

dont on a entendu faire la lecture, s'il se présente dans les Orateurs & dans les Poètes des endroits qui attachent par de beaux sentimens d'humanité, ou par de puissans motifs de bien servir la société, ou par quelque riche tableau de la nature, voilà avec le récit courant de quoi orner & suffisamment exercer la mémoire.

J'ai toujours remarqué que ceux qui montroient le plus de justesse dans le gouvernement des esprits n'aimoient pas à voir prendre sur la traduction des Auteurs de quoi allonger l'exercice de mémoire; moins encore à voir amener la tristesse & les dégoûts par l'imposition d'une charge trop forte en ce genre. C'est pour cela même qu'ils ne voudroient pas qu'on fît apprendre par cœur les Auteurs tout de suite, mais par parties & avec choix: ils n'en exceptent que l'Enéide & plusieurs livres des Georgiques où l'on ne trouve presque aucun vers qui ne soit d'une grande beauté, aucune peinture qui ne soit d'un grand maître; aucun tour qui ne soit d'une latinité charmante, & qu'on ne puisse en sûreté proposer pour modèle. En public feroit-on si mal de ne pas voir de suite les Eclogues de Vir-

gile? Il y en a telle où il se trouve des obscurités presque impénétrables, & d'autres qui ne sont que trop intelligibles. On peut fort bien s'en passer.

Il y a dans Anacréon des chansons d'une élégance ravissante, & qui se peuvent montrer par-tout. On trouve dans Catulle, dans Ovide & ailleurs bien des beautés qu'on seroit fort aise de produire pour faire sentir la diversité de leurs génies, & l'extrême facilité de leur plume. Mais l'agrément y tient presque toujours à des peintures si pernicieuses qu'il n'y a pas à délibérer. Le plus court pour la jeunesse Chrétienne est de n'avoir aucun commerce avec des cœurs si corrompus, à moins qu'on ne lui dicte des extraits propres à la réjouir sans lui faire tort, & en supprimant par tout jusqu'à l'apparence du mal.

Au sortir des
humanités se
bien garder
d'interrompre
l'usage de la
bonne latini-
aé.

Ce bon usage de la langue latine que vous vous ferez procuré par une habitude soutenue durant sept & huit ans, *de n'entendre & de ne répéter que du bon*, vous le perdrez promptement dans les années suivantes, si vous l'interrompez. Quoiqu'en passant de Rhétorique en Philosophie il faille se mettre tout de bon à un autre travail, c'est

une pratique dont on se trouve très-bien de ne laisser passer aucun jour sans faire une lecture dans Plutarque ou dans Cicéron tour à tour. Il est vrai que le style de Plutarque est assez peu coulant, & quelquefois un peu entortillé : mais on y trouve un fond admirable, un très-bon choix d'objets pour exercer le raisonnement, sur-tout dans les vies paralleles des Grecs & des Romains. Ajoûtez ici qu'un jeune lecteur que le style de Plutarque n'épouvante plus, saura se tirer d'affaire par-tout ailleurs.

Cicéron traite lui-même bien des parties de la philosophie, & nous donne le modèle du style qu'il y faut employer. On peut donc conseiller sans risque aux jeunes Philosophes ces deux espèces d'amusement. Les anciennes langues sont des instrumens précieux pour l'avenir, & qui content beaucoup de tems à acquérir. Quand on s'en est pourvû il ne faut permettre ni qu'ils s'émeussent, ni qu'ils s'enrouillent.

Les études publiques achevées, il n'est pas rare de trouver des personnes qui continuent à aimer les Poètes latins, & qui semblent ne trouver de plaisir que là. On en devine la raison. C'est un

Les Poètes ornent l'esprit, mais ils ne doivent pas gâter le style.

chant mesuré. C'est une harmonie dont ils sentent la mécanique & l'art plus marqués que dans la prose. Les premiers momens de liberté qu'on trouve sont pour Virgile. On revient encore plus souvent à Horace. Plaisir bien permis sans doute, pourvu qu'on le régle, & qu'on ne vienne pas nous étourdir de poésie & d'expressions poétiques, où il n'en est nullement question. Un homme sobre boit un peu de vin ; mais dans ses repas ; au lieu qu'un ivrogne en exhale continuellement l'odeur. De même un homme d'esprit ne peut manquer de trouver un plaisir exquis à revoir Horace & Virgile ; mais il ne croit pas pour cela que leur style soit de mise par-tout. Eût-il du génie & de l'oreille, ce seroit donner de son goût des idées peu avantageuses, que de prendre par-ci par-là dans les Poètes, & de coudre ensuite à un discours en prose des lambeaux qui ont un grand air dans leur première place, mais qui ont un air rapiécé & risible dans la seconde.

Que votre style ait donc un caractère égal : qu'il ne soit qu'un, & vous appartienne. Il paroîtra toujours de bonne étoffe, sans emprunts, & sans

bigarrure, quand vous vous ferez approprié ou l'arrondissement de la phrase de Cicéron, ou le tour familier & naïf de Térence.

Dans cette distribution de lectures & de compositions, c'est jusqu'ici l'usage qui tient le premier rang. Les recherches du raisonnement & l'étude profonde des règles de la grammaire, ne doivent venir qu'en second. Pour perfectionner l'agrément, le profit, & l'étendue de cet important usage, notre travail a été réglé de façon à nous occuper beaucoup des objets. Les Auteurs mêmes que nous avons toujours en mains nous font sentir à tout propos ce qui se pratique dans la société, ou ce qui se passe dans la nature. Ils nous attachent, parce que de page en page ils nous présentent quelque agréable nouveauté. Ils ne ressemblent ni aux Grammairiens, ni aux Logiciens qui ne nous entretiennent que d'idées écartées, difficiles à saisir & à débrouiller. Leurs leçons seches & maigres sur la valeur ou sur l'emplacement des mots qui ne sont que des signes, contentent peu nos oreilles. Celles-ci ont une avidité & une capacité pour ainsi dire immense. Il leur faut du réel,

& ce réel n'est presque jamais suffisant. Elles aspirent à l'infini.

En prenant tant de soin de contenter l'avidité naturelle de la jeunesse par la nature des exercices que nous venons de proposer ; vous pouvez voir qu'en même-tems on n'a pas négligé ce qui regarde la justesse du langage. Bien au contraire les bons maîtres n'ont pas discontinué de remarquer d'un jour à l'autre dans leurs explications , & de faire fréquemment employer dans les répétitions , les termes propres à chaque matière , les tours quelquefois uniques dans certaines rencontres. Le nombre s'en est grossi sans fin : le choix ou l'emploi en est déterminé selon les lieux. Le magasin s'emplit : le dictionnaire se forme : mais celui-ci est vivant ; & l'on n'y admèt rien de vague , ou d'un usage ambigu.

Nous avons déjà observé , & c'est une maxime de grand service en fait de langues ; que plus on a appris & retenu de choses ; plus on a appris & retenu soit de termes justes , soit de tours , puisque sans ces termes & sans ces tours , on ne peut rien concevoir ni rien retenir. Mais pour assembler ces choses presque sans peine , voyez com-

bien de secours se réunissent dans notre méthode. Une longue habitude de n'entendre que des Écrivains qui s'expriment parfaitement & qui nous présentent en matière de langage, ce que nous ne trouverions point par tous les efforts imaginables; une habitude très-soutenue de les imiter & de parler d'après eux; un soin persévérant de fermer la porte à tout ce qui est barbare & hors du caractère de la langue; ajoûtez à cela l'attention des maîtres à faire remarquer ce caractère de la langue, tantôt sur un point, tantôt sur un autre: c'est une nécessité qu'un jeune homme long-tems mené par des exercices aussi sûrs, acquière du discernement; que le goût commence à fixer son choix; qu'il sache faire une juste préférence d'un tour de phrase, & être raisonnablement choqué d'un autre.

Ce qui l'embarasse à présent le moins, c'est le sens des mots; parce que dans ce grand usage du bon sur lequel nous avons tant insisté, les mots s'unissent aux objets du discours souvent sans la moindre attention sur le lien qui les attache. Tout aide cette union. Les mouvemens des yeux, le ton, les accents de la voix, les gestes, la réitéra-

tion fréquente : tous moyens propres à affermir l'intelligence. Ainsi se forme la raison : elle se sent , & se plaît enfin à marcher seule.

Temps d'étudier la langue par soi même.

C'est à présent qu'il est à propos de faire pour le grec & pour le latin ce qu'on fait avec tant de succès pour les langues vivantes. Quand on les fait par usage , on peut se mettre à lire & à suivre avec soin les Grammairiens qui en ont le mieux écrit , & ceux surtout qui jugent le plus sainement de la valeur des bons ouvrages.

Celui qui s'approprie par l'usage une langue qu'il ne savoit pas , ressemble à un homme qui ajoute un nouveau fonds de terre à son patrimoine. Lui montre-t-on une façon sûre de faire valoir sa nouvelle acquisition dont il est fort occupé ? Il ne demeurera pas indifférent à cet avis : & si la façon de s'y prendre est simple, éprouvée, naturelle ; si c'est sur-tout une méthode praticable & qui ne demande que peu d'apprêts, il ne s'y refusera pas : mais qu'en eût-il fait plutôt ? Quand on a pris goût aux anciennes langues , on fait de même. On se jette avec avidité sur les meilleurs Grammairiens , & sur les plus savans antiquaires. On s'effrayoit au para-

vant au seul aspect de tant de volumes qui ne présentoient que des dissertations sur les mots, sans offrir à l'esprit aucune suite d'objets liés. On en sent à présent le mérite, & l'on y vient. La tête est faite.

Tout ce qui s'appelle concordance, régime, analogie, ellipse, propriété, n'est plus nouveau. On a une idée de ces diverses parties de la grammaire. Elles sont venues tour à tour & à tems dans les explications des maîtres. Il est fort naturel de vouloir rapprocher ces connoissances, pour ainsi dire, éparées, & d'en former un corps de grammaire. A moins qu'on n'aime mieux prendre le tout, très-bien rangé dans les écrits de Dom Lancelot, ou dans la Minerve de Sanctius, ou dans le Mercure de Scioppius.

Il nous reste à parler de la troisième sorte de grammaire qui est la plus importante ou la plus noble dans l'étude des belles lettres : c'est la saine critique des discours & des écrits. Ayant tous les jours à porter notre jugement de ce que nous entendons, & de ce que nous lisons, nous ne devons ni le louer sans règle, ni le mépriser à l'aventure.

L'art de juger que nous pourrions

justement nommer *la Logique des Arts*, porte dans les livres de Cicéron, tantôt le nom de *Gustus*, tantôt celui de *Sapientia*, qui tous les deux se rendent en françois par le terme de goût. Ce beau sujet par lui-même n'a point de bornes : à quoi ne peut-il pas s'étendre ? renfermons-nous dans ce qui a un rapport exact à notre objet actuel, qui est de former le goût en enseignant les langues.

*Les principes de la Critique ou
du goût Littéraire.*

Troisième
Grammaire.
La critique.

DANS les arts il ne faut pas confondre ces trois termes : *génie*, *goût*, *savoir*. Ils expriment des choses entièrement différentes, mais qui s'entr'aident, & reviennent à l'unité.

Le Génie.

Le Génie est cette pénétration, ou cette force d'intelligence par laquelle un homme saisit vivement une chose faite ou à faire, en arrange en lui-même le plan, puis la réalise au dehors, & la produit soit en la faisant comprendre par le discours, soit en la rendant sensible par quelque ouvrage de sa main.

Le Goût.

Le Goût dans les belles lettres, comme

en toute autre chose , est le sentiment du beau , l'amour du bon , l'acquiescement à ce qui est bien.

Enfin le Savoir est dans les arts la Le Savoir.
recherche exacte des règles que suivent les Artistes , & la comparaison de leur travail avec les loix de la vérité , & du bon sens.

Le génie vient au monde avec nous. Chacun a un tour d'esprit qui lui est particulier ; comme il a un tour de visage qui diffère des traits d'autrui. Chacun a sa mesure d'intelligence , & une pente presque invincible pour un certain genre de travail plutôt que pour un autre. Le génie ne peut guère demeurer oisif : il faut qu'il se déclare.

Il n'en est pas tout à fait de même de ce qu'on appelle goût. Il se peut acquérir. Celui en qui le sentiment du beau est naturellement juste , peut ne le point produire au dehors , ni l'exercer faute d'occasion. Celui qui en montre le moins peut l'éveiller , ou le voir naître en lui par la culture. Il n'y a personne qui n'acquiesce quelque sensibilité , & plus ou moins de discernement par la dextérité d'un bon maître , par la comparaison fréquente qu'on lui fait faire des bons ouvrages , & par la

constante habitude de juger de tout, suivant des règles sensées & lumineuses. C'est le savoir qui les lui assemble.

Le savoir n'est naturellement donné à personne. C'est le fruit du travail, & des enquêtes. On acquiert en écoutant les maîtres, en étudiant les règles que les autres suivent, & en faisant chacun à part ses propres remarques. La science est toute entière dans l'entendement. Il y a loin d'elle au goût. Mais le goût en est aidé & affermi. La force de celui-ci est dans le sentiment, & dans l'agrément de l'impression que le beau fait peu à peu sur nous.

Un homme qui demeurait froid devant les gravures d'Edelink, de Pesne, & de Sadeler, ou qui voyait du même œil les estampes historiques de Gerard Audran & les images de Malbouré, peut revenir de son indifférence, ou de sa méprise. Quelqu'un lui conseille d'apprendre les principes du dessin : il profite des lumières des grands maîtres, soit en les écoutant, soit en les lisant. On lui fait toucher au doigt en quoi celui-ci excelle, en quoi cet autre pèche. Le bon sens & la raison qui sont ses premiers maîtres lui découvrent l'exactitude des bonnes règles, & leur

fondement dans la nature. Il les applique à telle & à telle gravure , à tel & à tel tableau. Le discernement s'affermir par la comparaison du beau avec le médiocre , & avec le mauvais. Le plaisir & le sentiment suivent. Voilà le goût à la suite du savoir.

Mais quoique l'étude & les connoissances puissent beaucoup contribuer à former le goût & à le rendre plus vif , il ne faut pas borner l'acquisition de celui-ci au secours des préceptes , ni croire le goût renfermé dans les livres. De grands Princes qui n'étoient point savans , & que les soins du gouvernement détournoient avec raison de vouloir le devenir ; n'ont pas laissé de montrer un goût noble & délicat. Leurs monumens en sont la preuve. Où ont-ils pris leurs leçons si ce n'est dans la conversation des grands Artistes , & dans la comparaison des beaux ouvrages ?

Comme on peut donc enseigner les sciences , on peut aussi donner des leçons de goût : & il n'est point rare de voir un homme , auparavant insensible à la beauté des ouvrages de l'art , devenir par degré amateur , connoisseur , & bon juge.

Il n'y a que le génie qui ne puisse ni s'acquérir, ni s'enseigner : & quoiqu'il doive beaucoup à la bonne culture, il ne faut point attendre de riches productions de celui à qui le génie manque. C'est aux hommes forts & vigoureux à se présenter aux exercices violens. Un tempérament foible en seroit plutôt accablé que servi : mais il peut être spectateur & juger des coups.

Cette diversité des esprits est comme celle des corps. C'est un présent très-libre de la Providence qui diversifie les talents, & les proportionne aux besoins de la société où elle les place. En même-tems elle nous a laissé le soin & le mérite de la culture. Elle a voulu que chacun acquît sa mesure de savoir selon le degré de son travail, & que son goût devînt juste à proportion de son activité à ne se point méprendre.

De ces trois facultés la moins commune est le génie ; la plus stérile quand elle est seule est le savoir ; la plus désirable de toutes est le goût, parce qu'il mène le savoir en œuvre, qu'il empêche les écarts ou les chutes du génie, & qu'il est la base de la gloire des Artistes.

Il est inutile de nous étendre davantage sur le génie. Ce qui nous est possible

à cet égard est de le faire valoir ou d'en réparer la modicité par d'autres avantages. On l'aide en ouvrant partout des écoles où s'enseignent les élémens de chaque science. Nous avons beaucoup de secours pour acquérir les règles. Mais les leçons de goût sont moins communes. Si cependant les bons modèles ou les avis d'un bon maître, ne développent & ne règlent en nous ce sentiment, nous ne pouvons ni nous faire honneur de nos talens, ni sentir le vrai mérite de ceux des autres.

Chaque art & chaque espèce d'ouvrage a ses règles. Il s'en forme autant de sciences à part, & on les étudie selon le besoin qu'on en a.

Mais les principes du goût étant la source des plaisirs de l'esprit, & de la justesse qui se trouve dans les opérations du génie, personne ne peut raisonnablement négliger de s'en instruire; & ils demandent si peu d'efforts pour être entendus, qu'ils doivent naturellement faire partie de la première culture.

Puisque le goût qui doit diriger le génie & mettre le prix aux ouvrages de l'homme, consiste essentiellement à sentir ce qui est vraiment beau, ce qui est vraiment bon; notre premier intérêt

L'origine de la beauté artificielle.

est de ne nous pas laisser séduire par une fausse apparence de bien , & de ne pas confondre la beauté avec le fard qui la contrefait , quelquefois la cache où elle est , quelquefois l'annonce où elle n'est pas. Commençons donc par savoir quelle est la marque sûre , le caractère reconnoissable , qui imprimé sur une production de l'homme nous met dans le droit & dans la nécessité de dire qu'elle est belle , qu'elle est bonne.

Nous n'avons pas tant besoin de nous occuper ici de la beauté morale, que de la beauté artificielle ; de la beauté que l'homme peut mettre dans les ouvrages qui lui survivent. Celle-ci est de deux sortes : il y a la beauté réelle , & la beauté de ressemblance. La beauté réelle est celle qui se trouve dans un ouvrage que l'homme a entrepris pour se procurer un service effectif. Telle est la beauté d'un palais , d'un jardin , d'un pont , d'un bâtiment de mer. La beauté de ressemblance est l'imitation d'une chose absente qu'on fait concevoir sans la mettre sous les yeux. Telle est la beauté d'une histoire , d'une statue , d'un panégyrique , d'un tableau , qui sont autant de représentations de

choses qu'on ne voit pas en elles-mêmes.

On peut considérer la beauté réelle ^{La beauté réelle.} dans sa naissance ou dans les diverses copies & répétitions qui en ont été faites, & qu'on en fait tous les jours. Les ouvrages anciennement inventés ont besoin pour être sagement reproduits & mis à notre usage, d'être sous la conduite du savoir & du goût, qui sentent ce qui est bien; mais qui le trouvent fait, & le rendent profitable sans l'avoir inventé. Le génie prend part à ces répétitions & y mène du sien à proportion qu'il en corrige les défauts, qu'il les enrichit de quelque utile nouveauté, qu'il les amène à un degré de perfection précédemment inconnu. Ainsi, soit qu'on considère les ouvrages de l'homme dans leur commencement, soit qu'on les considère dans leurs progrès successifs, c'est le génie qui est le père de la première beauté qu'on y trouve, & des accroissemens qu'elle reçoit. D'où il suit que la beauté réelle & de même l'imitation industrielle d'une chose absente, comme nous le montrerons dans un instant, n'a rien qui la devance & qui l'annonce. C'est une création neuve. Aussi ne

louons-nous guère les Artistes que dans ce qu'ils produisent de nouveau & de leur. Mais la beauté n'est pas à beaucoup près inséparable de la nouveauté.

Le plus sûr moyen de connoître la nature de la beauté artificielle est de voir où le génie la puise , & de sentir combien il se méprend quand il quitte la véritable source pour chercher le beau dans une autre qui ne le produit pas. N'est-ce pas dans la connoissance de plusieurs choses déjà belles que l'homme prend l'idée d'une beauté plus grande , & n'est-ce pas en rapprochant plusieurs beautés qu'il devient auteur d'un tout plus parfait ?

Voilà l'école du goût , & l'encouragement des bons ouvrages, non la source de la beauté. La vûe du beau en aide le discernement. Mais ce n'est point là l'origine ou le principe de la beauté, qu'il est donné au génie de produire : & quoique de plusieurs choses séparément belles , on puisse former un tout très-beau , ces beautés de détail ne sont point ce qui a produit la beauté de l'ensemble , ou la beauté toute neuve qui sort tout à coup de la sage union de plusieurs pièces. Il peut au contraire , de plusieurs pièces même suppose belles,

réfultent un affemblage fort laid, une boutique de brocanteur, un vrai cahos : & de plusieurs parties qui n'ont aucune beauté actuelle le génie de l'homme peut tirer un tout très-beau. Ce n'est donc point dans des beautés préexiftantes qu'il faut prendre la vraie idée de la beauté : & il n'est point néceffaire que les élémens du beau ayent par avance la beauté dont on cherche l'origine.

Dieu a voulu au contraire qu'où tout paroiffloit brut, engourdi, & fans grace, l'efprit de l'homme pût y mettre l'ordre, la bienséance, & l'utilité ; enforte qu'on vit paroître fur la terre un ouvrage eftimable qui n'étoit point forti de la main même du Tout-puiffant. Telle eft la gloire dont il nous fait part.

L'homme voit fous fes piés des ardoifes d'un coloris lugubre, des pierres massives, des sables difperfés, des arbres abbatus & prêts à fe pourrir. Tant que ces corps demeureront ainfi épars à l'avanture, peu lui importe qu'ils foient d'une couleur ou d'une autre, qu'ils foient durs ou flexibles, qu'ils foient d'une petite taille ou d'un ample volume. Ces qualités comme le plus & le moins dans les mêmes qualités, font

pour lui choses indifférentes. Il ne lui en revient ni plaisir, ni profit.

Voici du changement. L'homme qui connoît de quoi il a besoin & de quoi il est capable, délibère en lui-même sur le tout. Il examine ce que ces pièces font chacune à part dans leur propre nature : & quoique laides, ou délagréables dans leur état actuel, il prévoit une nouveauté qui sortira de quelques apêts donnés à ces matières, & de leur réunion. Il place en conséquence les pierres sur les pierres : il appuie les petites sur les grandes : il en maintient l'assemblage par les bois qu'il étend dessus, & ajoute à la charpente une couverture d'ardoises. L'ouvrage achevé, il jouit de l'effet prévu, & il s'en félicite. En cela comme dans son domaine il est l'image du Tout-puissant qui créa différens êtres, & qui vit avec complaisance que chacun de ces êtres mis en place étoit très-bon.

Il trouve de même sous sa main, ici des parcelles d'or ou d'argent, là des grains de cuivre, ailleurs des morceaux d'acier. Toutes ces masses resteront pendant des siècles dans leur grossièreté sans arrangement, sans beauté, sans utilité, si on les laisse où elles sont.

L'esprit

L'esprit de l'homme s'ingère-t-il de mettre un ordre & des rapports entr'elles ? Ces métaux se façonnent, s'engrainent, s'assemblent en une montre dont les roues, les dens, les pivots, le ressort, le balancier, & l'aiguille horaire prennent une sorte de vie, marchent, & produisent à la fois le beau par leur accord, & l'utile par la persévérance d'un effet régulier.

Vous voyez la beauté naître tout à coup où elle n'étoit pas. Elle provient du raisonnement & de l'intention de l'homme qui a mis entre ces matières détachées & désordonnées, une union & une harmonie, qui imprime sur le tout un caractère de raison, comme nous voyons la Sagesse divine imprimée en grand sur la nature entière. Avec la beauté vous voyez naître la bonté. Celle-ci provient encore de l'industrie de l'homme qui par un juste assortiment de pièces dirigées vers une même fin, a su ramener à son utilité, des corps dont il ne tiroit auparavant ni service ni profit.

Origine du bon.

Une chose est donc belle dans les arts comme dans la nature, quand les parties qui la composent ont entr'elles une juste proportion, des qualités qui

ne se démentent point , & qui tendent toutes à une même fin , en sorte que celles d'en haut soient parfaitement d'accord avec celles du milieu , & que les unes comme les autres ne soient pas en contradiction avec celles d'en bas. Vous voyez un chien de cour qui étale une grosse tête , & une large encolure. Tout est bien jusque là. Mais il a l'œil petit , les paupières rouges & mal saines : son dos va en s'éfilant. Il est éflaqué : il a la patte roide & maigre. Ce n'est point là un bel animal. Si de même une maison est basse & accompagnée d'un très-petit jardin , en feroit-on un beau corps de logis pour y avoir ajouté une grande façade ? Ce seroit faire de belles promesses & donner peu de chose. Eût-on mis ensemble dans un enclos toutes les plus belles & les meilleures plantes , si on ne les espace , si on ne leur assigne des places propres à faire valoir leurs avantages , elles s'entre-étoufferont : & il s'en formera , non un jardin , mais une friche.

Pour mieux ordonner ce terrain vous consultez peut-être un homme plus architecte que jardinier. Il place ici des colonnes , là des vases dorés , ailleurs des statues & des marbres. Chaque

pièce peut être bonne. Mais une eau pure & abondante s'assortiroit mieux avec la verdure : c'est là ce que la nature a de plus beau. Or ce qu'elle étale en grand , un jardin le met en petit dans l'habitation de l'homme. Telle est la première intention d'un jardin. Il n'annonce ni marbre ni dorure.

Le premier désordre qui ôte à une chose la beauté qu'on y souhaite , est donc de rapprocher des parties qui sont sans accord & sans proportion. C'est atteler un beuf & un âne à la même charue. La seconde source de difformité est de vouloir faire un tout de choses qui tendent à des fins différentes & sans liaison. La suprême difformité est de mettre ensemble des choses qui s'entredétruisent.

Il se trouve au milieu d'une ville un grand terrain libre & qu'on veut employer au profit du Public. On peut en faire ou un marché commode , ou une Eglise spacieuse. Mais rien ne seroit moins beau ni plus mal entendu que de vouloir , parce que ce terrain est grand , le couper en deux pour y unir une Eglise & un marché qui se gêneroient réciproquement.

De-là vient qu'on n'a jamais fait cas d'une pièce de poésie, de peinture, ou autre, qui présente plusieurs actions entortillées l'une dans l'autre, ou cousues sans vraisemblance. L'esprit est occupé de la marche d'une action. Il aspire après le dénouement, & n'aime pas à s'en voir détourner par une action différente qui vient à la traverse. Que fera-ce si l'une jure contre l'autre par des caractères opposés? Il y a cependant des cas où cette opposition étant très-passagère, forme un contraste qui amuse l'esprit par une agréable distraction. C'est ainsi que les Cartaginois de Virgile ressemblent dans leurs travaux à un essaim d'abeilles dispersées sur la plaine; & qu'au contraire ses abeilles dans leurs différens ouvrages, imitent l'activité des Cyclopes dans leurs forges.

Soit donc que vous mettiez ensemble des pièces élémentaires, qui n'ont encore aucune beauté, comme quand vous assemblez des matériaux massifs pour en faire un corps de logis; soit que vous assembliez des pièces déjà finies & belles par elles-mêmes, comme sont des arbres, des légumes, & des fleurs; la beauté de l'ouvrage qui vous

est propre consiste dans l'accord & dans l'unité.

Voilà le principe du beau dont l'homme peut être auteur. Celui qui ne trouve pas cette source en lui-même fera sagement de jouir des inventions d'autrui, sans produire les siennes. Que produirait-il de beau qui soit à lui ?

Nous donnons ensuite le nom de bon à un ouvrage, quand avec l'intelligence qui en accorde toutes les parties, il s'y trouve un juste rapport d'utilité avec nos besoins : & le bon va toujours en augmentant à proportion qu'il contente à la fois un plus grand nombre de nos facultés.

La source & le progrès du bon.

La beauté & la bonté entrent dans les actions comme dans les ouvrages manuels. Nos inclinations & nos goûts sont aussi bien que nos productions, l'effet d'un discernement juste, ou d'un choix capricieux. Cléante aime les oreilles d'ours, & les tulippes. Quand le printems & les tulippes sont passés il ferme son jardin qu'il tenoit ouvert aux curieux : il passe onze mois dans la solitude pour dénommer & étiqueter toutes ses richesses ; pour mettre un rapport parfait entre ses oignons & les livres ; pour éprouver, sacher, & mé-

langer les terres , le sable , l'argile , & le terreau. D'année en année nous devons à ses sueurs le plaisir d'une ou deux visites rendues à sa belle planche au mois de Mai dans l'espace de quinze jours , pourvû qu'il ne pleuve point. D'autres croient se contenter plus raisonnablement & nous obliger mieux en mettant dans leur jardin une belle succession de fleurs , de légumes , & de fruits , dont toute l'année se ressent. De ces deux curiosités on sent quelle est la bonne.

Ariste a pour méthode d'exercer l'hospitalité envers tous les inconnus ou Étrangers qui se présentent à sa porte. C'est un *beau* trait d'humanité : c'est une *bonne* œuvre.

Mais Philopone a une autre maxime dans le bien qu'il fait. S'il donnoit à l'avanture il craindrait d'autoriser la fainéantise. Il cherche dans cette vûe quelque famille laborieuse , mais endettée & poursuivie. Il en empêche la ruine par un secours placé à propos , & la met en état de se soutenir désormais par son propre travail , sans le secours d'autrui. Cette action est plus belle ; puisqu'elle produit un bien moins suspect & plus durable.

Eudoxe va plus loin. Ce citoyen bien-faisant s'affligeoit de voir des maladies occasionnées par de mauvaises eaux dans tout un quartier de sa ville natale. Il avoit fondé un hôpital pour y soulager au moins les plus pauvres, & les plus maltraités. Voilà une action louable & digne de la reconnoissance publique.

Les réflexions viennent. Eudoxe trouve ce bien trop borné. Il a recours à un meilleur remède, & emploie ses richesses à introduire dans sa patrie des eaux saines & abondantes. Il délivre ses concitoyens, de celles qui les empoisonnoient. Cette œuvre est bien supérieure à l'autre. Voilà le bel emploi des richesses & le vrai bonheur des riches. Ils peuvent mériter les éloges de leur siècle & de toute la postérité. Sans doute il est beau de soulager des malades. Mais prévenir le mal & supprimer la cause même des maladies, c'est le trait d'un père; c'est ce qui approche le plus de la grandeur des œuvres des Rois; c'est imiter Dieu même.

Dans le service du particulier, comme dans celui de la société, le mérite de chaque chose est proportionnel à son

étendue , & à la satisfaction de nos diverses facultés. Une maison passe pour belle & commode quand elle réunit la facilité de la route & de l'accès , une façade avantageuse , un intérieur qui y répond par une distribution juste , par des jours favorables , & par la vûe de la campagne ; pourvû qu'en même tems on n'y soit pas étourdi par les clameurs & par le fracas d'une lavanderie placée dans le voisinage , qu'on n'y soit pas infecté par l'odeur des eaux croupissantes , & qu'on n'y respire pas les exhalaisons d'un marais sans écoulement. La beauté ni la bonté ne peuvent subsister avec la certitude d'un mal présent , ni tenir contre le danger qui nous menace. L'épée suspendue à un fil sur la tête de Damoclès troubla toute sa félicité , parce que l'homme est peu touché de ce qui brille s'il en peut être tué ou blessé.

De la sorte le beau se trouve quelquefois séparé du bon. Mais presque par-tout cette harmonie qui fait quadrer ensemble des natures différentes & les dirige à une même fin , d'où résulte d'abord la beauté , produit aussi en conséquence notre utilité. Quand celle-ci ne s'y rencontre point , à peine

dit-on d'une chose qu'elle est belle : les personnes sensées la méprisent.

De là vient qu'on a coutume de confondre très-communément & sans risque, les termes de beau & de bon. Nous pouvons donc par la suite exprimer suffisamment ces deux effets par un seul terme ; & ne plus parler que du beau.

Nous connoissons le caractère & la nature de la beauté réelle. Nous en découvrons la source dans la fécondité du génie de l'homme, & dans l'adresse de ses mains qui ordonnent ce que d'autres laissoient confus & sans fruit.

Nous avons à présent une attention spéciale à donner à l'autre sorte de beauté qui est encore l'ouvrage de l'art ou de l'intelligence humaine : c'est celle qui provient de l'imitation des choses absentes vûes ou conçues, faites ou faisables : & nous les imitons pour procurer aux hommes l'avantage de les sentir quoiqu'elles n'ayent peut-être jamais existé que dans notre pensée. C'est ainsi que Racine nous a montré Achille & Mitridate en les peignant d'après l'histoire. C'est ainsi que Cor-

La beauté de ressemblances,

neille sans le secours de l'histoire , nous a peint les caractères implacables d'Emilie & de Rodogune d'après les riches portraits qu'il s'en étoit formés.

Quand on exprime ce qui est, ce qui se voit, ou ce qui a été vû ; le mérite de la représentation consiste à rendre la nature trait pour trait, sans y rien ajouter, sans y rien retrancher.

Quand on invente ou en entier ou en partie, une entreprise, une action, un caractère ; la beauté de l'invention consiste à ne se démentir en rien par des traits contradictoires, & à ne jamais sortir du possible, ni du vraisemblable. Autrement tout dégénère en idées Romanesques & en métamorphoses.

Nous n'examinerons pas s'il faut plus de génie pour produire des beautés réelles que des beautés de simple imitation, pour construire une digue ou un palais, que pour composer l'Iliade ou les Adelphe. Il suffit de voir que le génie se déclare dans celles-ci comme dans les premières, par la finesse de son invention, par l'ordonnance des parties, par la dextérité des contrastes qui mettent les choses en opposition pour en rendre le sentiment plus vif, enfin par le choix

judicieux des circonstances les plus propres à faire sentir ce qui doit marquer le plus dans le sujet.

Un peintre qui représente un grand arbre prêt à tomber sous la coignée du bucheron, ne peut montrer qu'un instant de cette action : la coignée est levée : mais elle demeure en l'air. L'instrument, l'homme, & l'arbre semblent pétrifiés. Mais où vous ne voyez rien branler ni changer de place, l'adresse du peintre y fait mettre du mouvement & un progrès successif, par le choix même des circonstances. Au lieu de montrer le premier coup donné à l'arbre, il vous transporte à la fin de l'action. L'on croit voir tout ce qui a précédé. L'ouvrier est en sueur : le linge qui le couvre est collé sur ses épaules. L'entaille faite au tronc est profonde, & les coupeaux épars achèvent de faire entendre ce qu'il ne peut montrer.

Le Génie se produit ainsi en cent façons dans les choses mêmes où il paroît le moins libre. Tite-Live, comme tous les historiens, est commandé par sa matière. Il n'y peut rien changer. Mais il se distingue des autres par les ressources que son génie fait lui fournir à tems pour rendre son imitation plus

252 LA MÉCANIQUE
variée. Descriptions locales , discours ,
portraits , coutumes , recherches , di-
gressions , tout est sagement employé
tour-à-tour : & sans paroître nulle-part,
il mène les Lecteurs à son gré.

Le Génie se montre plus à décou-
vert dans les sujets dont le fond , quoi-
que connu , le laisse maître des situa-
tions & de l'arrangement du tout. On
savait qu'au siège de Troye dans un
conseil de guerre Achille avoit eu un
démêlé fort vif avec Agamemnon gé-
néral des troupes Grèques. C'est ce que
l'histoire ou la renommée avoit uni-
quement appris à Homère. Mais les
Episodes , les vingt-quatre livres , & les
vingt-quatre mille vers sont l'ouvrage
d'Homère. Tout est à lui.

Si nous avons à considérer l'usage
de la liberté de l'homme , nous éta-
blirions avec soin la nature de la beauté
morale : & il ne seroit pas difficile de
faire voir que consistant toute entière
dans les actions de la volonté , elle ren-
tre dans la nature de la beauté réelle
qui plaît , non par une simple ressem-
blance , mais par l'ordre qu'elle met en
tout , & par l'utilité qui en revient à la
société.

Cette beauté de la vertu , la pre-

mière de toutes les beautés , n'est point ce qui nous occupe ici : nous pouvons de même nous dispenser de suivre les productions innombrables qui intéressent le corps par des services réels , & nous en tenir à celles qui ne sont que des ressemblances propres à occuper l'esprit. C'est proprement notre sujet. Quand il s'agit du corps , il tire des objets mêmes les supports dont il a besoin. Quand il s'agit de l'esprit , la présence & l'usage des objets même ne lui est ni nécessaire ni possible. Il les conçoit : sa pensée est la part qu'il y prend. Il étend par la pensée sa puissance dans tous les tems. Il s'occupe des choses passées , des choses absentes , & de l'avenir , en se contentant des signes que les sens lui en procurent , & en contemplant une imitation qui l'en instruit suffisamment.

Ces deux sortes de besoins qui donnent lieu aux deux sortes de beautés artificielles , sont aussi les fondemens des arts qui les produisent.

Division des Arts.

Ou bien les arts servent à couvrir le corps de l'homme , à le nourrir , à le défendre , en un mot à l'aider de telle façon que ce puisse être , en lui livrant

Les arts ministériels.

ou un corps d'ouvrage subsistant ou un service actuel & passager. Tels sont les différents secours de l'art militaire, tels ceux de la navigation, de l'agriculture, de la ferrurerie, de la tissèrandrie. Tous ces arts & métiers se peuvent nommer *les arts ministériels*.

Les arts instructifs.

Ou bien les arts servent à instruire l'esprit par l'imitation d'un objet, & par la justesse de la désignation sensible qu'on lui en donne. Telles sont les connoissances que nous prenons des objets absents, par la parole, par la peinture, & par tous les signes extérieurs. Tous ces moyens que l'industrie de l'homme employe pour communiquer sa pensée à ses semblables sans leur montrer les objets mêmes, peuvent prendre le nom d'*arts instructifs ou imitatifs*.

Cette distinction des arts est fondée & nécessaire. Toutes les opérations qui servent à occuper l'esprit par les signes de choses absentes, comme fait un discours, une lettre, un poëme, un tableau, ne sont que des imitations ou des avis. Mais l'agriculture n'imité rien. L'architecture ne nous donne point d'avis. La navigation, les arts les plus

actifs, la vertu elle-même le plus bel exercice des facultés de l'homme, nous servent par des réalités.

Les arts purement imitateurs ayant moins besoin que les autres du travail des mains, ou s'exerçant dans un plus grand repos, se nomment communément *arts libéraux*. Les autres assez généralement prennent le nom d'*arts mécaniques* : & le travail corporel, qu'ils demandent, en a souvent fait prendre des idées peu avantageuses. Mais on est bien revenu de cette odieuse distinction. Tous ont leur beauté & même leur noblesse. Tous ou la plupart se peuvent exercer avec bienséance par les personnes qui ont le plus d'éducation. Les Princes eux-mêmes se sont souvent fait honneur d'un laboratoire d'optique, d'horlogerie, de menuiserie, de tour, & des plus belles parties des arts mécaniques. On y trouve des plaisirs solides, & d'excellens moyens d'exercer la pénétration ou la dextérité qu'on a reçue de la nature.

Les arts soit ministériels, soit instructifs & imitatifs, prennent une autre forme quand on se met à en observer les procédés, & qu'on les réduit en règles pour son instruction ou pour celle

Les arts spéculatifs.

des autres. Ces spéculations sont des espèces de sciences très-utiles : mais ce ne sont pas proprement des arts. La composition ou l'étude de ces traités mèt sur les voies. Ils conduisent à la pratique. Mais il y a encore bien loin de-là à la qualité d'artiste. On ne donne pas même le nom de géomètre , ou d'horloger à celui qui a compilé des règles de géométrie ou d'horlogerie. Un géomètre est celui qui fait opérer & se retourner sur le terrain. Un horloger est celui qui fait des pendules : & un grand artiste est celui qui exécute une nouveauté à la satisfaction du Public, ou qui en suivant la mécanique ordinaire y mèt une précision plus parfaite.

Le propre des arts est en effet l'activité & la fécondité. Il faut ou qu'ils nous servent par un instrument réel, ou qu'ils nous instruisent par une vive imitation de ce qui est fait ou faisable. Mais la recherche des manières dont ces arts doivent opérer, & des défauts qu'on y doit éviter, sont des connoissances par elles-mêmes stériles. Ces règles se peuvent nommer les gardiennes du beau : mais elles n'en sont point les meres. Quand on y joint le bon goût,

& la grande habitude de discerner le beau d'avec le fard & les emprunts, elles peuvent servir à la direction des ouvrages : mais elles ne les produisent point. Elles contribuent à former l'artiste. Heureux si le discernement & le sentiment viennent à la suite des règles ! Enfin le vrai artiste, & le Juge le plus compétent des bons ouvrages, est celui qui embellit son savoir, son goût, & sa main par un génie plein de pénétration & d'activité.

On pourra se plaindre de la manière dont nous partageons les arts, sans avoir égard à la célèbre distinction de ceux qui nous rendent des services réels, d'avec ceux qui ne sont nés que pour notre plaisir. Ce n'est point par oubli, c'est à dessein & avec connoissance de cause que nous avons laissé cette division. Peut-on la trouver juste ; s'il est réel que le plaisir accompagne les productions de tous les arts ; s'il n'y en a aucun qui, en employant l'attrait du plaisir, ne soit destiné à nous conduire à notre vraie utilité ?

Fausse division des arts par l'utilité & par le délectable.

Cette importante vérité, dont la connoissance sert à régler tous les talens, se trouve gravée dans le fond de nos cœurs, & se retrouve dans l'hi-

histoire très-connue de l'origine des plus beaux arts.

Les arts sont
une imitation
de la conduite
du Créateur.

L'esprit de l'homme spectateur des œuvres de Dieu, & administrateur de ses présens, a essayé par l'invention des arts de faire lui-même ce que fait l'Auteur de la nature & de la société. Dieu n'a pas enrichi la terre de tant de productions, ni la société de tant de supports mutuels, afin que les hommes s'abandonnassent au plaisir : mais il a employé les divers attrait du plaisir, à donner avis à l'homme des choses qui étoient convenables à ses besoins.

Ce qui intéresse le plus l'homme relativement à la vie qu'il passe sur la terre, c'est de trouver à remis des nourritures & des boissons pour rétablir ses forces que le travail épuise ; d'avoir une retraite où il se mette à l'abri des injures de l'air & des insultes des animaux ; de perpétuer le genre humain par le mariage ; d'élever des enfans dans les sentimens de ce qu'ils doivent à leur Auteur & à la société. Ces premiers intérêts & tous les biens que nous avons le plus de raison de chercher, frappent nos sens par des impressions vives. C'est un attrait naturel : & afin que l'homme se porte

vers ces objets , sans doute avec discernement , il se sent touché par quelque plaisir qu'il prévoit , ou qui prévient & accompagne ses démarches.

Ce n'est pas afin que l'homme se livrât au plaisir , que ces actions ont été prescrites ou accordées à l'homme. Mais le plaisir n'est que l'avis d'une chose plus nécessaire : & c'est dans la vraie , solide , & légitime utilité qu'est la fin où il doit tendre.

Que s'il se présente à l'homme des plaisirs qui le détournent de sa fin , si lui même laissant à part l'intention de la nature & son vrai bien , il se borne au plaisir ; c'est le renversement de la raison & de l'ordre. C'est une vraie prostitution.

De cette sorte la nature de tous les arts & de tous les talens est déterminée très-nettement. L'usage n'en est pas équivoque. Tous sont donnés à l'homme , & pour l'homme. Tous travaillent à lui procurer la fin qu'il se doit proposer. Tous le pressent , de peur qu'il ne la néglige. Mais aucun ne le détourne avec malignité de l'accomplissement des intentions connues de la nature , & c'est une fausse imputation de

dire qu'il y en ait dont l'unique intention soit de plaire.

C'est donc aussi sans aucune juste raison qu'on rangera l'agriculture, l'architecture & les arts ministériels dans la classe de ceux qui ne sont que pour l'utilité ; & qu'on mettra la poésie, la peinture, & la musique au rang de ceux qui ne sont que pour le plaisir. Puisque la culture d'un jardin, & une habitation commode nous causent une satisfaction très-grande ; & qu'une pièce de poésie, de peinture, ou de musique peut nous donner des leçons très-touchantes.

La destination des arts qui se découvre par les besoins & par les talens que Dieu a mis dans l'homme, se trouve la même dans l'origine des arts telle que l'Ecriture nous la rapporte.

Quelques beaux esprits qui n'aiment pas à puiser leur savoir dans les sources communes, nous ont découvert l'invention des arts d'une bien autre manière. Ils ont mis l'homme à l'école de l'hirondelle pour apprendre à bâtir ; du rossignol pour apprendre à chanter, de l'araignée & des chenilles pour savoir fabriquer une robe. Se sont-ils

proposé de grossir les contes des Fées ? Nos origines sont connues : ce que l'Ecriture nous en apprend est justifié par les coutumes universelles.

C'étoit une pratique aussi ancienne que la société, & commune à tous les peuples, qu'au retour de chaque nouvelle lune, signe naturellement propre à être apperçu dans chaque habitation, l'on s'assemblât auprès d'un autel ou sur quelque éminence, afin d'y offrir des fruits de la terre & des victimes ; de louer Dieu & de le glorifier de ses bienfaits ; de rappeler & de perpétuer le souvenir des grands hommes qui s'étoient distingués par leurs vertus, & par leurs services ; de les proposer pour modèles de conduite ; de faire des réglemens communs soit pour maintenir l'ordre & les mœurs, soit pour fixer le tems des travaux de la campagne : enforte que ce qui étoit nécessaire à tous, pût à l'aide d'une affiche ou d'une marque publique, n'être ignoré de personne. Ce que nous venons de dire s'est retrouvé jusque chez les peuples Barbares. Telle fut jadis, telle est encore aujourd'hui la fin & la destination des fêtes. Telle est l'origine du calendrier qui a toujours servi à régler la religion

Origine très connue de tous les arts instructifs.

& la police : c'est aussi l'origine des arts.

Ces assemblées qui revenoient à des jours marqués, étant visiblement pour instruire, les arts qui y ont pris naissance sont les arts *instructifs*, non les arts ministériels que d'autres besoins ont amenés de tems à autre, & qui furent aidés ou traversés selon les circonstances plus ou moins propres à les favoriser. Ne parlons plus de ces derniers : ils n'entrent pas dans notre plan.

Quant aux arts imitateurs, & instructifs, c'est la nécessité de donner aux peuples les avis convenables sur des choses qu'on ne pouvoit mettre sous leurs yeux, qui a introduit ces moyens de se faire entendre, dans les actes publics de religion. La même nécessité les y a conservés, & les y met encore en œuvre.

Origine de
l'éloquence.

Ce qu'on avoit à dire à une multitude de familles que la piété assembloit en un même lieu, prit naturellement un air de noblesse. On le proportionna sans doute à la dignité des chefs de tout un peuple, & encore plus à la sainteté de l'action qu'on venoit faire. On commença donc à distinguer

le discours familier d'avec le discours oratoire & prononcé en public. On observa dans celui-ci des bienfécances plus marquées.

Pour faire mieux retenir les louan- La Musique,
ges de Dieu, les sentimens de la recon-
noissance qui lui est dûe, & les éloges
des héros ; on eut recours à la dou-
ceur du chant. De la sorte le tout étoit
répété en famille. Ces cantiques ser-
voient d'adoucissement au travail &
passoient de bouche en bouche , des
parens aux enfans , & de ceux-ci à
leur postérité. La preuve s'en trouve
dans les monumens de toutes les na-
tions : & l'Ecriture sainte nous a con-
servé plusieurs cantiques occasionnés
par différens succès. On y remarque
généralement des faillies, effet naturel
du sentiment : on y remarque de la
pompe & des images très-vives : au lieu
que les narrations qui nous restent des
mêmes tems sont d'une parfaite simpli-
cité.

Pour rendre les paroles plus chan- Des Rythmes
rantes on employa de très-bonne heure
les rythmes ou les chutes réglées : c'est-
à-dire , qu'en renfermant les mots dans
des espaces déterminés & en frappant
l'oreille par des retours attendus , puis

en lui accordant des repos, on rendit le chant plus sensible & plus aisé à retenir.

De la Poësie.

Ensuite on calcula les syllabes. On mesura même jusqu'à la durée des sons : chaque signe fut assujetti à un nombre fixe. On vit paroître le discours poétique, où tout est soumis à une loi.

De-là vient que les anciens Sages exprimoient souvent leurs pensées en vers pour les faire mieux chanter & mieux retenir. C'étoient d'ordinaire des énigmes ou des images d'invention pour servir d'enveloppe à leurs leçons, ce qui leur a fait donner le nom d'inventeurs ou de poètes. Les discours les plus anciens sont par cette raison des pièces de poësie : tel est le discours du Démonstrateur dans les anciens mystères.

Nous trouvons là le dénouement de ce trait qui se voit dans Homère, & qui est si singulier selon nos mœurs : savoir, qu'Agamemnon partant pour l'expédition de Troye confia sa jeune épouse à un poëte, afin qu'elle connût & pratiquât la vertu.

Du discours
périodique

La découverte du langage poétique ne fit pas négliger l'éloquence. On y fit quelque usage des rythmes ou des
nombres.

nombres. On prit soin d'y ménager, mais sans inquiétude, des portions ou des membres qui étoient entr'eux d'une dimension semblable; de leur en faire succéder d'autres d'une étendue différente; de procurer ainsi certains repos à la voix & à la pensée; de varier adroitement les chutes. En un mot on étudia tous les moyens de contenter l'oreille.

Le chant, le discours poétique, & le discours oratoire furent relevés par le geste, c'est-à-dire, par des attitudes de tous le corps conformes à la joie, à la reconnoissance, au deuil, à tous les sentimens qu'il falloit exprimer. Tous ces mouvemens furent déterminés. On en faisoit des leçons : & la danse des anciens n'étoit d'abord que cela.

Du geste où
de la danse.

Pour prévenir les bizareries, l'indécence, les caprices des particuliers, & généralement tout ce qui pouvoit troubler l'ordre des fêtes; tout s'y fit avec art : tout y fut mis en règle. Formules de paroles, formules de gestes, formules de chant, le tout devint un usage fixe, & passa de même à la postérité. Voilà donc la raison fort simple de la haute antiquité de la poésie, du chant, & de la danse.

Des formules.

Par la suite ces choses ont été détachées de leur première fin, & exercées à part. Elles ont dégénéré. L'on a commencé à faire beaucoup de mouvemens qui ne signifient rien, & beaucoup de pas pour n'arriver nulle part.

C'étoit de plus une pratique universelle après le repas pris en commun à la suite du sacrifice, après avoir chanté les louanges de Dieu & les éloges des grands hommes ; de faire au peuple des récits détaillés des actions de ces derniers ou en vers, ou en prose. On faisoit quelque chose de plus : pour rendre l'imitation des anciens évènements & des anciennes coutumes, plus agréable & plus touchante, on contrefaisoit une action. On lui donnoit un air de réalité au lieu de la raconter. On s'habilloit à la manière des anciens, & c'est ce qui fit inventer le masque & les déguisemens. Ces représentations avoient lieu sur-tout vers la fin de l'automne. Les récoltes & les travaux étoient finis. L'abondance & le loisir autorisoient quelque joie.

L'origine & l'intention des arts commence à devenir sensible. L'imitation prit toute sorte de formes pour enseigner les choses nécessaires & pour

s'ajuster avec souplesse à toutes les dispositions des esprits. C'est-là ce qui donna naissance au panégyrique, à la poésie lyrique, à l'épopée, & aux représentations. C'est encore l'origine des énigmes, des figures symboliques, & de tous les signes qui montroient une chose pour en faire entendre une autre. C'est l'origine de la peinture, de la sculpture, en un mot de toutes les pratiques imitatoire.

Tous ces arts ont une façon d'imiter qui leur est propre. Mais leur première & commune fin, étoit de remplir les assistans de la connoissance de Dieu, de la connoissance des travaux de leurs peres, & de celle de leurs propres besoins; enfin c'étoit d'amener par des signes ou avertissemens publics, une multitude de laboureurs fort écartés les uns des autres à pratiquer les vertus qui rendent l'homme sociable & à ne se point traverser dans la culture de la terre par des opérations arbitraires ou contradictoires. Tous ces arts nés dans le sein de la religion, n'imitent que pour instruire, & ils ne cherchent à plaire, que pour parvenir par l'amorce du plaisir à rendre leurs leçons durables.

C'est l'idolâtrie qui a renversé cet ordre. Elle a négligé les avis & les instructions raisonnables. Elle n'a conservé des anciennes pratiques que la joie & les plaisirs. Le sens même en fut oublié. Les arts & le culte extérieur furent asservis & ramenés en tout à la volupté. On négligea tout le reste. La volupté devint l'unique Dieu des peuples, étant devenu leur unique fin.

Ceux d'entre nous qui au lieu de ramener les beaux arts à leur première & unique destination; qui au lieu d'aller par le plaisir à l'instruction, consacrent leurs talens à la volupté; font-ils autre chose que ce qu'ont fait les idolâtres? Il n'y a plus d'idoles parmi nous: mais il y a encore bien de l'idolâtrie.

Les arts imitateurs se fallirent comme les mains qui les mettoient en œuvre: mais ils subsistoient. Il s'en fallut peu que l'ignorance & l'indifférence des Barbares ne les réduisissent à rien. Les Mahométans achevèrent en bien des lieux de les ruiner par principes. Ils en font ennemis déclarés. La seule religion Chrétienne vraie dépositaire des bonnes pratiques de l'antiquité, empêcha l'anéantissement des arts. Avec les fêtes, avec les offrandes, le sacrifice &

le repas commun, elle a conservé pour l'instruction publique la peinture, la poésie, le chant, le cérémonial, & les gestes significatifs; en un mot tous les arts. Malgré leur état de foiblesse, ils se soutinrent dans les assemblées Chrétiennes. Ils ne cessèrent d'y faire quelques efforts pour s'améliorer. Tous y reprirent peu à peu quelque vigueur: & le bien qu'ils faisoient aux premiers hommes, ils l'ont perpétué d'âge en âge, & le perpétuent dans nos assemblées. Ce sont les mêmes services, & la même utilité.

Je crois qu'il est démontré par l'intérêt de l'homme, par l'origine & par les progrès des beaux arts, qu'ils ne tendent à nous procurer qu'un plaisir pur & légitime, en le faisant servir à l'insinuation de quelque vérité plus importante que le plaisir. Il est cependant de la prudence de l'artiste de rendre ce plaisir aussi touchant qu'il est possible, sans détourner l'homme de sa vraie fin, & sans blesser en rien la bienséance. Car si le plaisir que l'artiste produit est foible; & sur-tout s'il est accompagné de défauts qui choquent; au lieu de mettre l'esprit à l'aise, la langueur & les dégoûts suivront de près. C'est pour

Qualités du plaisir que les arts nous causent.

cela que la musique & la poésie qui s'astreignent à des règles plus sévères, & qui nous promettent des plaisirs plus vifs que ne font les autres, sont aussi plus exposées que les autres au danger de déplaire, & si elles ne tiennent parole ; l'ennui est l'effet infaillible de tous leurs efforts.

Les moyens
de plaire pour
instruire.

Ce plaisir si honnête & si pur par lequel les beaux arts essayent de nous conduire à la vertu, peut être efficacement produit par le concours de trois excellens moyens. Le premier & le plus indispensable est la vérité de l'imitation, quel que puisse être l'objet qu'on se propose d'imiter : sans quoi nulle espérance de réussir.

Le second est la justesse du choix qu'on a dû faire d'un sujet digne d'être imité ; d'un sujet qui attache par un caractère singulièrement bon, ou singulièrement mauvais.

Le troisième moyen de plaire en nous instruisant est une juste convenance du sujet avec nos vrais besoins, jamais avec nos phantasies, moins encore avec des passions qui nous corrompent.

De l'imita-
tion.

I. L'imitation est la nature commune des arts instructifs. Ils n'ont point d'autre adresse pour nous informer de ce

qui est absent. Cette imitation est un fond, sur lequel ils s'exercent tous : mais chacun d'eux a une façon d'imiter qui lui est propre. Pour s'en convaincre, il ne faut que les définir & les suivre.

L'éloquence à l'aide du discours & du geste imite l'objet qu'il faut faire concevoir aux auditeurs, & la passion ou l'intérêt que l'orateur y prend. Voyez avec quelles couleurs Cicéron expose aux yeux des Romains la ruine de leur patrie prête à être saccagée, quelles allarmes il jette dans l'ame des Sénateurs, du Peuple, & des Esclaves ; de quel coup de foudre il frappe Catilina, & le fait disparaître.

L'histoire s'y prend d'une autre sorte : elle employe aussi le discours pour imiter les actions passées : mais ce qui lui est propre est de les rendre croyables par la production des preuves testimoniales, & par la suppression totale des pensées, ou des préjugés de l'historien. L'histoire est comme un procès. L'historien est un rapporteur qui présente tranquillement & avec dignité, le pour & le contre, s'il y a doute ou contestation, & le lecteur est le juge.

Depuis le commencement de l'histoire

de Tite-Live jusqu'à la fin, vous voyez renaître d'année en année les débats de la Noblesse & du Peuple. Quand il introduit les Patriciens sur la scène, & qu'il leur fait plaider leur cause, vous dites en vous même : Tite-Live est pour la Noblesse. Quand il plaide celle des Plebeïens, vous le croyez du parti du Peuple : tant il mèt de feu dans les plaidoyers des uns & des autres : tant il fait faire valoir leurs raisons respectives. Vous arrivez à la fin de l'histoire sans pouvoir assurer vers quel côté l'historien inclinoit dans le fond de son cœur.

La Poësie.

La poësie, comme l'éloquence & l'histoire, fait usage du discours pour imiter un objet absent. Mais elle embellit son imitation en y associant toujours un langage si mesuré, qu'il est presque chantant, & en bien des rencontres une liberté entière d'arranger son sujet non selon l'exactitude de la vérité historique, mais selon la disposition qu'elle conçoit la plus propre à faire des impressions agréables sans sortir de la vraisemblance. Par cette liberté d'arranger à son gré ce qui est; & même d'inventer ou de scinder des choses qui ne sont point, le Poète est de tous les

artistes celui à qui la qualité d'inventeur, ou de créateur convient le mieux.

La musique imite un objet par le La musique
chant de la voix humaine, qui ne cesse pas d'être une parole significative; ou elle imite en quelque sorte le chant de l'homme par le son des instrumens.

J'ai ajouté ces mots, *en quelque sorte*, parce que les instrumens par leur son peuvent bien aider & imiter celui de notre voix, mais ils n'en rendent ni l'articulation, ni le sens.

Quoique les sons des instrumens soient dépourvus d'ame & ne signifient rien, ils peuvent admirablement seconder le plaisir de l'imitation. La musique en tire de grands avantages. Tantôt elle s'en sert pour fortifier la voix de l'homme en doublant les mêmes sons, & pour lui donner plus de grace par l'assurance même de l'appui que la voix sent à côté d'elle. Tantôt la musique fait servir les instrumens à porter les sons & les signes nécessaires où la faiblesse de la voix humaine ne lui permet pas de parvenir. Quelquefois l'instrument donne à la voix la facilité d'interrompre son chant, & de prendre quelque moment de repos. Les instrumens redisent les airs en sa place, ¹ & en

font d'agréables leçons. Plus ordinairement la musique instrumentale ajoute à la mélodie & au caractère d'un beau chant le concours des parties harmoniques, ce qui porte le tout à la perfection. La raison en est claire : ces parties sans être les mêmes, & faisant variété, ne cessent pas un instant de faire unité avec le chant significatif.

La musique instrumentale par elle-même déstituée de sens, ne devient jamais plus abusive que quand elle n'est pas l'imitation d'un chant qui ait lui-même une signification. Alors pour peu qu'elle dure on s'en lasse infailliblement.

La voix humaine court elle-même ce risque, lorsqu'elle n'exprime aucun objet distinct, ni ne réveille aucun sentiment du cœur ; & c'est le cas où la musique vocale se trouve, soit que par une mauvaise articulation elle cesse d'être intelligible ; soit que par la volubilité du chant, ou par l'étalage d'un grand savoir, elle donne à sa composition des hardiesses & une légèreté qui tiendront si l'on veut du prodige, mais sans rien imiter, sans occuper l'esprit d'aucune image, & en confondant par cette légèreté tous les caractères.

Donneriez-vous à un homme le nom d'Orateur ou de Poète parce qu'au lieu d'employer des paroles significatives il fauroit prendre des syllabes sonores & les coudre d'une façon propre à former des vers pompeux, des périodes nombreuses, & un chant travaillé, si ce chant n'exprime rien : & quand il prendroit un air affectueux, l'esprit de l'homme peut-il s'en accommoder longtemps, quand c'est un chant qui se fâche, qui s'attendrit, qui pleure, qui rit vis-à-vis de rien ? Ce n'est pas un bruit mesuré que je demande, ni des syllabes calculées. Avec le chant, avec les nombres périodiques, & les mesures poétiques, mon esprit s'attend à être occupé de quelque sens. Il a droit à cette image. S'il n'y a rien pour lui, il n'a plus d'objet ni d'exercice. C'est une nécessité qu'il tombe dans la langueur, puis dans l'impatience. Les beaux arts perdent donc leur vrai mérite, dès qu'ils cessent d'être imitateurs.

Les efforts que font les Artistes pour produire leur esprit & leur savoir, sont la ruine presque infaillible de l'imitation. Au lieu qu'ils doivent ne laisser voir qu'elle, se résoudre à n'avoir point d'esprit, & à ne pas faire usage de

toutes leurs forces. Une grande montre de savoir ou d'esprit n'est que pour tel ou tel : mais l'imitation est pour tous. C'est elle qui décide de la solidité de la gloire qui est réservée aux Artistes. Elle rapproche & égale en un sens tous ceux qui se distinguent par les talens mêmes qui ont le moins de conformité. Homère & la Fontaine par l'extrême diversité de leurs compositions semblent n'avoir absolument rien de commun. Ils se ressemblent dans le point qui fait le grand Artiste. Ce sont deux imitateurs parfaits. Oseroit-on comparer Cicéron & Lully ? Sans doute on le peut, puisqu'ils imitent admirablement tout ce qu'ils manient. En genre d'imitation Corneille ne l'emporte pas sur Racine. S'ils diffèrent ce n'est point comme imitateurs, mais comme inventeurs. Racine peint d'après les caractères connus : il n'est personne qui n'en ressente agréablement la parfaite ressemblance. Mais Corneille perce, & va épier dans le possible les différens degrés jusqu'où le vice & la vertu peuvent être portés. C'est cette nature singulière qu'il se propose de rendre : & par-là il s'élève à un sublime qui n'a jamais appartenu qu'à lui.

Tous les arts que nous venons de parcourir , ont des procédés & des moyens de plaire qui les distinguent. Mais tous emploient la parole pour imiter. Il en est d'autres comme la sculpture , l'écriture symbolique, & la peinture qui imitent les objets naturels par l'assemblage des couleurs , des ombres , & des traits différemment imprimés sur la toile , sur le bois , sur la pierre , ou sur les métaux.

Mais comme les sons qui ne signifient rien ne peuvent former qu'une apparence de versification ou de musique dont on sera bientôt las ; de même les ombres & les couleurs rangées avec tel soin qu'il vous plaita , ne feront point une peinture tant qu'elles ne tiendront pas à des traits finis , & ne feront la représentation de rien.

On peut employer le noir pour marquer le deuil , & la verdure pour annoncer une fête. On peut amuser l'œil par la vûe d'une étoffe brillante , ou d'un point de Hongrie bien nuancé. Mais un assortiment de couleurs , quel qu'adresse qu'on y mette, n'acquiert pas à un homme la qualité de peintre. Il ne doit ce titre qu'à l'imitation précise d'un objet absent : c'est la raison qui fait

qu'une longue suite de papiers marbrés ennuiera aussi sûrement qu'une longue suite de sonates. Les arts sont nés pour instruire, en allant à l'esprit par le plaisir : mais s'ils laissent l'esprit à part, ils restent en chemin & manquent leur coup. Ce que l'esprit attend des sons, des gestes, & des couleurs, c'est l'imitation : par-tout où celle-ci ne se trouve pas lorsqu'on nous la promet, tous les moyens de plaire & d'instruire sont perdus : & on manque non seulement l'instruction qui est la fin de l'art, mais le plaisir même que l'Artiste avoit uniquement en vûe.

Les différentes façons d'imiter sont fondées sur la diversité des facultés de l'homme, & sont les départemens des arts. On en voit les principes avec des éclaircissémens très-utiles dans les Poëtiques d'Aristote, d'Horace, de Vida, & de Boileau ; dans les leçons de Cicéron & de Quintilien sur l'éloquence ; dans les remarques de Corneille, de Castelvetro, d'Aubignac, du P. le Bossu, de du Bos, & de beaucoup d'autres. Je ne sai si on trouvera un traité moderne, où les règles des différens ouvrages & des différens styles, aient été recueillies d'une façon plus conforme

aux loix de la nature & à la pratique des grands hommes, que dans le Cours de Belles Lettres de M. l'abbé Bartheux.

Pour suivre mon objet, qui n'est pas d'enseigner les particularités de chaque art, mais d'aider le goût, de le rendre inséparable de l'étude des langues savantes, & de l'amener au point de se perfectionner par lui-même; c'est assez de bien faire connoître l'origine de la beauté, & les causes inmanquables de ce plaisir que tous les beaux arts mettent plus ou moins en œuvre pour acquitter leur commun devoir; qui est de nous instruire agréablement.

Quelle que soit la chose qu'on imite, La fidélité de l'imitation. cet agrément provient d'abord de la *fidélité de l'imitation*. Ce n'est ni la richesse de la bordure, ni même la finesse du pinceau qui fait le premier mérite du portrait du Roi. S'il s'y trouve des traits manqués, il fait peu de plaisir: s'il n'est pas ressemblant, il n'en fait point du tout.

Mais y a-t-il des secours, des règles sûres pour se procurer cette fidélité d'imitation qui est la première beauté dans les productions des arts instructifs?

Nous avons vû qu'il y avoit des

moyens propres à faire naître & à étendre le goût, mais qu'il n'y en avoit point qui pussent produire le génie, première source de toute beauté artificielle, & conséquemment de la belle imitation. Bien étudier la nature & la société, bien sentir tout ce qui est beau dans les mœurs & dans les productions des hommes; voilà le goût. Assurément qui ne verroit que du beau, ou qui en feroit un usage très-fréquent, sentiroit mieux qu'un autre tout ce qui s'en éloigne, par cette raison même qu'il en sentiroit mieux l'opposition mutuelle : & puisque le goût doit nécessairement diriger le génie dans toutes ses opérations, ce qu'on fait pour acquérir le goût est essentiel pour perfectionner le génie, ou pour empêcher qu'il ne bronche. On peut donc aider les graces & la justesse de l'imitation en mettant à côté du génie, qui la produit; le bon goût, & le discernement des bien-séances.

Mais avouons-le : la vûe du beau ne donnera jamais le génie, ni ne mettra celui qui en manque, au point de produire une heureuse imitation. Pour devenir fidele imitateur de ce qu'on lui présentera il n'a pas plus d'avance à

avoir vû les traits d'Helène ou de Roxane, qu'à avoir vû les griffes d'une tigresse, ou les dents d'une lionne en furie.

C'est en lui-même & dans sa propre fécondité que l'esprit humain trouve l'idée du beau qu'il peut produire, ou la vive ressemblance de ce qu'il imite.

Cette vérité est sensible en fait d'inventions ministérielles. L'Artiste ne peut prendre cette beauté que dans le sentiment intime de l'effet qui sortira de telles & telles pièces adroitement assorties. Autrement il n'est que copiste ou plagiaire ; & c'est la raison pourquoi l'origine des plus belles inventions est demeuré incertaine. Elles ont passé par bien des degrés & par bien des mains. Les premières idées en ayant été sans effet, on n'en a point connu les auteurs. Ceux qui les reprirent ensuite & les firent valoir, n'osèrent s'en attribuer la première découverte. Mais dans l'exacte vérité comme c'est le génie qui ébauche, c'est le génie qui achève.

Il en est de même de la force de l'imitation. L'homme ne la doit pas à la beauté naturelle qu'il imite ; puisque l'imitation de ce qui est naturellement très-beau , peut n'être pas belle ; &

L'entoufia-
me.

qu'au contraire on peut donner une très-belle imitation de ce qui n'est pas beau. L'Artiste ne s'attendra donc qu'à lui-même pour mettre la justesse & la vie dans son imitation. Il en doit le premier mérite à ce regard perçant auquel rien n'échappe, à cette ardeur de génie qu'on prendroit pour une inspiration, & qui après s'être formé de la chose qu'il considère une idée vive & nette, en livre ensuite aux autres une image fidèle.

La justesse & la force de l'imitation sont donc encore comme toute autre beauté artificielle, une production neuve que rien de semblable n'a précédé. C'est un être qui vient tout d'un coup à la lumière : c'est l'ouvrage de l'industrie de l'homme, & une sorte de création qui fait sa gloire.

Pour le mieux sentir remarquons que le génie dans les arts n'est pas seulement imitateur : & que c'est presque toujours l'invention qui fait la fortune de l'imitation. Les aventures d'Enée étoient de nature à intéresser les Romains ses descendans. Mais Virgile rendit cette peinture infiniment plus touchante pour eux en y montrant l'arrivée de leur fondateur à Cartage, &

l'origine spécieuse de la haine implacable qui éclata depuis entre les Romains & les Cartaginois. Son invention se retrouve dans les plus petites parties ; & c'est encore ici que la dextérité de l'invention fait la richesse de l'imitation. En promenant son héros devant les peintures du temple de Carthage, il l'arrête & le colle devant celle de Troïle renversé de dessus son char & entraîné par ses chevaux sur la plaine. Ce jeune Prince tient encore les rênes d'une main, & de l'autre sa lance, dont le fer laissé au loin sur la poussière les traces successives de son passage. Par cette invention Virgile mène une durée dans ce qu'il peint, & répare en grand peintre la nécessité qui le réduit à une action momentanée.

Ce travail du génie ne se fait mieux sentir nulle-part que dans la poésie, où il arrange chaque chose à son gré, sur-tout dans l'épopée & dans le dramatique. En sorte que la versification, qui est elle-même susceptible de tant de beauté, n'est que la moindre partie du mérite d'un grand poète.

Cependant l'enthousiasme ou la chaleur de l'imitation & la belle ordonnance qui brillent d'une façon si avan-

tageuse dans la poésie, ne laissent pas de se montrer, quoiqu'avec plus de réserve, dans le discours oratoire & dans les ouvrages mêmes les moins élevés. Il n'y a pas jusqu'à l'histoire, où le génie, malgré l'ordre qui l'assujettit à la suite des faits, malgré la loi qui lui defend de se mettre lui-même à découvert, ne sache très-bien se faire honneur de ses recherches, & de la dextérité avec laquelle il fait valoir ses preuves, avec laquelle il fait connoître tous ses personnages, & dévoile leurs plus secrètes pensées, non par des attributions suspectes, mais par leurs propres démarches, ou par les discours d'autrui. C'est même un grand trait de génie dans l'historien de savoir taire ses propres sentimens, & d'inspirer aux Lecteurs ceux qu'il souhaite sans leur en avoir dit le moindre mot.

Toutes ces diverses imitations sont autant de beautés uniques, faisant une espèce à part, dont le tout ni les parties ne se peuvent trouver ailleurs, qui demandent en conséquence un grand sens & des talens particuliers que l'étude ne donne pas. Mais celui qui n'éprouve pas en lui cette heureuse fécondité de génie d'où coulent les riches produc-

tions , peut s'en consoler , & acquérir assez de discernement pour sentir la finelle ou les écarts de l'imitation. La société est heureuse d'avoir un Homère & un Bossuet. Elle se trouve très-bien aussi d'avoir un Aristarque.

Le goût qui caractérise celui-ci , est d'autant plus digne de nos efforts qu'il peut en être la récompense. Il s'acquiert par degré comme le mérite & l'exactitude d'un observateur ou d'un opticien. Celui-ci se contente d'abord de l'impression que fait sur lui l'ensemble ou le total de la figure qu'il examine au microscope. Il prend ensuite une lentille qui grossisse davantage que la première. Il suit avec soin & pas-à-pas chaque partie , puis les menus détails de chaque partie. Il mèt son objet dans toute sorte de jours & de situations. Dans le goût comme dans l'optique , il s'agit , non de créer , mais de voir & de sentir. Remarquons cependant que l'optique n'a qu'un travail , qui est d'épier immédiatement les richesses de la nature : & que le goût en a deux : l'un de connoître exactement la nature qu'il faut rendre ; & l'autre de voir pié à pié si elle se trouve fidèlement & fortement rendue dans l'imitation.

Choix de
l'objet à imi-
ter.

2. Ce plaisir si touchant qui vient à la suite d'une imitation fidele, sera tout autre si l'on a fait choix d'un sujet qui fut beau par lui-même, d'une chose qui fut extrême ou en bien ou en mal.

Ici en effet comme dans les arts ministériels, l'Artiste toujours convaincu de la modicité de ses forces répare tant qu'il peut sa foiblesse par les secours qu'il tire de la nature : & quoique toute imitation vraie produise contéquemment une vraie beauté, l'imitateur se ménage bien d'autres moyens de plaire quand il s'est approprié une matière naturellement capable de frapper l'esprit ou par un mérite qui la rende extrêmement aimable, ou par une difformité qui en inspire la haine. Il ne s'agit plus que de la rendre présente par l'imitation.

Un homme qui bâtit ne se contente pas d'avoir un plan où le vestibule, la salle, la gallerie, l'escalier, les appartemens, & les jardins ayent chacun à part leur beauté propre, & soient bien d'accord ensemble. Sa principale attention a été de relever son édifice par tous les avantages possibles d'un bel emplacement. Il se garde bien de bâtir en grand sur une campagne aride &

destituée de tout agrément. Il fait que sa bourse non plus que le génie de son Architecte n'y produiroit ni la verdure des grandes forêts, ni l'aspect des montagnes, ni le canal & la fraîcheur d'une rivière. Mais ce séjour sera parfait s'il a eu soin de bien mettre en œuvre tous ces présens & ces riches avances de la nature.

La plume de Vertot fait honneur à l'histoire de Malte : quel plaisir ne nous eût-il pas fait s'il l'eût exercée sur l'histoire de Rome dans le moyen âge, ou sur tel autre grand sujet qui nous manque !

On rendoit à un célèbre peintre Romain nommé Le Caravage, la justice de dire que tout ce qui sortoit de son pinceau étoit d'une exacte vérité, parce qu'il le rendoit comme il l'avoit vû. Mais combien de procès ne lui fit-on pas, sur ce qu'ayant dans ses sujets la plus entière liberté de choisir, & de s'aider du beau naturel, il prenoit indistinctement ou par préférence des figures courtes, des figures maigres & disgraciées, comme le hazard les lui amenoit sous les yeux. Raphael & le Poussin avoient une méthode fort différente. Rencontroient-ils dans les monu-

mens de l'antiquité, ou dans les communes circonstances de la vie, des physionomies agréables, de grands traits, des railles avantageuses, des têtes Patriarcales? Ils en faisoient leur profit, & les faisoient entrer dans leurs compositions. Les figures minces, les airs gauches, les mines rechignées n'y trouvoient point d'accès sans une exacte nécessité.

D'une autre part Rubens, quoiqu'un des plus grands hommes qui aient manié le pinceau, a outré cette précaution. Il ajoute à la nature : il enfle tout, & mèt par-tout du colossal. Ce caractère, qui va plus loin que la nature, n'est estimable que quand il ramène un objet vû de loin, au degré du beau naturel, & au commun sentiment de tous les yeux.

Il y auroit de l'imprudencé, quand on veut plaire par l'imitation, de rejeter les secours & les beautés qu'un sujet présente naturellement & de ne se pas déterminer en faveur de celui qui fournit le plus. L'esprit fortement ému dans son choix par le degré de bien ou de mal qu'il voit dans un sujet, ne s'ôte point, par la préférence qu'il lui donne, le mérite de le peindre trait pour trait :

trait : & la richesse de la nature jointe à la finesse du travail de l'Artiste cause un double plaisir au spectateur.

3. Enfin le plus sûr moyen pour gagner tous les suffrages est d'ajouter à l'heureux choix d'une nature peu commune & à l'exactitude de l'imitation, une utilité reconnue & capable de perfectionner tous les états de la société : autrement le plaisir que causent les beaux arts est un plaisir perdu, & s'il en contredit l'intention qui est de nous rendre meilleurs, il ne peut que nous empoisonner.

Quelques exemples feront suffisamment voir combien ces trois points sont communement inséparables, & jusqu'où il peut être permis de manquer à l'un ou à l'autre. Celui des trois qu'on est le plus indispensablement tenu de fournir, c'est l'imitation. De même en effet qu'un grand Prince peut convertir un terrain aride en un beau séjour, il arrive quelquefois qu'un grand génie fait naître la beauté où l'on n'attendoit rien de semblable. Il la fera sortir de l'avanture d'un lutrin mis à bas. Mais ce n'est pas sans grand risque : & il ne répare la petitesse de son

Utilité de
l'objet à imi-
ter.

sujèt qu'en nous livrant l'imitation la plus ingénieuse.

Otez du discours humain l'imitation & la liberté des images; de ce moment la poësie demeure sans agrément & sans vie. On peut voir ce qui est arrivé parmi nous à ceux qui ont voulu rimer de la philosophie. Faute d'images l'éloquence & l'histoire deviennent d'une sécheresse hideuse. C'est par cette raison que Tillotson n'est qu'un Bachelier timide : au lieu que Bossuet est un Orateur & un Evêque. Il ne faut que comparer l'abondance de Tite-Live avec la maigreur des historiens du moyen âge. Ceux-ci ne savent peindre ni les hommes, ni les évènements. C'est par ce défaut de peintures qu'on trouve si peu de plaisir dans les traités de métaphysique & de grammaire. On en éprouve très-peu par la même raison dans la plupart des livres qui enseignent des élémens & des règles. Les commencemens sur-tout en paroissent rebutans parce que nos desirs naturels vont ailleurs. Nous voudrions des réalités : nous voudrions un ouvrage sensible, ou du moins l'agréable imitation d'une chose sensible. Ce n'est pas après les préceptes qu'on court.

Il est vrai que par l'habitude de voir une suite d'idées nettes & de sentir le profit qui en provient, l'esprit insensiblement se laisse gagner dans l'étude des mathématiques, prend goût à la connoissance du vrai tout simple, & suit avec ardeur les riches conséquences qui en découlent. Mais en général les sciences spéculatives ne sont pas du goût de la multitude : au lieu que parmi les hommes vous n'en trouverez presque aucun que les beaux arts n'arrêtent, & n'attachent par les charmes de l'imitation. Ne suffit-il pas d'entendre la langue latine pour lire avec un vrai plaisir la description que nous fait Horace, de la Fontaine de Blandusie, quoique ce sujet soit peu de chose & sans le moindre rapport avec nos besoins. On voit volontiers l'exakte ressemblance des objets : ne fût-ce que d'une araignée, d'un coquillage, d'un passereau, d'une fleur. On aime à voir un paysage, les bois, les rochers, un fillet d'eau qui y fait tour-à-tour la nappe & la cascade.

La beauté de ces imitations augmente à proportion de la beauté même de l'objet. Mais il faut quelque chose de plus. Pourquoi la peinture de ces lieux

champêtres & solitaires est-elle accompagnée d'une secrète tristesse, la même à peu près que nous éprouvons à l'entrée d'un grand bois? Nous nous y représentons un profond silence. C'est un désert abandonné de tout le genre humain. La seule pensée en est affligeante.

Ce n'est donc pas assez que les objets qu'on nous présente soient bien peints. Ce n'est pas assez qu'ils soient naturellement beaux : nous voulons aussi qu'ils s'ajustent à nos goûts.

Le peintre ajoute-t-il à la verdure & à la chute d'eau qu'il nous montre, le mouvement d'une simple roue de moulin, & un chien de cour en faction? Le paysage commence à tenir à la société. La peinture auroit encore plus de vie & d'agrément si dans le courant du ruisseau on voyoit un pêcheur étendre la Saine de dessus sa barque, ou les poissons s'élancer de son filèt sur le gazon.

La nouveauté est un autre moyen de plaire qui rentre dans notre utilité. On n'est pas fort émû de la figure d'un singe. C'est chose bien commune. Mais nous en montre-t-on qui soit d'une taille peu ordinaire, comme le macou de la Martinique, ou ces autres singes encore plus petits de moitié, &

longs de six pouces au plus ? La curiosité s'arrête d'abord à la figure. Mais le goût peut être servi comme la curiosité, si l'artiste mèt avec la vérité ce qu'on nomme le pittoresque ou le poétique, c'est-à-dire des situations propres à caractériser l'objet, & à lui donner la vie ou les airs qui lui conviennent. Par exemple, au lieu de s'en tenir à la simple imitation des traits du maqui, il le peindra tout fier d'avoir rompu sa corde, & s'accrochant de ses deux pattes à la tige d'un bel ananas, devenu sa conquête.

Il groupe les petits singes & leur donne des graces aussi plaisantes que leur figure. Le mâle apporte un bouquet de fraises à sa compagne, & celle-ci lui montre avec complaisance son nouveau-né comme le plus bel objet qui soit dans la nature.

Notre plaisir augmente ainsi par degré quand l'objet est nouveau, quand il tient à nous, quand l'imitation en est industrieuse; j'ajoute, quand elle est difficile, sans gêne cependant, & toujours vraie. Les poètes & les musiciens sont commandés par des mesures & par des modes qui les mettent souvent fort à l'étroit. Aussi éprouvons-nous plus

de surprise & de satisfaction, lorsque cette contrainte qui rend d'une part la parole plus chantante, n'ôte rien de l'autre à leur agrément, & qu'on leur voit un tour d'esprit, un choix d'expressions toujours libre, toujours naturel, malgré la gêne des règles qui les captivent.

Ce rapport secret que nous cherchons par-tout entre les choses qui se présentent & notre propre utilité, est cause que des objets qui nous rempliroient d'épouvance s'ils étoient réels & présents, nous attachent très-agréablement dans les peintures que nous en pouvons voir.

L'arrivée d'Alexandre parmi des peuples que le ravage des autres Provinces a consternés, devient un tableau admirable dans l'Ecriture : & quoiqu'elle n'y employe que cinq mots, c'est une peinture vive & préférable à de plus longs discours. La terre se tut devant lui.

De-là vient le plaisir qu'on éprouve à donner des larmes aux malheurs que la tragédie contrefait. Qu'un marchand de tableaux en étale une longue suite, & que la vue en soit libre à toute une grande ville. Si parmi ces peintures on trouve un tigre

en furie , ou un sanglier qui revient & decout les chiens attachés à sa poursuite ; c'est-là qu'on court : c'est-là qu'on s'attroupe : l'objèt est effrayant : mais on le regarde de près & sans risque.

Le moyen constamment éprouvé d'avoir pour soi la multitude & toute la postérité , c'est d'être vrai dans ses peintures ; d'être coulant & aisé malgré les règles qu'il faut suivre ; d'être heureux dans le choix d'un sujet naturellement propre à intéresser tous les esprits ; & d'être en tout inviolablement attaché au bien public.

On ne peut disconvenir que Tite-Live , Virgile , Ovide , & Claudien ne soient de grands imitateurs : mais Ovide dans ses Métamorphoses & Claudien dans l'Enlèvement de Proserpine n'ont que leurs peintures d'estimables. Les sujets ne sont qu'un amas de bagatelles harmonieuses , & d'imaginations souvent plus nuisibles que profitables. Tite-Live au contraire en nous enchantant par ses peintures , n'ôte rien à l'esprit qui ne le puisse rendre plus solide & plus propre au service de la société. Virgile y tend de même en nous présentant un législateur tout à la fois intrépide , prudent , & plein de tendresse pour sa colonie.

Homère & Salluste leur sont-ils inférieurs parce qu'ils ont pris pour sujet, l'un les fureurs & le désespoir de Catilina; l'autre la colère d'Achille si funeste à sa patrie & l'occasion de tant de larmes? Je conviens que l'emportement d'un homme qui ne sait plus retenir ses passions n'a aucune beauté en genre de mœurs & de conduite. Mais si l'on a égard à l'importance des évènements, ces deux sujets sont des mieux choisis & des plus propres à exercer de beaux génies. Ils sont infiniment propres à frapper les Princes aussi-bien que les Peuples, & à les porter puissamment à se maîtriser en tout, par la vûe des maux affreux que le libertinage amène, & par la vûe de ceux que la colère attire même aux plus grands hommes, même aux caractères les plus aimables.

Dans la lecture d'Homère on ne revient point de son étonnement de voir tant de riches peintures & une ordonnance aussi ingénieuse sortir d'un siècle sans culture, & d'un homme qui n'avoit point de modèles devant lui. La vérité est que les maîtres qui l'ont formé forment les grands artistes dans tous les siècles: ce sont la nature, la société, le génie, & le goût acquis.

Que penserons-nous du poëme de Lucrece dont il a été fait tant d'éloges ? J'ose dire que ce n'est ni une bonne imitation , ni un bon traité de philosophie. Qu'il ait bien parlé sa langue , je n'en disconviens pas : sa latinité est exquise. Qu'il ait peint heureusement quelques-uns des plus beaux objets de la nature : j'avouerai sans peine la ressemblance de ses descriptions. Voilà son mérite , & il n'est pas petit. Mais le mérite du style est bien différent de celui de l'ouvrage. Et un livre bien écrit n'est pas pour cela un bon livre. Si vous envisagez quelle fin Lucrece se propose , quels principes il croit propres à l'y conduire , & comment il amène les diverses parties de son poëme à ce but , vous conviendrez que ce n'est ni un génie juste ni un bon raisonneur. Peut-on montrer moins de justesse dans le projet & dans l'exécution , que de trouver la nature admirablement belle , & de supprimer le seul Etre qui soit capable d'y établir des liaisons , de la constance , de la beauté ? Quelle philosophie de vouloir faire honneur de cette beauté & de la persévérance , tant des rapports que des utilités , à des causes qui ne connoissent rien , & qui ne peuvent rien ! Peut-on

donner le nom de physique à des concours fortuits de parcelles, qui sans intelligence & sans guides s'en vont régulièrement à leur place dans le labyrinthe d'un corps organisé, pour se conformer à un modèle ; pour construire ici à point nommé un cœur, & là précisément un cerveau ; pour ne construire qu'un cœur au lieu de trois ; pour reproduire enfin une hirondelle ou un homme, plutôt qu'un cheval, un oignon ou une citrouille ?

Il ne faut plus, pour comble d'absurdité, qu'accorder le nom de sage à un homme assez téméraire pour entreprendre d'ôter du milieu de la société l'espérance & la crainte qui y maintiennent l'ordre, & de travailler de tout son pouvoir à ruiner les fondemens de la vertu qui établit l'ordre encore plus efficacement ?

L'abus des
Arts.

Nous voyons ici en quoi consiste l'abus comme le vrai mérite des arts. Le travers d'esprit de Lucrece & les puerilités d'Ovide n'ont jamais empêché de lire leurs ouvrages. Pourquoi donc y revient-on toujours ? Telle est la force des images : tel est l'attrait de l'imitation. Le style vraiment imitatoire est accompagné d'un plaisir qui ne le quitte

point, & qui fait impression sur tous les Lecteurs. Il ne s'agit que de le mettre en œuvre pour tourner les cœurs du bon côté, non pour les pervertir. Ce plaisir devoit sans doute les conduire à leur véritable fin sous la direction de la raison. C'est abuser du plaisir que de le chercher quand il blesse l'ordre, & que le devoir nous l'interdit. Mais il est l'ouvrage de Dieu comme les autres biens dont on abuse. Et l'intention de celui qui l'a créé a été de nous avertir vivement de ce qui peut convenir à notre état.

Les Scholastiques & quelques Méta-physiciens des derniers tems ont entièrement négligé & dédaigné ce goût d'imitation. Ils auroient voulu ôter du discours l'agrément des peintures, & accoutumer l'esprit à se contenter d'une suite d'idées très-simples, énoncées par leurs termes propres, sans mouvement & sans figures.

Mais c'est peu connoître l'homme. Il ne lui est ni nécessaire pour son état, ni possible selon ses facultés actuelles, de connoître les choses en elles-mêmes, & par leurs causes. Les connoissances qu'il en prend pour ses divers besoins s'acquièrent par comparaison, & à l'ai-

de de ses sens. Il lui suffit donc de voir les rapports que les choses ont entre elles & avec lui. C'est sur quoi est fondé le caractère de son langage toujours sensible, toujours relatif aux êtres corporels & à la société.

Celui qui a fait l'homme savoit parfaitement ce qui est dans l'homme, & comment il se mène. Malgré la simplicité qui règne dans les discours du Sauveur, & spécialement dans celui qu'il adresse de dessus la montagne à ses Disciples rangés autour de lui, quelle force dans les images ! quelles graces & quel choix dans les objets ! quelle admirable proportion entre les sujets qu'il traite & les vrais besoins du cœur humain ! Aussi n'a-t-on point vû de façon d'enseigner ni plus populaire, ni plus efficace. Les petits l'entendent & les grands en sont frappés :

» Si votre œil droit vous scandalise,
 » arrachez-le & jetez-le loin de vous...
 » Soyez les Enfans du vrai Pere qui fait
 » lever son soleil sur les bons & sur les
 » méchans, & qui fait tomber ses ro-
 » sees sur les justes & sur les injustes...
 » Quand vous ferez votre aumône ne
 » faites point sonner la trompette de-
 » vant vous... Où est votre trésor, là

» est votre cœur. . . Jetez les yeux sur
 » les lis des champs. Voyez les oiseaux
 » du ciel. Quelle est la main qui les em-
 » bellit & qui leur prépare leur nourri-
 » ture ? . . . Pourquoi voyez-vous une
 » paille qui est dans l'œil de votre frere,
 » & que vous n'appercevez pas une
 » poutre qui heurte contre votre œil ? »

Ce n'est pas assez que l'homme conçoive une vérité : il faut qu'elle le touche & excite une vive émotion dans son cœur. Mais rien n'a tant de pouvoir sur lui que la peinture des objets & sur toute chose le sentiment de l'intérêt qu'il y doit prendre.

La même Sagesse qui a fait l'homme & qui l'est venu rappeler de ses égaremens, nous a montré par son exemple quelle étoit la vraie façon d'enseigner. C'est donc une insigne méprise d'exclure de l'éloquence le secours des images, comme Locke s'est figuré qu'il le falloit faire. C'en est encore une plus grande d'ôter de nos discours le pathétique, ou ce qui est propre à émouvoir le cœur. Par-tout où vous laissèz la volonté sans mouvement, & que vous prétendez vous en tenir à la pure intellection, la langueur devient inévitable : l'éloquence n'est plus rien : tous les ou-

Il ne suffit donc pas pour prendre rang parmi les grands écrivains, d'avoir du style, ni de mettre dans ses vers. quelque harmonie, ou de mettre dans ce qu'on peint de la facilité & de la justesse. Il y a, nous le venons de voir, d'autres parties également essentielles : la beauté naturelle de l'objet qu'on imite, & notre utilité réelle, qu'on ne peut négliger impunément.

Quand l'esprit s'en est laissé imposer par le brillant d'un Ouvrage où ces importantes parties sont négligées ; on revient peu-à-peu de cette surprise. On éprouve en soi-même un vuide désagréable : on est puni d'avoir manqué le solide, & on se reproche non seulement ce qui deshonne la raison, mais ce qui ne peut ni la nourrir, ni la perfectionner. Combien de plumes dans le siècle passé & dans celui-ci semblent n'avoir travaillé que pour faire parade de leur esprit ou de la pureté de leur style ? Les objets qu'ils traitent sont quelquefois fort bien peints : le style est nombreux, correct, sonore. Mais la matière qui fait le fond de l'Ouvrage est sans intérêt & sans profit. Il me semble, en les lisant, entendre de beaux carillons dont

tous les tons se trouvent justes & moëlleux. Après qu'on leur a prêté l'oreille elle conserve un bourdonnement agréable. L'impression s'affoiblit : elle se dissipe & il ne vous reste plus rien. Ce n'est pas ainsi que s'échapperont les idées que vous aurez prises dans la Bruyère, dans Boileau, dans Bourdaloue, dans Nicole, dans Bossuet, & dans Massillon. Les beaux sons passent, & le reel demeure. Quel profit, quel sens dans les fables de la Fontaine ! Quelquefois il nous dit plus par un seul petit mot, que d'autres par de longs Ouvrages.

Bon jour, Monsieur *du Cerleau*. O combien de Césars deviendront Laredons !

Mettre des traits ressemblans dans l'imitation sans se mettre en peine d'y joindre l'utilité & les sentimens qui nous sont communs à tous, est un défaut qui se fait bien sentir dans la conduite des peintres. Un bon nombre d'entre eux ne connoissent que l'anatomie du corps humain ; les différens effets des muscles selon la position du corps ; les contours & les distances des objets ; les diminutions proportionnelles de la lumière ; & la façon de jeter les draperies : voilà l'objet de leurs efforts. Ils

font bien de s'y perfectionner. Ce seroit un grand sujet de blâme d'avoir manqué aucune de ces parties. Mais ce n'est point-là à beaucoup près la connoissance de l'homme, ni le moyen le plus propre à l'attacher. Il veut trouver dans l'imitation l'image de ses affections aussi-bien que celle de ses traits extérieurs. Telle est la grande beauté de la peinture & de tous les arts. Mais pour mettre des sentimens dans l'ame du spectateur, il faut les connoître. Il faut savoir les produire au dehors, les montrer dans les yeux, les faire sortir des traits du visage, d'un air de tête, & de l'inflexion d'un doigt. Dans l'homme tout est orateur & tout parle pour lui. Le peintre qui ne connoît que les diverses positions de son modèle, n'entend point cette éloquence qui est le sûr moyen de plaire. (C'est-là cette *expression* que le Sueur possédoit à un si haut degré, & qui a si souvent baigné les yeux des spectateurs, arrêtés devant la Madelaine de le Brun.) (*a*)

Mais c'est un mérite peu commun. Cette magnifique partie de la peinture, dont la nature prend soin de nous faire

(*a*) Aux Carmelites de la rue S. Jacques.

à tous des leçons, & dont l'impression se fait sentir à un enfant qu'elle transporte ; bien des peintres s'en dispensent : apparemment par le désespoir où ils sont d'y atteindre, après en avoir souvent entendu parler. Il leur paroît plus commode de se distinguer par des recherches d'art, dont chacun n'est pas également capable ni à portée d'être instruit. Mais qu'est-ce que le savoir sans l'*expression* du sentiment, qui est elle-même l'ame de l'imitation ?

D'où il arrive que plusieurs peintures & bien des gravures ne sont que des statues, placées avec d'autres statues. (On acheve de les pétrifier par le soin qu'on prend de les tenir paralleles entre elles, exactement verticales, & pour ainsi dire empâlées.) Si un remord de conscience avertit ces froids imitateurs de mettre dans les attitudes quelque feu & des mouvemens conformes à l'état des personnages ; au lieu des traits de la colère ils mettent ceux de la rage ; pour animer les yeux ils les font sortir de la tête. Ils prennent les airs étudiés pour des grâces : ils confondent le beau maintien, avec la contenance roide, & ne savent pas distinguer la dignité d'avec le rengorgement. Ils substituent la puérili-

té à la douceur : & croient relever un héros , en lui donnant une fierté farouche & brutale. Ces méprises plus communes qu'on ne pense , viennent de n'avoir étudié que la figure ou la mode , & de ne connoître à fond ni l'homme , ni la société , ni l'histoire , ni les mœurs des peuples , ni les airs des différens âges. On fait beaucoup de règles : & on ne connoît de l'homme que les muscles & la peau.

C'est le peu de soin qu'on prend de se bien instruire des vrais ressorts de notre ame , qui nous rend si pauvres en tableaux historiques , & ne produit que d'éternelles répétitions des mêmes sujets. Les vrais amateurs montreroient eux-mêmes leur justesse & leur élévation , s'ils s'unissoient pour aider l'entreprise de faire dessiner & graver l'histoire Grecque , ou la Romaine , ou toute autre. Ils serviroient doublement la société en l'instruisant , & en lui procurant d'habiles dessinateurs.

Ceux qui font profession de ce bel art & de tous les autres dont le but est d'instruire par l'imitation , ont quelquefois beaucoup d'étude , & même un fond de génie. Ce qui leur manque est ce goût juste qui règle les ouvriers &

leur travail, ce discernement exact du naïf, première beauté qui nous plaît à tous, & ensuite des sentimens universels qui nous attachent tous. Ils ôtent, ils ajoutent à la nature, & au lieu de la belle expression qui est toujours reconnoissable, ils employent la séduction du fard, des dorures, & des fleurs.

C'est à propos de ce travers que nous entendons souvent faire une demande fort raisonnable. Puisque la nature, dit-on, est la même dans tous les tems, pourquoi l'imitation n'est-elle pas également vraie, également animée dans tous les tems ? Voyez les ouvrages des Grecs & des Romains : c'est une parfaite imitation de la nature. Il semble que cela ne leur coûte rien. C'est ce que nous remarquons avec surprise dans tous les genres de compositions qui nous restent des Romains. Si l'on excepte la tragédie que les modernes paroissent avoir poussée plus loin qu'eux, nous ne voyons rien qui se soutienne, lorsqu'on suit d'autres routes que les leurs. Qu'il est honorable pour l'ancienne Rome que nous confondions son goût avec celui du beau naturel ; & que quand un artiste parmi nous compose d'une façon noble & simple, nous

Pourquoi la nature étant la même, l'imitation en est-elle inégale.

disions de lui qu'il travaille dans le goût Romain !

Voyez au contraire les ouvrages de ceux qui ont suivi la décadence de l'empire. Ce n'est plus que rusticité. La nature & ses graces, les hommes & leurs sentimens n'étoient point changés. Vous ne rencontrez cependant presque aucune imitation supportable dans la longue durée du moyen âge. On n'y sentoit rien.

Dans notre siècle où il se montre tant d'artistes & d'émulation, pourquoi l'imitation, très-heureuse dans les mains de quelques-uns, a-t-elle dans d'autres mains si peu de ressemblance avec la riche variété de la nature ? Au contraire, pourquoi ceux qui écrivent se ressemblent-ils presque tous ? On ne leur connoît point de caractères qui les distinguent. La plupart n'en ont qu'un, qui est de s'exprimer d'un air cavalier ; & de se donner avec art un air brusque & négligé. D'où nous est venu ce tic ?

Il vient de ce qu'on se laisse éblouir par la réputation d'un homme à qui cet air a réussi. On veut faire comme Pindare : & c'est la nature qu'il falloit imiter.

Le défaut de culture ou d'exemples a

pu en certains siècles affoiblir le goût des arts, & le tenir dans l'engourdissement : mais les exemples qui le réveillent & l'encouragent ne sont point ce qui le règle ou le maîtrise. Moins encore le doivent-ils réduire à une seule forme : ce seroit le renversement du goût.

Le moyen âge n'a point vû les beaux ouvrages des Grecs & des Romains. Tous étoient ensevelis sous terre ou à l'écart dans la poussière d'un petit nombre de Bibliothèques. Rien n'animoit le génie. Le goût dominant étoit la guerre, la chasse, ou les exercices qui étoient une image de l'une & de l'autre. On ne connoissoit point d'autre émulation. Lorsque la découverte de l'Imprimerie eut multiplié les bons Livres, mis de toute part la curiosité en mouvement, & fait connoître le prix des bâtimens, des statues, des sculptures, & des autres monumens qu'on déterroit tous les jours, on essaya de travailler dans le même goût. Il reste à voir avec quel succès on le fit.

Horace nous a montré à faire le juste discernement de la bonne imitation d'avec la mauvaise. Il distingue deux sortes d'imitation, dont l'une est

savante & vraie ; l'autre est servile , sans vérité , & sans vie. Le savant imitateur est celui qui a toujours les yeux sur la nature & sur la société pour en tirer des expressions parfaitement ressemblantes , & pour mettre autant de variété dans ses peintures , qu'il y en a dans son modèle. L'imitateur esclave est celui qui se propose de copier un artiste , un ouvrage , une manière.

Figurez-vous deux hommes dont l'un projette les *Adelphes* , l'autre conçoit l'idée du *Tartuffe*. Tous deux se remplissent de leur sujet. Ils en échauffent leur imagination , & rapprochent tout ce que la nature & l'usage du monde leur rappellent à cet égard. Ils mettent en œuvre leur génie pour distribuer avantageusement tous les plus forts de ces traits , & cherchent des situations propres à les montrer comme font les coloristes , d'une façon tranchante. Qu'il y ait au monde , je le suppose , une plume singulièrement élégante , dont on admire la facilité , dont on vante les finesse ; & qu'il soit du bel air de copier : je vous le demande : un *Molière* & un *Térence* feront-ils bien de relever le dialogue de leurs pièces par tous les agrémens possibles de ce nou-

veau goût ? De tels efforts leur semblent plutôt puérils ou déplacés : & quand ces tours recherchés seroient autant de beautés réelles ; les vrais génies , les vrais peintres n'en font aucun état quand elles ne sortent pas naturellement de leur sujet. Ils portent cette précaution jusqu'au scrupule , & se gardent bien de mettre à côté de l'image principale rien qui l'efface , ou qui l'obscurcisse. Ils suppriment sans pitié les finesses d'esprit , les pensées brillantes , & tous les ornemens qui ne demandent qu'à attirer les yeux. Au contraire ils saisissent avec avidité un trait naïf , un terme des plus communs , quand il est propre à faire sortir le caractère , ou donne lieu à un geste expressif , à un ton pathétique.

Une nouvelle raison qui règle ainsi le choix de ces hommes judicieux , c'est que les finesses d'esprit n'amusent que peu de personnes. Elles échappent aux esprits sans finesse , si même elles ne les fatiguent par l'embarras de deviner , ou ne les humilient par le mauvais succès. Un dernier motif qui achève de donner l'exclusion à ces subtilités ; c'est qu'elles sont réellement étrangères à l'imitation. Celle-ci n'est jamais en plus

grand danger que quand ceux qui cultivent les beaux arts s'étudient de propos délibéré à parler, à écrire, à peindre, à composer la musique dans la manière qui a réussi à quelque savant, dans le tour de style qui a fait un nom à un tel. Ce goût de copie ou de ressemblance les ramène tous à une pratique reconnoissable. Mais la belle imitation n'a proprement aucune manière, & diversifie sans fin ses procédés selon l'âge, l'état, & la bienséance qui la maîtrise.

Le grand Corneille s'est long-tems ressenti de l'air contraint & outré qui avoit pris le dessus, & défiguroit toutes les compositions de son tems. Le seul Monologue de Rodrigue en est une preuve suffisante. Son jugement exquis l'en a fait revenir. Et peut-être les premiers succès d'un jeune homme nourri de la lecture d'Euripide & de Sophocle, contribuèrent-ils à ramener Corneille avec tout le public à l'imitation du naturel & des mouvemens du cœur, comme aux véritables sources de la beauté.

Il y a cent ans & plus qu'on lit Malherbe, Corneille, & ceux qui avec eux rendirent notre langue aimable, en la délivrant de la contrainte & de l'uniformité

mité de la mode. C'est ce qui fait qu'on ne lit plus le Maître, & que Pascal ne vieillit point. Sous Louis XIII, & sous les régnes suivans, on a vû successivement tomber dans l'oubli tous les écrivains qui ont eu la foiblesse d'en contrefaire un autre, au lieu de se livrer à leur génie, & de proportionner leurs manières à la diversité des sujets. Cette hardiesse seule a fait éclore au contraire les talens qui marquent, & les ouvrages qui se soutiennent; la description du passage du Rhin, le Misantrope, la Phédre, l'histoire des variations, l'ouvrage des six jours. Ainsi l'imitation des arts sera toujours savante & vraie à proportion que l'imitateur prendra tout dans sa matière sous la direction de l'expérience & du goût.

Mais ceux qui en quelque tems & en quelque genre que ce soit, ont ambitionné d'atteindre à la manière d'un particulier même très-spirituel, & qui réglent leurs pas sur les siens; voilà les imitateurs servils que le grand Maître de la poétique, de l'éloquence, & du goût appelle plus durement que nous ne ferions, de vils animaux, qui ne vont que comme on les mène. (a)

(a) *Servum pecus.*

Origine de
ce défaut.

La première origine de cette disposition où nous sommes de nous laisser prévenir par ce qui est brillant , vient d'une habitude qui a été quelquefois trop aidée dans nos études. Notre jugement alors n'étoit pas formé. Nous ne sentions point la vraie beauté de ce qu'on nous mettoit en mains ; parce que nous n'en jugions que par partie , & même par les plus petites parties. Nous ressemblions à cet égard aux petits enfans dont la vûe n'est pas encore formée ou assurée. Leurs yeux s'égarent sans se fixer sur rien. Ils ne les arrêtent que sur ce qui brille. Chaque pensée actuelle nous attachoit à proportion de son éclat , & le mérite des liaisons ou de la bienséance nous touchoit beaucoup moins qu'un air de subtilité ou de pompe. Ce danger étant presque inséparable de l'étude des langues & des ouvrages travaillés , il faut le prévenir par quelques précautions.

La principale est d'exercer très-long-tems la jeunesse dans le style naïf , familier , & aisé. Il faut pour cela ne leur montrer que très-tard les tragiques & les orateurs ; mais s'en tenir long-tems aux fabulistes , aux historiens & aux comiques , choisis avec réserve. Au lieu

d'y prendre des pensées détachées, & sur tout des maximes de morale que cet âge ne goûte pas faute d'expérience, on en tire des évènements choisis, puis des dialogues courts & agréables, dont les jeunes gens puissent embrasser la totalité. Rien ne leur cause plus de plaisir, (& c'est un plaisir qui leur forme l'esprit) que de voir comment une partie en amène une autre, comment celle-ci est traversée, puis l'obstacle aplani, & comment la beauté sort de la justesse de cette marche. Cicéron, Patercule, Aulu-Gelle, Frontin, Valere-Maxime & les historiens fournissent des récits & des portraits qui sont autant de miniatures qu'on peut considérer à part. Rien sur tout ne me paroît plus faisable ni plus propre à attacher les jeunes gens sans le moindre danger pour les mœurs; que de leur dicter, ou de leur faire imprimer des Entretiens tirés de Plaute & de Térence, des Scènes d'un bon choix, qui forment chacune à part une petite action & un caractère. Ici c'est un pere de famille qui instruit un esclave de confiance de la conduite qu'il va tenir à l'égard de son fils qui se dérange. Là c'est un jeune homme qui veut rouer de coups son valet pour lui

avoir donné un avis qui n'a pas tourné selon ses souhaits. Ailleurs c'est une querelle entre deux esclaves, une discussion d'intérêt entre un marchand & un pêcheur, ou tel autre évènement qui ne roulant que sur un objet unique, ne fatigue point l'esprit par la multiplicité des incidens. Dans la suite on s'accommodera fort volontiers d'un récit plus étendu, d'une action plus suivie, où il se trouve une espérance, un obstacle, puis un dénoûment.

Quand il sera tems de passer à des ouvrages élevés; la même règle sert par tout pour juger sainement de la totalité d'un discours, d'un poème, d'une peinture, & pour porter un jugement raisonnable sur chacune des plus petites parties. Ce principe qui doit diriger tous nos jugemens, est le même qui a dû diriger en tout le travail de l'Artiste : c'est toujours le principe du goût, qui revient en petit comme en grand, à *imiter fidèlement un sujet* 1. *qui plaise par sa beauté naturelle*, 2. & *par une vraie utilité*. 3.

Nous entreprenons, par exemple, la lecture de la Pharsale de Lucain. Les premiers traits qui nous frappent, sont certaines pensées quelquefois très-spiri-

tuelles, & presque toujours singulièrement brillantes & recherchées qu'il y a répandues par tout. Prenons-en deux des premières qui se présenteront. C'en sera bien assez pour connoître le caractère des autres.

Dans le compliment qu'il adresse d'abord à Néron, il félicite les Romains des ravages & des horreurs qui leur ont procuré la dictature de Jule-César, parce qu'il n'y avoit que ce moyen pour parvenir au bonheur de posséder Néron successeur du même pouvoir.

„ Nous approuvons, dit-il, les crimes & les sacrilèges mêmes, quand ils nous produisent un pareil dédommagement. “ (a)

Ensuite il fait remarquer à Néron que quand il quittera la terre, & jugera à propos d'aller prendre possession du ciel, il est d'une extrême conséquence qu'il fixe son séjour dans l'équateur par préférence à tout autre point, soit de l'hémisphère septentrional, soit du méridional. La raison qu'il en apporte est d'une prudence merveilleuse.

„ Si vous veniez, dit-il, à quitter la

(a) *Scelera ipsa nefasque
Hæc mercede placent,*

» ligne équinoctiale , pour vous avan-
 » cer vers l'un ou vers l'autre des poles,
 » vous porteriez avec vous un poids
 » énorme de ce côté-là : l'axe du monde
 » feroit contraint de baisser , & il n'y
 » auroit plus d'équilibre dans l'uni-
 » vers. « (a)

Voyez ce qu'on feroit devenu sans cet avis , placé si à propos avant le départ de Néron. Assurément ces pensées & tant d'autres qui les accompagnent , ou plutôt dont tout l'ouvrage fourmille , sont plus folles que belles. En tout ceci le complimenteur n'imité rien qui soit dans la nature , rien qui soit concevable ou désirable. Ce sont ici , & bien ailleurs , des idées monstrueuses , des songes semblables à ceux d'un cerveau qui est dans le délire.

Si nous voulons ensuite porter un jugement général sur l'ordonnance de l'ouvrage qu'on nous donne pour un poëme épique , notre premier sujet de plainte contre Lucain est d'avoir versifié une histoire au lieu de choisir une action que le génie pût faire marcher d'une façon héroïque.

(a) *Ætheris immensi partem si presseris unam
 Sentiet axis onus. Librati pondera cœli
 Orbe tene medio.*

La guerre civile suscitée par César à sa patrie, est sans doute une matière noble & capable d'attacher le Lecteur : mais c'est une histoire qui maîtrise & captive celui qui la veut écrire : au lieu que la matière d'un poëme épique est une action illustre dont le poëte arrange librement les parties, non selon la vérité historique, mais selon la vraisemblance, ce qui lui donne lieu de la rendre intéressante par le merveilleux qu'il y jette.

Le second défaut de Lucain devenu historien plutôt que poëte, est de s'entousiasmer à tout propos, & de produire au grand jour son esprit & ses sentimens pompeux. Lucain, que vous êtes loin du vrai ! Occupez-moi de ce que vous m'avez promis. Peignez-en les progrès & les suites. Voilà ce que j'attens de vous. Je cherche votre sujet : mais je ne trouve que vous & vos réflexions. Qu'un Orateur mette son jugement & le fond de son cœur à découvert : on n'en est point blessé. Ce n'est même que pour nous mettre au fait de sa pensée & pour nous remplir de ses sentimens, que l'Orateur nous adresse la parole. Encore faut-il qu'il les produise avec discernement, avec un grand air de

droiture, en allant au vrai bien de l'Auditeur, sans faire étalage de son propre tour d'esprit. L'on s'attend par tout à le voir zélé défenseur de la vérité : mais quand il s'annonce comme bel esprit, il fait un mauvais personnage. C'est celui du Panégyriste de Trajan. Quelqu'aimable que fût le héros de Pline, on sent par tout dans celui-ci un homme qui s'étudie à mettre au jour sa finesse, & qui n'a autre chose en tête. Mais quand quelqu'un s'est donné pour historien, ou même pour poëte, comme il est désagréable pour le Lecteur qui suit le fil des objets, & aspire après l'évènement, de se voir détourné par une action étrangère, par une épisode déplacée; vous ne serez pas moins blessé de vous voir contraint de suivre un esprit vain qui vous interrompt pour vous avertir qu'il est là, & qu'il faut quitter votre matière pour admirer au bout de chaque article celui qui écrit. Ce défaut est très-commun. Si l'on ouvre Plaute, quelque sujet qu'il manie vous le voyez venir avec ses jeux de mots & ses dictons traînés par les boues des halles. Si l'on ouvre Tacite, on doit s'attendre à trouver par tout une politique renforcée; par tout des vûes qu'il

prête à tous les personnages, assurément fort à l'avanture. Etoit-il scrutateur de leurs pensées ? ou l'esprit de Tacite & celui de tous les Princes avoient-ils été jettés dans le même moule ?

Cette foiblesse de se peindre soi-même, & tous ces retours d'amour propre ne se trouvent jamais dans Homère ni dans Virgile, dans Terence ni dans Molière, dans Tite-Live ni dans l'Abbé Fleuri. Ils n'ont tous que leur objet devant eux, & à peine songe-t-on en les lisant, qu'il y a quelqu'un qui écrit.

Il est vrai qu'on a reproché à Tite-Live d'avoir fait parler sur le champ plusieurs de ses Généraux d'armée, & de leur avoir prêté des discours travaillés qui sentent l'art & les efforts. Trouve-t-on là cette liberté qui sied bien aux Militaires, & Tite-Live en cela n'est-il pas sorti des bornes de la vraisemblance & de sa retenue ordinaire ?

Cet admirable écrivain n'a pas besoin de nos apologies. On sent assez que s'il y a là quelque faute, elle n'est pas sans dessein. C'est un désordre choisi & placé de la main d'un grand Maître. En effet dans des récits fort longs, souvent uniformes, on a souvent à redouter la langueur. Il a su prévenir l'ennui & l'af-

soupiſſement par cette nouveauté réellement un peu brillante , mais propre à piquer le Lecteur.

On ne s'eſt jamais tant éloigné de la vérité de l'imitation , jamais on n'a moins réuſſi à attacher l'eſprit par le plaiſir des ſentimens raisonnables , que quand les Artiſtes ſe ſont appliqués à faire montre d'érudition & d'eſprit. Ce n'eſt plus nous préſenter l'objèt qu'on veut voir ; c'eſt nous montrer du ſard ; c'eſt incruſter le viſage d'un enduit étranger.

Cette manie de quitter ſon objèt ou de le négliger , pour ſe produire ſoi-même , fait ſouvent tort à l'éloquence , à la poéſie , & à la muſique. Ceux qui manient ces arts reſſemblent tous à un maître d'hôtel. L'affaire de celui-ci & la leur eſt de préſenter de bonnes choſes avec grace. Mais en ſervant , qu'ils ne s'aviſent pas de venir faire la belle converſation , & de nous occuper de leur mérite.

L'usage des
Poètes doit
être modéré.

Ce déſordre ſi commun de multiplier par trop les friſures & les ornemens , ne vient pas toûjours d'un fond de vanité qui aille juſqu'à négliger le ſolide. Il peut provenir , & il ne provient que trop d'une longue habitude de lire per-

pétuellement les poètes, & d'en imiter le style avant qu'on soit fortifié dans le vrai tour du langage ordinaire. Aussi voyons-nous que pour un bon orateur & pour un bon historien, nous comptons facilement cent versificateurs. On croit gagner beaucoup à cet exercice. On y contracte une forte inclination à figurer tout ce qu'on dit. La prose Latine en souffre étrangement. A la mesure près elle est presque toujours poétique, souvent enflée & pompeuse : on la prendroit pour le langage des Géans. Le mal va plus loin, & gagne aussi notre langue. A la vérité ni la bouffissure, ni l'air déclamateur n'osent guère y paroître. Mais le tour épigrammatique, cent & cent fois frondé, se remontre plus que jamais ; il se glisse dans tous les styles ; & c'est toujours un poète qui parle.

Ce n'est pas seulement l'usage immodéré des compositions poétiques qui nous ôte cet air aisé, si désirable en tout : les services mêmes qu'on rend à la jeunesse peuvent quelquefois la conduire à une fausse éloquence.

*Danger de
compromettre les
belles pensées.*

On lui montre à bonne intention, souvent même avec un très-grand fond de justesse & de vérité, quelle est la ma-

nière de bien penser dans les ouvrages d'esprit. En lisant & en expliquant on leur fait remarquer les beaux endroits, & on les invite à prendre ces endroits pour modèles. C'est en ce dernier point qu'est le danger.

Il étoit bon sans doute de leur définir les caractères de chaque pensée, & de voir ensuite si celle qui est sublime, ou naïve, ou fine, ou fleurie, ou passionnée, est bien à sa place; si elle quadre juste avec toutes les circonstances. Mais il y a peu de prudence à s'extasier sur ces traits, à les faire compiler & imiter par préférence.

Il en arrive par l'évènement que les jeunes gens s'accoutument à regarder avec indifférence les autres parties de la pièce, & les autres pensées, quoiqu'aussi justes & aussi parfaitement d'accord avec le sujet. On y attache une secrète idée de médiocrité, qui fait naître infailliblement le désir de se distinguer par des façons moins communes, & de briller. On vise au sublime. On veut être bel esprit; & au lieu de se contenter des agrémens que la nature amène sans effort, on veut être bel esprit à tout propos, & long-tems de suite.

Mais cette recherche assidue des pen-

tées les plus belles dans la lecture des Anciens & des Modernes, peut mettre de l'excès & du travers dans le goût. Qu'elles soient frappantes : qu'elles s'élèvent de toute la tête au dessus du voisinage, on ne produira rien que de misérable en les contrefaisant. C'est aller droit au ridicule : & l'on en voit la raison. Plusieurs épisodes agréables & bien versifiés ne font pas pour cela une belle épopée. Et ce n'est point de la beauté de plusieurs faillies mises à la file, que provient la première beauté d'une Pièce d'éloquence, de poésie, ou d'histoire.

Un architecte frappé des beautés de certaines Eglises se mettra en tête, qu'on feroit un ouvrage admirable en reunissant en un même tout, le chœur de Beauvais, la nef d'Amiens, le portail & les dehors de l'Eglise de Reims. Bien des gens penseront que de ces beautés rapprochées il résulteroit un ouvrage parfait. Ce seroit dans l'exacte vérité un tout très-mal assorti, puisque ces pièces ne sont point faites l'une pour l'autre.

Les beautés de détail, comme un Autel, une Chaire, une tenture de tapisseries, & d'autres pièces copiées d'après ce qu'on a de meilleur en divers lieux,

concourront encore moins que les grandes parties à faire un beau bâtiment.

Dans l'éloquence de même , dans la poésie , dans la musique & ailleurs , des parties tirées d'un tel & d'un tel ouvrage ne feront corps que difficilement. Il n'en résulte ni simplicité , ni accord , ni unité. Mais en toute matière soit que vous envisagiez la totalité de l'assemblage ; soit que vous en considériez les plus petites parties ; vous trouverez que la beauté sort de la suite naturelle que les choses ont entre elles , & des sentimens qui tiennent au tems , au lieu , aux personnes. Cette beauté prend donc naissance en ce moment unique. Auparavant on ne la connoissoit point. Elle est pour le lieu où vous la voyez : n'espérez point qu'elle soit de service ailleurs. Elle peut exercer votre jugement , & vous servir de pièce de comparaison : mais c'est une pièce qui ne peut entrer dans une autre machine. Tournez-la comme vous voudrez : elle ne peut être emmachée ou engrainée ailleurs , & rarement le jeu en est-il bon.

Les jeunes gens se laissent encore frapper de l'éclat ou de la brièveté de certaines maximes qui renferment beaucoup de sens. On leur conseille de les

soûligner. Ils se plaisent à en faire le dépouillement, à en épaisir le recueil. D'où il arrive que sans le vouloir & par pure impression, ils s'habituent à généraliser tout ce qui se présente. Ils mettent tout en maximes, & avec leurs procédés sententieux vous les prendriez pour des Catons. Lorsque ces pensées morales se mettent les unes à la suite des autres, comme dans Sénèque; lors même qu'on les arrange avec plus de style & d'oreille, que n'en montre Sénèque, ces généralités deviennent un casse-tête, capable de nous ôter le goût des meilleures lectures. Il y a des Auteurs d'un grand mérite à qui cette monotonie & cet air précieux ont fait un tort extrême. Ce n'étoit pas assez de mettre dans leur composition un très-grand sens, de l'élévation, de la fécondité; il en falloit bannir l'apprêt & l'uniformité.

On voit ce qui a manqué à ces Ecrivains pleins de délicatesse, qui tournent réellement leur style comme il leur plaît, & qui nous enchantent quand ils reviennent à l'éloquence des images. On leur a rendu justice en admirant leur esprit : mais on ne leur a pas assez fait entendre, que les ouvrages dont on se dé-

goûte le plus promptement, sont ceux où l'esprit est prodigué. Ils ne sont point naturels.

Différence de
la beauté d'i-
mitation & de
la beauté de
langage.

Mais s'il faut être si fort en garde contre toute affectation ; s'il ne faut ni s'affervir à une manière, ni emprunter le tour d'esprit de personne ; s'il faut plutôt nous en tenir au nôtre, & à l'imitation de la simple nature ; pourquoi donc avons-nous ci-devant établi qu'il falloit nous attacher à Térence pour le style familier, à Cicéron pour le genre oratoire & pour les dissertations ; à Tite-Live pour l'historique ? Cela n'est-il pas contradictoire ? Pouvons-nous imiter leur style sans copier leur manière de penser & d'imiter ?

Il est bien vrai que le caractère du style quadre infiniment avec le caractère de l'imitation. L'un aide l'autre : mais l'un n'est point l'autre, & la beauté d'imitation ne s'acquiert pas comme la beauté de style. On peut avoir du style, & être mauvais imitateur, ou foible écrivain. Il faut du goût sans doute pour se donner un style : mais le génie nécessaire pour peindre & pour bien imiter, n'est point nécessaire pour acquérir un François pur, ou une belle Latinité. Un grand usage & quel que justesse en sont

l'affaire. Il ne se peut rien voir de plus Cicéronien que les Lettres de Paul Manuce : mais sa belle Latinité mise à part, vous ne trouvez plus rien. Patru & quelques uns de ses contemporains ont mis dans leurs compositions une grande pureté de style ; mais peu de force & de génie.

La beauté de style & les graces particulières à chaque langue, ne sont point proprement l'ouvrage du génie, ni ne se trouvent dans ce sens commun qui est le même en tous, & qui rend ses idées reconnoissables à tous. C'est l'effet de l'état, du tour d'esprit, de la politesse, & quelquefois des caprices d'un peuple particulier. Comme on peut s'y façonner très-bien sans étude, à plus forte raison y réussira-t-on en ajoutant au grand usage le travail & le discernement. Les langues Grecque & Latine, Italienne & Françoisé naturellement sonores & fécondes en expressions, ont été, avec ces avances, perfectionnées en tout genre par des génies du premier ordre. Pour atteindre à la pureté de ces langues, le parti sûr est de se remplir du langage des Auteurs dans la langue desquels on veut écrire, & de choisir les plus accomplis dans le genre que

nous avons à cœur. La raison qui ne trouve pas en elle-même cette beauté de style qui a été fixée assez arbitrairement, nous conduit à la chercher dans ceux qui y ont le plus contribué. Et c'est conséquemment une nécessité que ceux qui ont long-tems cherché la structure d'une langue dans leur propre composition, ou la parlent très-mal, ou même ne l'entendent point. Mais quand il s'agit de la peinture des choses & de la force de l'imitation, nous n'empruntons rien des meilleurs Ecrivains, ni le fond, ni les pensées. C'est d'après nature qu'il faut peindre : c'est dans le génie qu'il faut tout prendre : ou c'est du fond du sujet même que le génie doit faire sortir la richesse de la ressemblance par le soin qu'il a pris de s'en pénétrer & d'en être plein.

La beauté de style tient à une langue. La beauté d'imitation doit passer par l'interprétation dans toutes les langues. Quelque pure que soit la traduction de Terence par Madame Dacier, nous y perdons l'agrément qui est inséparable d'une pareille Latinité. Mais la naïveté de l'imitation y est conservée toute entière. Et au contraire l'Auteur du Terentius Christianus qui a pris toutes les

phrases de Térence comme autant de moules pour y jeter les siennes , a attrapé à-peu-près l'air de sa Latinité : mais il n'a ni sa naïveté ni ses graces , parce qu'il n'a point son imitation. Et comment auroit-il, avec Térence, imité la nature , la société , les hommes , & leurs sentimens ? Il ne connoissoit rien de tout cela.

Il faut donc bien distinguer entre ce que nous pouvons attendre du travail , & ce que nous n'en pouvons recevoir. Le travail qui ne peut donner de génie à qui n'en a point , ne peut conséquemment fournir ni l'entouffiasme qui se pénètre d'un sujet , ni l'ordonnance qui en place avantageusement les parties , ni les pensées ou les traits expressifs qui mettent les objets sous nos yeux. Ce sont des richesses après lesquelles il est inutile de courir , parce que nous les trouvons chez nous , ou que nous ne les trouvons nulle part.

Ce n'est pas non plus à l'admiration des succès , même les plus brillans , qu'il faut s'en tenir pour faire choix d'une façon particulière d'imiter. Nous honorons toutes les écoles & tous les noms fameux. Mais en toute imitation comme en peinture , il faut être disciple de

la nature & de la vérité qui est de tout pays , sans épouser la manière Françoisè, Flamande , ou Lombarde. Ce qui est accordé au travail en fait de compositions littéraires, c'est d'abord de se donner un style , un langage pur , & de le pouvoir diversifier selon les matières ; ensuite de se former un savoir juste par la comparaison des compositions & des remarques des plus grands Maîtres qui se redressent mutuellement. Ce qui est encore l'ouvrage , & même le plus important ouvrage de l'étude , c'est d'acquérir la science de l'histoire , des mœurs , & des bienséances. Ce n'est cependant ni dans votre style , ni dans votre érudition , ni même dans votre goût que vous puiserez la belle imitation : & plus votre goût sera naturel , moins vous autorisera-t-il à prendre une manière , un caractère par où vous auriez à cœur de vous distinguer en tout. La pointe , la pompe , les fleurs , l'air sententieux , l'air cavalier , voilà autant de manières. Le mieux est de n'en prendre aucune. Tout est perdu , & vous renoncez à la vraie beauté des arts dès qu'on vous sent attentif à faire valoir autre chose que votre sujet. C'est dans cette recherche que consiste la fausse

beauté. Plus une manière est brillante, plus elle sent le vermillon & l'affectation.

On se récriera que ce principe va trop loin; qu'il donne atteinte à la mode dont on ne doit pas s'écarter. Elle fait loi parmi nous. Et avons-nous sujet dans le fond de nous plaindre de celle qui s'introduit dans les ouvrages d'esprit? C'est s'opposer à nos plaisirs & à la perfection du goût, que de condamner ce langage vif & léger qui prend faveur parmi nous, ce style coupé qui débrouille les pensées les plus nobles en quatre paroles, souvent en moins.

Il ne m'appartient pas de blâmer ce style ni aucun autre, quand il peut trouver sa place d'une façon vraisemblable & naturelle. Mais est-il naturel que le même tour de langage qui a quelquefois lieu dans la conversation, devienne celui des ouvrages les plus sérieux & les plus réfléchis; qu'il se montre au Barreau, & se produise jusque dans la Chaire? Il n'y a plus proprement qu'un style par lequel toutes les compositions se ressemblent, comme grand nombre de Dames de tout âge & de tout état se ressemblent par le fard.

Le goût Ro- Ce qui caractérise le goût naturel & main. universel que l'usage nomme le goût Romain, pour le distinguer du plus moderne, c'est de n'être assujetti qu'à la loi de la nature & de se diversifier comme elle. Il y a donc autant de caractères & de styles dans le goût Romain, dans le bon goût, qu'il y a de situations dans la nature & dans l'état des esprits. Rien n'est plus aimable que ce goût, parce que tout y est sans contrainte.

Segrais & Deshoulières ont le goût Romain dans le genre pastoral. La Bruyère & Addison ont le goût Romain dans les portraits des hommes, & de leurs ridicules. Bossuet & Bourdaloue montrent le goût Romain dans l'exposition des vérités Chrétiennes. Tous se ressemblent par la justesse & l'expression de leurs peintures. Mais leurs styles varient comme les matières : & souvent dans le même genre ils ont chacun à part des graces singulières. Telle est la fécondité de la nature : & quoique le bon goût qui consiste à la suivre, semble conséquemment n'être qu'un ; il se ressent des richesses de la nature, & produit, en la suivant, des diversités inépuisables. Ainsi quelque estime qu'on juge à propos d'accorder au nouveau

style, le mettre en œuvre en tout, c'est nous appauvrir & absorber tous les caractères.

Rendons à ce style la justice qui lui est dûe : nous en aurons plus de droit de faire sentir l'abus qu'on en peut faire.

Les habitans du midi de la France, & sur-tout les Gascons, montrent naturellement beaucoup de feu. Leur langage est coupé. Il va par bonds, & suit le mouvement impétueux de leur esprit. Montagne étoit des leurs : mais avec la vivacité de sa Province il montre une suffisance & une témérité de sentimens qui ne déshonore que lui. La liberté de la conversation s'accommode assez de leur façon de voltiger d'une idée à l'autre, en se jettant toujours du côté où ils voyent jour à mettre de l'enjouement & de l'esprit. Il y a long-tems qu'on a essayé de leur ressembler. Aujourd'hui on les copie plus que jamais. Le nouveau style se met en possession de tous les discours & de tous les ouvrages. A la prononciation près on pourroit croire que les François veulent devenir Gascons.

Origine du
style moderne;

Ceux-mêmes qui auroient de la facilité à se donner un style, & qui selon les rencontres sauroient à tems le ren-

dre grave, enjoué, nerveux, gracieux, patetique, sublime; se laissent gagner par le torrent de la mode, & ramènent tout au même ton. Ils composent d'abord de génie, & ce qu'ils ont écrit d'une façon caractérisée & suivie, ils prennent soin de le découdre, de le hacher en menues parcelles, en un mot de le traduire en Gascon; sans quoi ils craindroient d'avoir un air massif, & de ne pouvoir pas prendre séance au rang des beaux esprits. Il faut dans cette vûe que tout soit feu, saillies, pétilemens. Ecoutez-les : c'est un entousiasme perpétuel qui s'énonce à demi mot, qui passe précipitamment à une nouvelle énigme aussi courte que la précédente. Ils voudroient devenir Orateurs par monosyllabes. Celui qui tient ce langage est un homme charmant. Celui qui le devine & qui rend sur le champ volatil pour volatil, se trouve de niveau avec lui. L'eslôr qu'ils prennent fait envie. Oh ! si je pouvois seulement en approcher, même les suivre de loin. Bientôt leurs admirateurs qui les voyent en plein air, prennent la plume & les contrefont à tête reposée. Sur toutes choses point de liaisons dans leur style. Un air de promptitude & de négligence.

Ils

Ils sont surpris les premiers de toutes les gentillesse que ce nouveau genre d'écrire leur fournit. Ce qui a été dit du renouvellement des études & de la bonne manière de s'y régler, ils l'appliquent sans façon à leur style, comme s'il étoit l'asile ou la règle du goût. »Voilà, disent-ils, le ton du siècle: il faut le prendre ou n'être plus de ce monde. Trouve-t-on quelqu'un qui plaide encore pour le plein-chant de Lully ? seroit-on bien venu à faire revivre la prose lyrique de Quinault ? Nous louons nos devanciers d'avoir tendu au parfait : mais nous y sommes. Qu'on ne nous rebatte plus les oreilles de la justesse & de l'harmonie de Boileau. Nous sommes las d'entendre prôner la douceur & les graces de Racine, la naïveté de la Fontaine, l'aménité de Fénelon, l'éloquence nerveuse de celui-ci, l'enchaînement des idées de cet autre. Que sont-ils vis-à-vis de nous ? Du plomb contre de l'or. Ils nous morfondent. On s'appesantit à les lire. C'en est fait : nous avons rompu.

» Est-ce à tort ? Ces bonnes gens du siècle passé étoient trop prolixes. Ils disent trop tout ce qu'ils veulent dire. Il y a plus. Avoient-ils bien réellement de

„ l'esprit ? On n'en fait rien. Ils ont peur
„ d'en montrer, ou ne nous en supposent
„ guère.

„ Leur style étoit si lourd : leur tour
„ d'esprit si bourgeois. Nous sommes dans
„ une toute autre position. Ils commen-
„ çoient toujours par regarder en bas. Ils
„ ambitionnoient d'être entendus de la
„ multitude. Nous autres nous avons l'œil
„ à ce qu'on pense au-dessus de nous. Pla-
„ ton nous entend & nous goûte : peu nous
„ importent les jugemens du reste de la
„ terre. On ne parloit ci-devant que d'é-
„ tudier le goût le plus général. C'étoit
„ pure basseïlle. Hé que nous fait à nous la
„ multitude ? les génies supérieurs sont
„ faits pour s'affranchir. Il faut aller en
„ tout au délicat, à la fleur de l'esprit.
„ On se sent : on a des aîles : & on vole.

„ Vous vous plaignez : vous ne pouvez
„ nous suivre ? Tant pis. Rampez donc :
„ votre goût Romain ne bat plus que
„ d'une aîle : il tombe. C'est une chose
„ décidée : le nôtre est l'unique bon.

C'est à mes Lecteurs à voir si ce style
déchiquetté est bien dans la nature, &
même dans notre caractère. Ceux à qui
l'éducation l'a rendu habituel, peuvent
le suivre ; ou délibérer s'ils doivent tra-

vailler à s'en défaire. Mais il est de mauvais augure pour les lettres que ceux à qui cet air n'est point naturel , travaillent à se le donner par art , que cela prenne , & qu'un amusement frivole nous fasse perdre des talens réels. Si quelque chose peut arrêter le mal & nous rendre solides , c'est de cultiver beaucoup plus que nous ne faisons les langues savantes : c'est , dans les lettres comme dans la peinture , de nous frapper en tout du beau caractère de l'antiquité , parce que nous y trouvons une nature choisie , une nature dégagée de toute imperfection ; & admirablement rendue par la fidélité de l'image.

Ce n'est pas que nous méprisions nos manières , ni même qu'on doive dédaigner les petites choses. Elles peuvent trouver leur place. Il peut y avoir des Vatteaux distingués , même de très-beaux Pantins. Mais bornerons-nous notre admiration à des Pantalones , ou la prodiguerons nous à des Bimbloteries ? L'ancienne Rome apparemment opérera toujours dans les lettres ce qu'elle continue à produire dans les études du dessin. Ses grands exemples nous ramèneront toujours à la beauté

340 LA MÉCANIQUE DES LANGUES.
réelle & durable , à celle qui se trouve
immanquablement ou même unique-
ment dans la nature , & dans les talens
qui n'imitent qu'elle.

F I N.





A P P R O B A T I O N.

J' Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *La Mécanique des Langues, en Latin & en François*, je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'Impression. A Paris ce 20 Octobre 1750.

VATRY.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-aimé le Sieur PLUCHER, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *La Mécanique des Langues, & l'Art de les Enseigner*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant: Nous lui avons permis, & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage

en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1715. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'im-

pression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D A G U E S S E A U, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D A G U E S S E A U, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, charte Normande & Lettres à ce contraires: C A R tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le quatorzième jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent cinquante, & de notre Regne le trente-cinquième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, S A I N S O N.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 391. Fol. 271. conser-

enément au Règlement de 1723. qui fait des
fenses Art. 4. à toutes personnes de quelque
qualité qu'elles soient, autres que les Libraires
& Imprimeurs, de vendre, déliter & faire
afficher aucuns Livres pour les vendre à leurs
noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou au-
trement, à la charge de fournir à ladite
Chambre Royale & Syndicale des Libraires
& Imprimeurs de Paris huit Exemplaires de
chacun prescrits par l'Art. 108. du même
Règlement. A Paris le 17. Février 1750.

Signé, L E G R A S, Syndic.

FAUTES A CORRIGER.

Page 232. ligne 6. On acquiert, lisez On
l'acquiert.

Page 273. ligne 27. la fracilité, lisez la
facilité.


Page 295. ligne 25. n'ôte, lisez n'offre.



SUPPLÉMENT

A LA MÉCANIQUE

DES LANGUES.

 Eux qui ont critiqué la *Mécanique des Langues*, ont essayé de faire trouver les intentions de l'Auteur repréhensibles, & ont perdu de vûe le sujet de l'ouvrage. Je ferai le contraire, & en répondant à quelques attaques un peu vives, je ramènerai le tout au point qui intéresse l'utilité publique. Toute la Mécanique y revient : Comparons-en les idées principales avec celles qu'on en voudroit donner.

Il n'y a point d'honnêtes gens qui ne souhaitent, parmi les différens avantages de l'éducation, procurer à leurs enfans la connoissance des anciennes Langues ,

But des Étud.
des.

surtout de la Romaine; soit pour pouvoir se présenter avantageusement dans les études supérieures, & chez les Etrangers; soit pour jouir, quand ils auront l'esprit formé, des richesses de la belle littérature; soit enfin pour acquérir, en s'entretenant fréquemment avec les meilleurs esprits de l'Antiquité, ce goût noble, & pourtant aisé, qui embellit tous les états.

C'est dans cette vûe, que les établissemens des Etudes publiques se sont multipliés chez les Etrangers, & parmi nous. Il s'y trouve d'excellens secours, qui ont donné, & donnent au public de grands sujets: mais il s'y joint un obstacle qui partout retarde plus ou moins les bons effets de ces secours, selon qu'il est ou combattu, ou autorisé & prolongé.

Secours.

Les secours sont connus. Ce sont les bons maîtres, les exercices bien choisis, tels que la fréquente traduction des Auteurs les plus purs, les analyses, les imitations, les compositions de génie, quand le tems en est venu; en un mot, les pratiques proposées dans les Institutions de Quintilien, dans le Traité des Etudes de M. Rollin, & dans les Sta-

A LA MEC. DES LANGUES. 3
ruts de l'Université de Paris. Voilà le
bien.

Quel est l'obstacle qui restreint ce
bien à un petit nombre de bons esprits,
& en ôte l'avantage aux autres? Com-
mençons par constater le fait : ensuite
nous en chercherons la cause & le re-
mède, s'il est possible.

Obstacle.

Le fait n'est que trop certain. Dans
les Universités de Prague, de Dublin,
d'Upsal, & de tout le Nord, on fait
usage de ce qui nous reste des bons siècles.
Il en provient des Orateurs, des
hommes d'Etat, des Ecrivains célèbres,
des gens de Lettres d'un très-bon com-
merce. Mais personne n'ignore que la
latinité du grand nombre de ceux qui
en sortent est une vraie barbarie. C'est
encore le style & le tour d'esprit de l'an-
cienne scolastique : Il est bien naturel
de chercher comment la barbarie peut
habiter en même lieu avec les graces de
Rome & d'Athènes, à côté de Démos-
thènes & de Cicéron.

Parmi nous, dans nos meilleurs Col-
lèges, soit de Séculiers, soit de Régu-
liers, on a enfin reconnu l'inconvénient
de parler perpétuellement une Langue
qu'on ne sçait pas, & l'on en a sup-

primé la coutume , parce qu'elle fortifioit de jour en jour l'habitude de ranger le Latin , selon le génie de notre Langue maternelle ; ce qui faisoit que le Latin de France n'étoit que du François , & ne sympatisoit pas mieux que le Latin d'Allemagne avec celui de l'ancienne Rome. Voilà parmi nous un mal de moins.

Mais on se plaint toujours de la longueur excessive des premiers commencemens de l'apprentissage. Les Maîtres d'Humanités en font tous les jours à se récrier sur le peu d'avance qu'ils trouvent dans les jeunes gens qui leur viennent. Après tant d'années de préparatifs , nulle provision de termes. Nul sentiment du tour de la Langue. On est contraint de resserrer , ou même de différer les meilleurs exercices , pour se mettre encore à redresser des compositions élémentaires , & à rebattre ce qu'on appelle les premiers principes.

C'est bien autre chose dans les lieux où les Etudes sont foibles ; & combien n'y en a-t-il pas de telles dans nos Provinces ? Les Auteurs les plus aisés y paroissent trop forts , pour les élèves. Tout le tems se passe à dicter des phrases triviales , & presque toujours les mêmes ,

puis à voir dans le plus long détail comment chacun les a conformées à ses règles.

En un mot, on éprouve par-tout une extrême difficulté d'avancer dans l'apprentissage des Langues mortes, & le fait est démontré, tant par la longueur même de cette étude, que par l'aveu de la plupart de ceux qui ont étudié, & qui n'entendent pas la Langue des Auteurs Latins, bien loin de la pouvoir parler. D'une autre part, chacun sçait qu'une Langue vivante se peut apprendre, presque à tout âge, en un an ou deux, par la simple conversation.

Cette étrange différence, de savoir une Langue en deux ans, & de ne pas en savoir une autre après dix, nous a conduit à l'examen d'une très-belle question de philosophie, sçavoir, en quoi consiste la Mécanique des Langues, & quels sont les moyens dont la nature nous a pourvûs, pour les apprendre promptement.

Nous avons porté cette recherche; non jusqu'où elle pouvoit aller; mais jusqu'au point qui étoit suffisant pour nous mettre en droit d'établir un principe de conduite. Le voici.

Les Etrangers dont nous voulons savoir la langue employent, pour se faire entendre, un bon nombre de signes, tels que les mots ou les sons qu'ils articulent, en nous montrant tel & tel objet, des assortimens de plusieurs mots, pour exprimer le jugement qu'ils portent des objets, avec cela un ton, un coup d'œil, & des attitudes qui diligentent en nous par le concours de plusieurs impressions très-vives, & sans aucun effort de notre part, l'intelligence de leurs pensées. Nous répétons, & nous apprenons à nous faire entendre d'eux par imitation. Mais, si n'ayant personne auprès de nous pour nous parler leur langue, on nous donnoit un recueil de leurs mots, pour les arranger nous-mêmes par écrit, & à tête reposée, suivant quelques observations générales sur la façon dont nous assemblons dans notre langue les huit ou dix sortes de mots qui entrent naturellement dans chacune de nos phrases; nous perdriens nos peines. La preuve en est sensible.

Supposons qu'il faille apprendre la Langue Angloise. Il nous coûteroit un tems infini pour chetcher dans des vocabulaires les mots Anglois qui répon-

Les Langues s'apprennent d'autrui par l'imitation, & non de nous-mêmes par la composition.

dent à ceux de notre langue. Mais dans quels recueils trouverons-nous les divers usages qu'on peut faire de ces mots, & surtout l'usage actuel de tel mot? Où trouverons-nous les sens métaphoriques, selon lesquels on les peut prendre? Où trouverons-nous les diverses façons de les assembler, de les abrégér, de leur donner une harmonie, une énergie, & des sens qui varient selon certaines situations inconnues dans notre langue? En quels recueils trouverons-nous le ton, le coup d'œil, le geste, & tous les autres signes qui transmettent l'image des objets & l'image des jugemens de celui qui parle, à la langue de celui qui apprend?

Nous arriverons, je le veux, à accorder par certaines marques le mot qui signifie une chose, & celui qui en exprime la qualité; le mot qui marque la personne agissante, & celui qui exprime son action, avec les inflexions ou terminaisons qui désignent le nombre, le tems, & d'autres circonstances. Ces règles qu'on apprend par la pratique, & qu'on applique, sans le savoir, par la simple imitation du langage d'autrui; ne sont point plus particulières à la langue que nous voulons apprendre, qu'à

la nôtre : & nous les pourrions appliquer avec connoissance à des phrases Angloises, sans en être plus avancés pour entendre l'Anglois, ou pour le parler. Nous saurions les règles qu'on nomme fondamentales, & nous ne saurions point la langue.

L'essentiel pour entendre, & pour être entendu, consiste à avoir l'abondance des mots d'une langue, & à les savoir arranger suivant les tours propres à cette langue. Si nous n'avons donc appris qu'à composer quelques mots Anglois, suivant les loix de la Grammaire générale, ou selon l'usage de notre François, nous ne tenons rien. Nous n'avons pas le premier nécessaire. Il faut donc quitter cette route, & en prendre une meilleure.

Le principe avec sa preuve se peut présenter autrement. Les mots & les tours propres, qui sont le fond d'une langue, ont été originairement d'une institution arbitraire, & ne se trouvent ni dans le sens commun, ni dans l'étude la plus opiniâtre de la Grammaire générale. Nous ne les savons donc point, ni ne pouvons par nous-mêmes les choisir, & les mettre en œuvre. C'est donc

une nécessité de les apprendre par la lecture, ou par la conversation de ceux qui les savent. Ce que nous ferions de notre propre composition, en suivant même les loix de la grammaire raisonnée, seroit un monstre qui ne ressembleroit point à la langue que nous voulons apprendre. Ce n'est point là imiter.

Or ce que nous avons vû qu'il ne falloit pas faire, est ce qui se pratique plusieurs années de suite dans les petites écoles, où l'on dispose la jeunesse à entrer au collège, & c'est ce qu'on y continue encore pendant quatre & cinq ans. On a supprimé avec raison la coutume de parler latin. Mais y a-t-il plus de danger à défigurer le latin de vive voix, qu'à l'estropier par écrit, qu'à le relire, qu'à l'entendre applaudir? Ces compositions ne peuvent que nuire, puisque c'est d'autrui qu'il faut apprendre une langue, & non de nous, ou des règles, qui ne la tournent pas comme ceux qui la parlent.

On a adouci le mal par la traduction des bons Auteurs, où l'on commence à trouver les vrais termes & les vrais assemblages. Aussi s'est-on toujours ap-

perçu que le plus & le moins de ce dernier travail faisoit par-tout la différence des études foibles d'avec les plus fortes & les plus brillantes. La cause du mal dont on se plaint, se trouvant démontrée par la raison & par l'expérience, nous avons fait voir de plus qu'elle l'étoit encore par l'autorité des esprits les plus judicieux, qui ont donné quelque attention à cette matiere.

Parler grammaticalement bien, ce n'est point parler Latin, dit Quintilien. Il n'attaquoit, en parlant de la sorte, que cette régularité lourde & scrupuleuse, qui ôtoit à la langue sa liberté & son air naturel. Qu'auroit il dit de ces petites compositions qui vont pas à pas selon telle ou telle règle, selon la marche de telle ou telle langue? Non-seulement il diroit qu'elles ne vont point comme la Romaine, mais qu'à Dublin c'est de l'Hibernois, & qu'à Prague c'est du Bohémien.

Un autre désavantage : c'est la ténacité de l'habitude qui demeure : *car en parlant souvent mal, on parvient naturellement à parler mal*. C'est le mot de Cicéron.

Enfin si l'habitude d'un mauvais lan-

gage est dangereuse, c'est sur-tout quand elle se contracte dans l'enfance, par le travail de plusieurs années, & au milieu des applaudissemens. Quintilien recommande de ne point laisser prendre à la jeunesse un langage qu'elle se trouve ensuite obligée de desapprendre : & c'est où il en faut venir, puisque ceux qui enseignent les humanités en sont continuellement réduits à dire : « Ce latin n'est plus de » saison. Cela étoit bon pour les com- » mencemens. Ne voyez-vous pas que » tout ce que vous composez n'est qu'une » suite de mots latins rangés à la Fran- » çoise : il est tems de mettre un autre » tour dans vos phrases. » Faire cet aveu, & on le fait tous les jours, n'est-ce pas convenir du mal & du peu de justesse de ces compositions, qui, par les obstacles de la longue habitude, empêchent le sentiment & la réussite des bons exercices ? Ceux-ci produisent visiblement tout le bien qui se fait. Les meilleurs esprits commencent enfin, les uns plutôt les autres plus tard, à sentir, en traduisant, le vrai caractère & la noblesse de la langue Romaine. Ils effient d'en donner l'air à leurs compositions. Tout change pour eux. Ils s'égaroient, & ils se sauvent.

Remède. Mais connoître la cause de la lenteur des premières études, c'est en connoître le remède. Plusieurs hommes célèbres, entre autres Gerard Vossius & Tannegui le Fevre, ont cru obvier à cet inconvénient; celui-ci en faisant uniquement traduire, & il justifioit sa prétention par les succès prodigieux de son fils dès avant sa treizième année où il est mort, & par ceux de sa fille, la célèbre Madame Dacier; l'autre en différant la composition jusqu'au tems où l'on eût la tête pleine du langage des bons écrivains, en quoi il s'autorisoit par l'usage universel où sont les hommes d'apprendre d'autrui la langue qu'ils ne savent point, puis de composer ou d'écrire en cette langue, quand ils la savent.

L'unique inconvénient qui se trouvât dans ces méthodes, toutes deux bonnes, puisqu'elles réussissent, étoit de supprimer un usage reçu par-tout. Mais pourquoi le supprimer, s'il se peut rectifier par un changement très-léger & très-agréable pour les maîtres comme pour leurs élèves?

Ne perdons point de vûe le principe de l'apprentissage des langues, soit mortes ou vivantes. *Il faut les apprendre*

Rien à supprimer dans le travail des études publiques.

d'autrui, non de nous-mêmes D'autrui ; c'est un travail agréable , & d'un succès aussi prompt que certain : de nous-mêmes ; *c'est un travail perdu, lugubre & pernicieux*. Mais une mere qui a déjà appris le sens de quelques mots à son fils , ne lui impose pas l'obligation de se taire , jusqu'à ce qu'il les sache presque tous. Au contraire elle se réjouit , quand il n'en sauroit que douze , de les lui entendre dire & redire. Elle lui en apprend douze autres. Bientôt elle en assemble quelques-uns Elle lui donne les petites formules de saluer , de demander , de remercier. Tout ce qu'elle lui fait apprendre & répéter d'un jour à l'autre , ne lui fait contracter aucune habitude fautive , & qu'il faille ensuite changer. C'est du françois pur. C'est pour la vie : & ce qui est bien dit à quatre ans , se peut dire à quinze & à quarante. Nous avons trouvé notre modèle.

A la place d'un pere & d'une mere ; Parler d'après les bons Auteurs, aussi ai é que de parler d'après son pere & sa mere. qui sont pour leurs enfans les premiers maîtres de langue , faisons parler Plaute, Térence & Cicéron. On entend qu'il faut tirer de leurs écrits , & de tous ceux qu'on estime , des phrases très-courtes , & proportionnées à l'âge , les façons de

saluer, & de demander les choses les plus communes; en tirer de même les questions & des reponses, des fables écrites en prose, des récits fort simples, beaucoup de dialogues amusans. Et au lieu de faire marcher le latin le premier, ce qui n'est que du bruit, l'ordre de la nature demande qu'on montre d'abord aux yeux, ou qu'on fasse concevoir en françois ce qu'on veut ensuite faire retenir en latin.

Nomenclature de tous les objets.

Secours des Estampes.

A la fréquente répétition des petites formules sans nombre, qu'on redemande tour-à-tour, on ajoute la dénomination latine de tous les objets ordinaires & sensibles. Pour multiplier agréablement ces objets, & les mettre sous les yeux, on se sert du secours des estampes historiques & autres. Si la jeunesse avoit auprès d'elle Térence & Cicéron, qu'auroit-elle de plus que ce qu'elle trouve dans tous ces moyens, les mots, les phrases, le ton, le geste, tous les signes les plus expressifs, & l'amusement qui en est inséparable? Cette première provision de termes & de phrases est pour la vie. Il ne s'y trouve rien à changer. On ne sauroit trop augmenter un si bon fonds. Ce qui a été long-tems re-

battu de vive voix. se gravera mieux Répéter de vive voix.
 dans la tête, en le faisant écrire & remettre de François en latin. Ce rétablissement du François dicté, est un latin Répéter par écrit.
 qui est infailliblement bon, puisque c'est celui des Romains, & qui est facile à trouver, puisqu'on le trouve chez soi sans chercher; voilà l'imitation de l'apprentissage de toutes les langues. De Premières compositions.
 part & d'autre écouter & redire, ou de vive voix, ou la plume à la main; tout se réduit là d'abord.

Les pièces qui entrent naturellement dans toute sorte de phrases, en quelque langue que ce soit, ne vont guères de notre connoissance, au-delà de huit ou neuf. On peut, à l'aide d'un rudiment très-court, en apprendre la nature ou les fonctions, les inflexions, & les accords. Cette connoissance apprend l'ortographe des deux langues, & affermit la marche dans l'une & dans l'autre, en montrant à changer à volonté le cas, la personne, le tems, ou le nombre, &c. La composition du Latin n'est pas abandonnée pour cela au jeune compositeur, en sorte qu'il le puisse tordre ou ramener au procédé de sa propre langue. Ses phrases sont faites, & ne changeront plus. Mais ce sont des

Rudiments

moules où il pourra jeter d'autres phrases.

Les règles lui serviront moins à façonner son latin qui est tout fait, que son latin à entendre les règles qu'il contient. C'est ainsi que les règles ne nous servent pas à composer notre françois ; mais notre françois nous aide , quand nous voulons , à apprendre la grammaire , qui nous rend plus sûrs.

En un mot, tout ce que j'ai ajouté comme tout ce qui précède, ne tend qu'à mettre une ressemblance entière entre le langage des premières traductions ou compositions , & celui des bons Auteurs ; en sorte que les petites formules auxquelles on accoutume les commençans , quoique mesurées sur leur foiblesse & sur leurs progrès, soient réellement aussi franches & aussi latines que ce qui se compose de mieux dans la Rhétorique la plus célèbre.

Ceux qui enseignent, ceux qui prennent intérêt à la meilleure forme de l'éducation , les personnes mêmes qui veulent dans le particulier apprendre une langue ancienne ou moderne, sans autre secours que celui des traducteurs & des bons écrivains, tous sont juges compé-

tens en cette matière , puisqu'au lieu de quelque système de nouvelle création , je ne leur propose que ce qui est partout sous leurs yeux , que ce qui est l'universelle entrée des Langues , que ce qui l'a été pour la leur , que ce qui se pratique avec autant de célérité que de succès , depuis qu'il y a des hommes.

Les jeunes maîtres gagneront beaucoup , en perfectionnant leur goût naturel par l'usage continuel des Auteurs les plus polis. Ce sont là leurs repertoires , & en faisant parler , puis écrire leurs élèves d'après Térence & Cicéron , ils ne feront que ce que fait un pere plein de vûes & d'élévation , qui veut mettre la facilité & la pureté dans le françois de ses enfans. Il les accoutume tous , & les filles cõme leurs freres , à lui réciter tous les jours un fait , d'après une lecture historique , & à le mettre ensuite par écrit , ou bien au lieu d'un fait , les réponses à telle & à telle questions précédemment éclaircies. Il fait que les règles de la grammaire françoise les fatiguent , sans leur donner l'usage ; au lieu que l'usage de parler , puis d'écrire des choses aisées , amène & facilite l'intelligence des règles qui affermissent le tout.

Cet usage de parler & d'écrire d'après ceux qui parlent bien , étant l'opération que la nature même nous enseigne , les maîtres , à qui il vient des élèves qu'on n'y a pas accoutumés , peuvent s'y mettre dans les basses classes , ou plus haut , & même en Rhétorique. Il est toujours tems d'amasser les termes & les tours , en les prenant dans les Auteurs expliqués. Cet exercice peut se monter passablement en un mois ou deux ; d'abord en le coupant par de menues questions , ensuite en demandant une narration par parties , puis en entier ; enfin en le faisant rouler de tems en tems sur des discours suivis , qui ont été exactement expliqués. C'est parler de ce qu'on sait. On peut de même s'y exercer dans le particulier. Ce travail ne nuit à aucun autre , & il les embellit tous , parce que dans la nécessité de rendre les termes , sans en rompre l'arrangement , l'esprit & l'oreille se font au caractère de la langue , & en prennent le goût , à proportion de l'habitude. Si cette habitude n'est pas assez soutenue pour pouvoir parler la langue en toute rencontre , du moins elle en facilite l'entrée , & ce seroit un grand gain pour le commun de ceux qui sui-

vent le cours des études, de bien entendre les Auteurs des bons siècles.

Il n'y avoit dans ces remarques rien qui blessât la vérité, dont chacun est juge en ce point, ni qui désobligeât ceux qui enseignent, puisque la composition sur des règles données n'est pas moins leur supplice que celui de l'enfance. Cependant quelques personnes en ont jugé autrement, & m'ont attribué d'autres vûes.

Je m'étois fait cette objection si souvent rebattue, que les hommes les plus célèbres, & qui se sont le plus distingués par leur savoir, avoient suivi le train des études ordinaires; qu'il ne s'y trouvoit donc rien à reprendre.

Ma réponse étoit qu'il ne falloit point faire de toutes les pratiques des études ordinaires un assemblage indivisible; que toutes ces pratiques étoient excellentes, & alloient très-bien au vrai but, à l'exception d'une seule, qui étoit de commencer par composer en une langue qu'on ne savoit pas; qu'elle avoit long-tems retardé les progrès des meilleurs esprits; que dans ces longs commencemens ils avoient tous fait naufrage avec les autres, ou couru risque

de se perdre , mais qu'il étoit venu des secours dont ils avoient dû profiter à propos ; que plusieurs s'étoient heureusement attachés à la lecture de Salluste , ou de Tite-Live ; que les beautés & la politesse d'Horace , l'harmonie & les peintures d'Homere, le pathétique d'Euripide , avoient éveillé & poussé les talens de plusieurs autres. Ce n'étoit point déshonorer les habiles maîtres qui les ont mis dans le bon chemin.

Mais (*a*) par une réticence qui n'est pas sans dessein , on me fait dire que *ces grands hommes ont tous fait naufrage* , & on s'arrête là.

Cette omission a un autre avantage. Elle prépare l'esprit au reproche qu'on juge à propos de me faire , d'avoir blâmé tout ce qui se fait dans l'Université de Paris. Je faisois clairement & uniquement tomber les dangers ou les pertes , & l'inutilité de bien des études sur ces compositions élémentaires , où l'on fait si long-tems toute autre chose que du latin. Mais on me fait envelopper dans le même blâme tout le cours des études suivantes , puisque selon moi tous ceux qui y passent y périssent.

(*a*) Orat. habita in Dorm. Bellov. page 6. note (*a*)

Au même endroit j'ai représenté les Ecrivains des bons siècles, & les maîtres qui en inspirent le goût, comme autant de ressources pour ceux qui ont du génie, comme autant de planches qui viennent à tems les tirer de peine, & les conduire au terme du voyage.

Ailleurs, en parlant des dangers d'entendre perpétuellement un langage vicieux, j'ai ajouté que je ne pretendois *pas dire que l'oreille perdît pour cela sa justesse.* (a).

» On me reproche cependant (b) d'avoir avancé comme un fait indubitable, que quiconque a une fois mis le pié dans le collège, & commencé à suivre la méthode commune, ç'en est fait : la peste le gagne, & de ce moment ses oreilles sont tellement empoisonnées par un mauvais langage, que jamais ni le tems, ni la culture, n'y pourront plus rien faire.

Sur ce pié-là je ne suis d'accord, ni avec mes idées précédentes, ni avec les éloges que j'ai faits tant de fois des excellens ouvrages de littérature, qui sont sortis de l'Université de Paris.

(a) Mécanique, page 129.

(b) Orat. Ibid.

On enchérit sur ces griefs. Je suis si ardent & si peu précautionné sur le choix des moyens de faire valoir mes demandes, (& ces demandes se réduisent à rectifier les premières compositions, sans toucher au reste,) que je blâme, dit-on, dans Messieurs de l'Université, ce que je m'approprie ensuite comme excellent & nécessaire. Je suppose partout que les vraies idées d'une langue qu'on ne parle plus, se doivent prendre dans la fréquente lecture des Ecrivains qui l'ont le mieux parlée, & il y a très-long-tems que Messieurs de l'Université de Paris employent de toute notoriété presque tout leur tems à traduire, & à faire goûter les Auteurs les plus purs. Je regarde comme nécessaire, afin qu'on se remplisse mieux de ce qui a été traduit, d'en faire rendre compte; d'en demander des analyses, d'y conformer adroitement le françois qu'il faudra mettre en latin, & de n'estimer la composition qu'autant qu'elle se rapproche de la bonté du modèle : or tous ces exercices ne sont autres que ceux de l'Université, » & cependant j'attaque avec aigreur (a)

(a) Invehitur asperè in hoc totum docendi genus ,
page 5.

» ce qui s'y pratique. Enfin je veux
 » d'une part qu'on conserve (a) tous
 » les exercices de l'Université, & de
 » l'autre, je les traite tous de vains,
 » de lugubres & de pernicioeux (b).

Ces traits contradictoires forment un caractère, dont il n'y a point d'exemple. Mais l'intention qu'on me prête d'avoir écrit la Mécanique des Langues, pour condamner tout ce qui se pratique dans l'Université de Paris, n'a pas besoin d'être réfutée. On trouve tout le contraire dans le simple exposé qu'on vient de voir. Assurément un homme qui s'arme à intention de tout renverser dans une maison, ne recommande point d'y conserver tout, ni ne débute par prendre soin que tout *sans exception* y soit maintenu en sa place.

Ce que j'ai dit en toute rencontre sur les secours que l'éducation trouvoit dans l'Université de Paris, sur l'ardeur avec laquelle on y enseignoit les mathématiques, & les plus belles questions de la Physique moderne, sur les progrès surprenans jusqu'où l'on y avoit sou-

(a) Page 16.

(b) Omnia vana, lugubria, perniciofa clamitat.
 page 17.

vent porté la connoissance de la Langue Grecque , & sur le soin qu'on y prend de se conformer aux vûes de M. Rollin , tout cela prouve que je fais où le bien se fait. C'est apparemment dans les collèges célèbres que sont tous ces exercices , auxquels j'ai fait voir en détail qu'on ne dérogeoit aucunement , en y joignant la pratique de composer , non de sa tête , mais d'après un modèle sûr. On étudie ailleurs qu'à Paris , & en bien des lieux fort mal. Ce n'étoit qu'à ces études si communes & si foibles , que devoit s'appliquer le reproche de donner à peine quelques momens à l'étude de la belle antiquité.

Mais au lieu de se mettre en défense contre un adversaire qui n'est point ; au lieu d'attribuer à l'Auteur de la Mécanique des Langues , l'étrange entreprise de renverser les exercices , dont il démontre l'entière conservation , comme aussi possible que nécessaire , on pouvoit , sans être scrutateur des cœurs , appercevoir dans le livre même une intention droite , & une suite d'idées qui ne blessent personne , ni ne se choquent entre elles.

Depuis

Depuis long-tems, dans une communauté très-bien ordonnée, on laissoit sonner l'heure sur une cloche, dont le son sourd & lamentable étoit à peine entendu. Vous pourriez être mieux servis, leur dit quelqu'un, en faisant passer le marteau de votre horloge sur cet autre timbre. Il est sonore & argentin. Tous vos exercices en iront mieux.

Etoit-ce là, je vous prie, vouloir tout changer, tout renverser dans cette maison? Mais si c'est une témérité de demander le redressement d'une chose que la longue habitude fait supporter, quoique la raison la désapprouve, M. Rollin est donc bien criminel, puisqu'il ose souhaiter de voir supprimer dans l'Université la méthode de commencer les études par la composition, & voudroit qu'on s'en tint d'abord à la simple traduction. Il va même jusqu'à se plaindre » de la coutume qui exerce sur les esprits » une espèce de tyrannie, les tient dans » la servitude, & les empêche de faire » usage de la raison qui dans ces sortes » de matières est un guide plus sûr que » l'exemple seul, quelque autorisé qu'il » soit par le tems.

En attendant, ajoute-t-il, qu'on fasse

en public des essais de ce qu'il a souvent vû réussir promptement dans le particulier , il conforme à l'usage ancien les préparatifs ordinaires qu'on juge propres pour y faire son chemin. Le tempérament qu'il loue dans le travail de l'Université, est d'avoir tellement uni la traduction & la composition , que la première prenne entièrement le dessus. Mais ce tempérament , très-sage en effet , puisque depuis long-tems l'expérience en a fait le caractère des bonnes études , auroit un succès plus étendu , si on ne traduisoit que ce qui est de la bonne antiquité , & que le mérite des plus petites compositions fût d'en rappeler fidèlement les tours & les formules.

Ici l'on remet encore en avant l'objection tant de fois pluvérisée , que composer en rappelant ce qu'on a entendu , ou depuis peu , ou de plus loin , c'est apprendre les Langues comme les perroquets , & sans règles. Ce n'est ni l'un , ni l'autre.

On vous montre en rade un vaisseau qui a essuyé une rude tempête , & dont on commence le débarquement. Un beau perroquet qui passe auprès de vous attire vos yeux. Vous lui demandez

comment il se porte, & il vous répond : *Ora pro nobis*, parce qu'en mer il a entendu réciter les Litanies des Saints. Il en a la tête pleine, & où la raison manque, la parole n'est qu'un bruit articulé, un son vuide de sens. Mais la raison d'un enfant à qui l'on parle, saisit d'abord en petit, puis plus en grand, & les sons, & le sens qu'on y attache. Ensuite il en fait l'application à tems, & en acquiert l'habitude pour tout le reste de sa vie. Il en est de même de notre jeune compositeur. Ce qu'on lui a tiré de Plaute & de Térence, il saura le faire valoir dans les mêmes circonstances.

Mais, lorsqu'étant seul il voudra sur du françois dicté, se rappeler les termes qui y tiennent; & par la suite, quand il n'aura plus son traducteur qui aille le premier devant lui, il pourra chanceler dans le rétablissement des mots qu'il fait; se méprendre dans la terminaison, & blesser par-ci par-là le régime ou la syntaxe. Pour lui rendre sa marche ferme, on lui donne dès les commencemens, non les règles qui servent d'ordinaire à composer du françois en un latin qu'on n'a pas encore vû,

Nécessité des
règles.

parce qu'elles sont plus relatives au françois qu'au latin , souvent fausses , & inintelligibles pour cet âge ; mais celles qui font connoître le caractère de la langue qu'on étudie.

Le gros de
la Mécanique
employé à fai-
re voir cette
nécessité.

Tout le gros de la Mécanique , après avoir démontré les intentions & les progrès de la nature en cet apprentissage , roule sur la nécessité de joindre trois sortes de règles avec le bon usage , ou l'usage du bon.

Les premières règles nécessaires dès l'entrée sont celles de la structure de toute phrase imaginable , qui avec les paradigmes des noms des verbes , des prépositions , &c. servent à rendre un compte juste des fonctions de toutes les pièces qui entrent dans le discours , en sorte qu'on sache les mots qui font accord , ceux qui régissent , & ceux qui sont régis , les terminaisons qui marquent la personne agissante , le tems de l'action , l'incidence d'une phrase dans une autre , la possession , l'attribution , & tous les autres rapports.

Ces règles élémentaires ont été réduites à douze par Scioppius , d'après la Minerve de Sanctius ; & en toute phrase latine , il n'y a aucun mot qui

ne se puisse rapporter à l'une, ou à plusieurs de ces douze règles. On les trouve présentées très-nettement, & en si peu de mots, qu'elles n'excèdent pas l'étendue d'un feuilleton, à la tête de la syntaxe du P. Lancelot, & dans quelques feuilles élémentaires.

Les secondes règles recommandées par la Mécanique des Langues sont celles de la propriété, & des tours les plus ordinaires qui caractérisent la langue.

Les troisièmes sont celles du goût, ou les principes qui aident à faire le discernement du beau dans ce qu'on lit.

La manière naturelle d'apprendre toutes les langues, & l'art très-simple d'y ramener la première étude de la langue latine, grecque, angloise, ou autres, *par le bon usage, soutenu des règles*, voilà le précis d'un livre qu'on accuse d'enseigner à tout apprendre sans règles.

Autre crime, d'avoir avancé au sujet de l'Auteur des Métamorphoses, qu'il a la tête pleine de folies, & qu'il n'est pas même un modele de style à proposer, parce qu'on y apperçoit par tout la dangereuse maladie de courir après le bril-

lant. M'approuveroit-on de rassembler des jeunes gens pour leur dire: « Il y a un » Poète qui tient incontestablement la » première place après Virgile & Hora- » ce : vous ne pouvez rien lire de plus in- » génieux, de plus élégant, de plus cou- » lant, de plus intelligible : il est aimable jusques dans ses défauts. « Tout cela est exactement vrai : mais si le goût dominant de ce Poète est la démangeaison de montrer de l'esprit, est-ce à l'âge de quinze ans, qu'il est bon de proposer pour modèle un caractère si frivole ? Et si la volupté n'a point trouvé de peintre plus propre à séduire la jeunesse, y avoit-il *de la distraction ou de la folie* de ma part, (a) à ne le nommer non plus que Petrone, parmi les secours d'une éducation Chrétienne ?

On s'est encore beaucoup récrié à propos de thèmes sur la place que je donne à la trachée-artère, en la mettant sous l'œsophage vers la poitrine. Qui ne fait que les mots de *dessous* & de *dessus*, d'*extérieur* & d'*intérieur*, sont relatifs, & qu'on en doit tirer le sens des objets auxquels on a égard ? Paris est au midi & au nord, selon qu'on a égard à Mont-

(a) *Aliud agere, insanire putaremus*, page 11.

martre ou à Bicêtre. Couchez le corps d'un animal le dos sur une table : c'est alors l'œsophage qui est *deffous*, & la trachée *deffus*. Eu égard au voisinage de la peau du cou, c'est la trachée qui est extérieure : mais ce n'est pas de quoi il s'agissoit. Je n'avois point à faire une description anatomique, mais uniquement à montrer la marche des nourritures qui roulent dans l'œsophage *pardeffus* la trachée. Je considère ces deux canaux à la naissance de la langue, & les y trouve contigus, ou d'abord couchés l'un sur l'autre, sans les suivre dans leur séparation. La bouche comme une trémie, ne faisant avec l'œsophage qu'un canal destiné à charier les nourritures *sur* la bouclette, ou le pont qui ferme exactement la trachée ; celle-ci étoit nécessairement *par deffous*, & un peu plus *en dedans*, plus intérieure vers la poitrine. La vérité n'est donc ici blessée en rien.

Le langage de la saine Physique est-il plus offensé, pour avoir dit en parlant des dents molaires d'en haut, qu'elles appliquent leur large surface contre celles d'en bas, pour achever la parfaite mastication des alimens ? Cela est tout aussi permis, que de dire des deux ma-

choires qu'elles se rapprochent, quoique celle d'en haut soit immobile. Blâmeroit-on cette façon de parler, que les deux coins qui marquent la monnoie, appliquent tout à la fois leurs surfaces sur les deux côtés de la pièce de métal ? Le ridicule seroit de dire, que le coin d'en bas *monte*, & que la machoire d'en haut *descend*. Mais ce mot de *descendre*, qu'on trouve avec raison trop énergique, (a) n'est point de moi.

On sent assez, & même on avoue qu'il est avantageux de frapper l'oreille d'un langage pur, & d'y exercer sa langue; mais doucement, dit-on: il faut ici de la réserve & de la sobriété; il est bon que les jeunes gens ne parlent pas trop.

C'est parler morale où il est question de médecine ou de régime. Ici la sobriété seroit équivalente à l'abstinence: j'ai presque dit, à l'inanition.

On tente encore d'insinuer... mais ç'en est assez, & peut être trop sur des choses entièrement personnelles. Qu'importe à celui qui juge à propos de lire la Mécanique des Langues de savoir si l'auteur est noir ou blanc ? Le Lecteur judicieux, sans autre écriture nou-

(a) *Tubet descendere*, page 21.

velle de ma part , sur un sujet si simple , décidera si le principe est vrai ; si l'application en est juste , & si les autorités qui l'appuyent se peuvent éluder.

J'en ai produit une , qui est celle de Vossius le pere , sans en apporter aucune citation. Cet illustre savant crut se rendre utile aux peres de famille en entrant dans un assez grand détail des plus petits commencemens , sur lesquels il est si dangereux de répandre l'amertume ou le faux. Son petit écrit , sur la maniere de régler les premières études , ne me tomba en mains , qu'après que j'eus achevé dans le Traité de l'homme ce qui regardoit l'éducation. Je fus agréablement surpris d'y retrouver les mêmes vûes & les mêmes moyens de réussir qui m'avoient paru découler naturellement des dispositions universelles de l'esprit humain. Voici les premiers articles de ce Traité qui n'est pas fort commun.

„ Venons , dit-il , aux préparatifs les
 „ plus propres à nous conduire au
 „ vrai savoir. Il faudroit commencer
 „ dès la plus tendre enfance , non en
 „ l'effrayant par un air trop sérieux ,
 „ mais pour ainsi dire , en jouant avec
 „ elle.

Sentimens
 de Gerard
 Vossius sur le
 commence-
 ment des é-
 des. *Opuscul.*
de Rud. ratio-
 n².

Secours des
Estampes.

» Rien ne lui plaît davantage que
» les récits & les peintures : ainsi à qua-
» tre ans , ou même plutôt , & dès avant
» qu'un enfant sache lire , on peut lui
» présenter une suite d'estampes qui
» contienne les évènements de l'ancien &
» du nouveau Testament. On les lui ex-
» plique & on les lui laisse voir à discrétion.
» En assez peu de tems il les saura
» toutes. A ces traits historiques (dont
» on peut lui demander compte par de
» courtes questions pour exercer son
» esprit & sa langue ;) rien n'empêche
» de joindre les maximes de morale qui
» y tiennent , pour lui inspirer la crainte
» de Dieu , & les premiers sentimens de
» la piété.

Premières
leçons de pié-
té.

Première
provision de
mots latins.

» C'est en même tems une occasion
» naturelle de lui faire apprendre une
» multitude de mots latins : il ne faut que
» les attacher aux objets de l'estampe.)
» Dans celles , par exemple , qui représen-
» tent la création , on verra , & on nom-
» mera en latin le soleil , la lune , les
» étoiles , l'homme , la femme , un ar-
» bre , (ses racines , son tronc , son
» écorce , ses branches , ses feuilles , ses
» boutons ,) un serpent , un fruit , un
» lion , un bœuf , un lapin , un pan , &

» de même dans le détail des autres figures. On lui demande ensuite le nom latin de chaque pièce, & il ne sera pas long-tems sans vous satisfaire. (Au lieu qu'après les compositions communes, qui roulent quatre & cinq ans de suite ou plus, sur un très-petit nombre de mots, il ne se trouve dans une tête aucune provision de termes latins.)

» Quand il faudra commencer à lire Lire & écrire.
 » & à écrire, entre autres différens re.
 » moyens de faire de cet exercice une
 » sorte de jeu, on réussit promptement
 » en lui collant sur des boules autant de
 » cartons où se trouvent les figures des
 » lettres [& des diphtongues.] C'est pour
 » lui toutes les boules qu'il nomme
 » juste : & il perd toutes celles dont il
 » manque le nom. (On les rapproche
 ensuite deux à deux, trois à trois pour
 former des syllabes, puis des mots.)

» Si l'enfant a la main un peu ferme,
 » au lieu de débiter par la lecture, on
 » peut tout d'abord le mettre à écrire.
 (Cet exercice lui plaît : en passant sa
 plume & son encre sur des lettres qu'on
 lui a tracées avec de la sanguine, il les
 imite sur le champ,) & en formant ses
 » lettres, il apprend à les connoître.

La Lettre „ C'est une petite attention très-utile de
courante a- „ commencer par l'alphabet italique ,
vant la Ro- „ parce que c'est notre écriture ordi-
maine. j „ naire.

Rudiment. „ Il sera bientôt tems d'apprendre
„ les paradigmes des noms & des ver-
„ bes. Viennent ensuite les règles de la
„ structure grecque & latine. Ici on
„ accumule dans la grammaire bien des
„ choses purement philosophiques , &
„ que les enfans ne peuvent pas enten-
„ dre ; c'est pour eux une vraie torture.

Garnisfina. „ Ce n'est pas qu'il ne faille les appren-
„ dre : mais c'est avec le tems , & en
„ remettant à leur faire comprendre la
„ propriété de la langue & les raisons de
„ chaque différent tour, lorsque les étu-
„ des se seront fortifiées. Au lieu de cet
„ appareil de grammaire , il vaut mieux
„ alors que l'enfant fasse une nouvelle
„ provision de mots latins , qu'il peut
„ prendre dans le *Nomenclateur de Junius*.

Nouvelle
provision de
mots.

„ Avec ce secours & un petit nombre de
„ règles très-aisées, on le mettra à tradui-
„ re ou les fables d'Esopé en prose , ou
„ quelques parties des Dialogues de
„ Cordier, d'Erasme ou autres, (pure-
„ ment écrits ;) puis on lui fera rendre
„ raison de tous les termes en les rame-

Rappel des
mots & des
inflexions aux
premières ré-
gles.

» nant à ses petites règles fondamenta-
 » les qui reviennent partout.

Vossius passe ensuite au choix & aux extraits des auteurs, qui sont selon lui, le vrai moyen d'entendre non seulement la langue; mais aussi les règles qu'on pourra donner peu à peu sur la pureté de la langue, sur la mesure des vers, sur la beauté du stile. Selon lui c'est l'usage des bons auteurs qui facilite l'intelligence des règles, pour affermir le tout. Le bon usage doit donc toujours marcher le premier, & se fortifier à l'aide des règles qui l'accompagnent.

Bon usage,
 moyen d'ap-
 prendre les ré-
 gles.

Avant la lecture des petits historiens à la tête desquels il met l'histoire sacrée de Sulpice Sévère, il demande que dès l'âge de six ou sept ans on fasse voir & entendre les cartes géographiques de l'ancien monde, pour y montrer à plusieurs reprises les lieux célèbres par de grands événemens, (sans oublier les plus connus par de bonnes productions.)

La Géogra-
 phie.

Après un usage déjà soutenu des auteurs d'un bon choix, il montre que l'esprit étant raisonnablement plein des termes, des tours & des règles, il est tems de se mettre à composer, & à imiter les auteurs. Il distingue l'imitation conve-

La Compo-
 sition.

nable aux enfans, & celle qui convient à des hommes faits. Voici ce qu'il dit de la première, dont il s'agit ici.

L'Imitation. » On peut leur faire traduire en leur
 » langue naturelle un endroit de Cicéron
 » ou autre, en s'assurant qu'ils l'enten-
 » dent bien, & quelques jours après
 » leur dicter le même endroit en fran-
 » çois, ou en telle autre langue vulgaire
 » qui soit la leur, pour le leur faire
 » composer en latin. On rapproche ce
 » latin de celui du grand maître de la
 » langue : on les compare, & c'est de
 » Cicéron qu'on reçoit une leçon com-
 » me s'il étoit présent; (mais cet exer-
 » cice aboutiroit à peu de chose, s'il n'é-
 » toit fréquemment réitéré.)

» On peut s'y prendre ensuite autre-
 » ment : choisir une lettre de Cicéron
 » ou un trait historique ayant rapport à
 » nos usages & à nos affaires, à quel-
 » que fait connu du jeune compositeur :
 » par exemple, Cicéron console dans
 » ses lettres des personnes placées dans
 » telle circonstance. Le jeune homme
 » qui se propose de consoler quelqu'un,
 » tirera d'une de ces lettres ou de plu-
 » sieurs, ses expressions & même ses
 » phrases entières ; (il y fera les chan-

gemens convenables : nouvelle épreuve, nouveau profit.) » De la sorte il » apprendra de Cicéron même l'air qu'il » faut donner à la langue Romaine , & » la manière de former un corps de discours régulier.

Vossius attend assez tard , comme on voit , pour venir à la composition ; mais comme elle réussit très-bien , quand la tête est déjà fournie d'une ample provision ; il est sensible qu'elle peut très-bien réussir quand on l'appliquera dès les premiers commencemens à ce qu'on traduit d'un jour à l'autre , pourvu qu'on l'entende bien. C'est cette marche de la nature qui m'a autorisé à dire dans la Mécanique des Langues, que la suppression des thèmes, ou compositions de françois en latin , n'étoit nullement nécessaire ; mais qu'il y avoit même un moyen de les multiplier à profit , qui étoit de dicter du françois, non pour le bâtir en latin sur telle & telle règle , selon le tour de la langue maternelle , mais pour le rétablir , tantôt sans changement, tantôt avec changement , sur un latin connu auquel on a par avance appliqué les règles des inflexions & de la structure grammaticale. De cette sorte on

laisse subsister dans les premières études tout ce qui s'y trouve d'usage : rudiment, règles, thèmes, versions, imitations, fréquentes répétitions, ou de latin en françois, ou de françois en latin, soit de vive voix, soit la plume à la main. Le Dictionnaire même, tout trompeur qu'il est, (& il l'est assurément, puisqu'il y a quatre mots qu'on y trouvera pour un, il n'indique pas quel est le bon :) le Dictionnaire alors peut être de service : un mot de ce latin traduit peut s'oublier : le jeune homme qui le cherche en françois, le trouvera entre trois ou quatre autres, & l'y démêlera. C'est celui-là, dira-t-il : nous nous connoissons. Cette façon est celle qui imite le mieux l'apprentissage des langues vulgaires. Elle en a l'agrément : elle en a la promptitude, & n'en a pas les inconvéniens.

Le grand agrément qu'éprouve celui qu'on met tout d'abord auprès de gens qui parlent bien, c'est d'apprendre leur langue sans préparatifs, par la simple impression de la nature, & sans faire des efforts d'esprit pour composer lui-même un discours qui seroit ridicule : tel est l'avantage de celui qu'on met tout d'abord auprès de Térence & de Cicéron ;

mais à qui Térence & Cicéron ne disent rien qui ne soit à sa portée. Il les écoute & il les copie. La promptitude des progrès dans les langues vulgaires vient de la grande habitude d'entendre nommer les objets, & de redire les formules dont on se sert pour exprimer ce qu'on en pense. C'est ici de même: faites dire & redire ce qui est bien nommé & bien exprimé; il ne s'agit point ici d'effort de tête: c'est ce qui retarde tout: la seule force de l'habitude & de la réitération des mêmes formules rend l'ouvrage expéditif.

Enfin nul inconvénient dans la pratique perpétuelle de traduire & de répéter les formules ou les tours dont les Romains les plus polis se servoient pour exprimer les choses ordinaires: ce n'est pas toujours de même dans les langues vivantes. Un enfant vient à perdre sa mère; on le confie à une gouvernante de province, ou même à une villageoise: un autre séjourne en un pays étranger: un autre dans les troupes: presque tous perdent leur premier langage pour prendre le tour gascon, l'accent provincial, même le villageois: la durée des nouvelles impressions est avec la sensibilité de la jeunesse, ce qui décide en fait

de langue. Il n'y a donc aucun risque; & il ne peut y avoir qu'une très-grande avance pour ceux qu'on destine aux belles-lettres, de leur épargner dans les plus petits commencemens des impressions, qu'on fait très-bien être défectueuses, & de ne les habituer qu'à ce qu'il y a de plus juste & de plus sûr.

Ces impressions ont une telle force sur le cerveau de l'enfance, que les premières, quand elles sont fausses, nuisent par avance à de meilleures qui succéderont; & que les secondes, quand elles sont mauvaises, effacent peu-à-peu les bonnes qui ont précédé. Montagne peut faire autorité en ceci: ce qu'il raconte, à propos de l'étude des langues, lui étoit arrivé: voici ses paroles.

Essais, L. 1.
Ch. 19.

» Je dirai ici une façon qui a été es-
 » sayée en moi-même. S'en servira qui
 » voudra. Feu mon pere (avoit) fait tou-
 » tes les recherches qu'homme peut faire
 » parmi les gens sçavans & d'entende-
 » ment, d'une forme d'institution exqui-
 » se . . . Lorsque j'étois encore en nour-
 » rice, & avant le premier dénoûment
 » de ma langue, (il) me donna en charge
 » à un Allemand, qui depuis est mort
 » fameux médecin en France, du tout

» ignorant de notre langue, & très-bien
» versé en la latine. Cettui-ci, qu'il avoit
» fait venir exprès, & qui étoit très-ché-
» rement gagé, m'avoit toujours entre
» les bras. Il en eut aussi avec lui deux
» autres, moindres en sçavoir, pour me
» suivre & soulager le premier. Ceux-ci
» ne m'entretenoient d'autre langue que
» latine. Quant au reste de la maison, c'é-
» roit une règle inviolable, que ni lui-
» même, ni ma mere, ni valet, ni cham-
» briere ne parloient en ma compagnie
» qu'autant de mots de latin que chacun
» avoit appris pour jargonner avec moi.
» C'est merveille du fruit que chacun y
» fit : mon pere & ma mere y apprirent
» assez de latin pour l'entendre, & en ac-
» quirent à suffisance pour s'en servir à la
» nécessité, comme firent aussi les autres
» domestiques, qui étoient plus attachés
» à mon service. Somme : nous nous la-
» tinisâmes tant, qu'il en regorgea jus-
» qu'à nos villages tout autour, où il y
» a encore, & ont pris pié par l'usage
» plusieurs appellations latines d'artisans
» & d'outils. Quant à moi, j'avois plus
» de six ans, avant que j'entendisse non
» plus de françois, ou de perigordin,
» que d'Arabesque : & sans art, sans li-

» vre , sans grammaire ou précepte ;
» sans fouët & sans larmes , j'avois ap-
» pris du latin tout aussi pur que mon
» maître d'école le sçavoit : car je ne
» pouvois l'avoir mêlé ou altéré.

» Si par essai on me vouloit donner
» un thème à la mode des colleges ; on
» le donne aux autres en françois : mais
» à moi il me le falloit donner en mau-
» vais latin pour le tourner en bon : &
» Nicolas Grouchi qui a écrit *de comi-
» tiis Romanorum* , Guillaume Guerente
» qui a commenté Aristote , George Bu-
» chanan , ce grand Poëte Ecossois , &
» Marc-Antoine Muret , que la France
» & l'Italie reconnoissent pour le meil-
» leur orateur de notre tems (a) . . . m'ont
» dit souvent que j'avois ce langage en
» mon enfance si prêt & si à main , qu'ils
» craignoient de m'accoster . . . (Mais)
» comme ceux que presse un furieux dé-
» sir de guérison se laissent aller à toute
» sorte de conseil , mon pere ayant ex-
» trême peur de faillir en chose qu'il
» avoit tant à cœur , se laissa enfin em-
» porter à l'opinion commune , qui suit
» toujours ceux qui vont devant comme

(a) Il les a eus pour maîtres au collège de Guyenne
à Bordeaux.

les grues, & se rangea à la coutume n'ayant plus autour de lui ceux qui lui avoient donné ces premières instructions... & m'envoya environ mes six ans au collège de Guyenne très-florissant alors, & le meilleur de la France. Mon latin s'abâtardit incontinent, duquel depuis par désacoutumance j'ai perdu tout l'usage.

La conséquence naturelle de cette éducation singulière, n'est, ni de s'y conformer pour avoir du latin : ce seroit l'acquérir à trop cher compte ; ni de prendre de l'éloignement pour les études publiques : elles méritent incontestablement la préférence par la continuité des exercices, par l'émulation de la jeunesse, & par le choix des maîtres. Ce que nous en devons inférer comme nécessaire, c'est de préserver l'enfant de la longue habitude d'un langage vicieux, qui traverse en tout la langue qu'on lui veut apprendre, & restraint à un petit nombre de bons esprits les effets des meilleures leçons.

Le latin pur étoit la langue du jeune Montagne : il en perdit l'usage par l'habitude d'entendre lire plusieurs années le suite des compositions d'une latinité

fausse, & d'entendre bourdonner autour de lui un patois dont les mots pouvoient être latins & assemblés selon les règles ; mais dans le génie d'une autre langue. Ce qui acheva de lui faire perdre l'usage de la sienne, ce fut de ne la plus parler : il avoue cependant qu'il la retrouva dans les bons Auteurs qu'on lui fit voir ; qu'il s'aperçut qu'il n'y avoit que ces gens-là qui parlaient comme lui, & qu'il éprouvoit, en les lisant, une facilité, un plaisir & un goût qui alla toujours depuis en augmentant.

Ce qu'on fit pour apprendre la langue Romaine au jeune Montagne ; ce que faisoient les Romains pour apprendre à leurs enfans la langue d'Athènes, en les confiant à des esclaves venus de Grece, nous le pouvons faire sans tant d'efforts ou d'apprêts, à tout âge, en public, & dans le particulier, soit pour la jeunesse, soit pour nous-mêmes, quelle que soit la langue que nous voulons acquérir.

Commençons par entendre, ou par voir la traduction d'une infinité de termes d'usage, & d'une infinité de phrases d'usage : remettons fréquemment le tout de françois en latin. La dextérité,

A LA MEC. DES LANGUES. 47
le choix, la suite des idées, tous les signes accessoires, la nouveauté, le plaisir seront les attaches les plus sûres de ces pieces si décomposées. Les règles & les raisons de tout se joignant ensuite à cette première avance, tout deviendra plus expéditif & plus juste. Nous mettrons, il est vrai, à la seconde place ce qu'on mettoit ordinairement à la première : mais tout subsiste, & c'est l'ordre de la nature. Avec les règles sans l'usage, on avançoit peu : avec l'usage secondé des règles, tout avance & se soutient heureusement. Y a-t-il à délibérer sur le parti qu'il faut prendre ?

F I N.







1000



PA
2065
F7P58

Pluche, Noël Antoine
La mécanique des langues
et l'art de les enseigner

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET



UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

